This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1.1.0

Duncan

NKO
~~995 G~~

ŒUVRES CHOISIES

DE

DANCOURT.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES CHOISIES

DE

DANCOURT.

TOME CINQUIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

M. DCCCX.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

LE RETOUR
DES OFFICIERS,
COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

19 octobre 1697.

ACTEURS.

M. RAPINEAU, sous-fermier.
M. DES BALIVEAUX, conseiller.
MADAME THOMAS.
HENRIETTE, fille de madame Thomas.
ISABELLE, niece de madame Thomas.
TOINETTE.
CLITANDRE, officier, Cadet.
ERASTE, officier.
MATHURIN, frere de M. Rapineau.
UN LAQUAIS de M. Rapineau.
UN VIELLEUX, aveugle.
PLUSIEURS FLAMANDS ET FLAMANDES.

La scene est à Peronne.

LE RETOUR DES OFFICIERS,

COMÉDIE.

Le théâtre s'ouvre par un air italien.

SCENE PREMIERE.

M. RAPINEAU, MATHURIN.

M. RAPINEAU.

Est-il possible que mes soins, mon amour, mes assiduités, mes empressements, les petits régals que je donne, les dépenses où je m'engage, ne toucheront point le cœur de mon inhumaine? et ne devrai-je qu'aux ordres de sa mere le bonheur de la posseder?

MATHURIN.

Morgué! velà bian de la musique pardue; et si vous velez que je vous parle franchement, il m'est avis que vous êtes un benêt de faire tout ça.

M. RAPINEAU.

Comment? comment donc un benêt?

MATHURIN.

Ne vous fâchez point, je sommes tout seuls; et quoiqu'il soit bian plus de midi en ville, il est encore de bon matin chez madame Thomas. Vous faites coucher toute la maison à trois heures après

minuit, on ne s'y leve qu'à proportion; votre musique n'a réveillé parsonne. On ne nous voit, ni on ne nous entend; je pouvons nous dire familièrement ce que je pensons.

M. RAPINEAU.

Non, s'il vous plaît, point de familiarité : vous savez bien sous quelles conditions je vous ai tiré du village, pour vous pousser dans la finance?

MATHURIN.

Palsanguenne! oui, me voilà bian poussé! je sis rat de cave, et rat de cave de campagne encore; et au train que vous prenez, vous, vous pourriez bian le redevenir; car vous l'avez été aussi, ne vous en déplaise; et c'est le premier degré de la forteune, à ce que vous dites.

M. RAPINEAU.

Qu'est-ce à dire? moi, redevenir rat de cave? moi, adjudicataire des regrats de Péronne, sous-fermier des aides de l'élection de Saint-Quentin? quelle impertinence!

MATHURIN.

Impertinence! Oh! dame, acoutez, monsieur le sous-farmier de Saint-Quentin, quoique vous sayez tout ça, vous êtes mon frere, oui; et sans notre oncle le portier de ce gros maltoutier, qui vous fit venir tout petit pour être laquais...

M. RAPINEAU.

Laquais, moi? moi, laquais? J'étois en pension chez lui; vous ne savez ce que vous dites.

MATHURIN.

Cela est vrai, vous étiez nourri dans la maison; mais comme vous ne payiez rien, et qu'il vous habilloit encore par-dessus le marché, vous portiez la queue à madame sa femme par reconnoissance. Acoutez, c'est, morgué! ce qui vous a fait ce que vous êtes!

M. RAPINEAU.

Monsieur Mathurin, monsieur Mathurin!...

MATHURIN.

Vous enragez que je vous dise tout ça; car vous êtes glorieux, et je ne sais pas de qui vous tenez; je ne sommes pas comme ça dans notre famille.

M. RAPINEAU.

Ecoutez donc, il n'y a qu'un sot qui serve; je vous ai dit que je ne prétendois pas qu'on sût qui vous êtes; j'ai de bonnes raisons pour cela. Si vous faites tant qu'on vienne à le soupçonner seulement, je vous renverrai planter vos choux dans votre village.

MATHURIN.

Oh, palsanguél j'irai bian tout seul; aussi bian j'enrage quand je vous vois faire ici toutes les sottises que vous faites. J'ai du naturel, moi; je ne sis pas comme vous.

M. RAPINEAU.

Je n'ai que faire de votre naturel; taisez-vous.

MATHURIN.

Si vous n'étiez pas mon frere, est-ce que je me soucierois qu'on se mocquît de vous?

M. RAPINEAU.

Ce ne sont pas-là vos affaires.

MATHURIN.

Si fait; vous êtes mon frere, une fois.

M. RAPINEAU.

Encore?

MATHURIN.

Le cœur me saigne de vous voir dépenser notre bian à être amoureux d'une parsonne qui ne vous aime point.

M. RAPINEAU.

Qui ne m'aime point! Qui vous a dit cela?

MATHURIN.

Hé, morgué! vous le disiez vous-même tout-à-l'heure encore; et si pourtant vous ne laissez pas de ly bailler toujours des cadeaux, des festins, de la musique. N'est-ce pas aujourd'hui encore que vous leur amenez des violons, et que vous leur baillez à souper?

M. RAPINEAU.

Je n'aime ni les freres, ni les contrôleurs, monsieur Mathurin.

MATHURIN.

Ce que j'en dis, n'est pas que j'en parle; mais cet argent-là seroit bian mieux employé à faire subsister notre sœur Nicole, qui garde des vaches auprès de Corbie, et le cousin Guillaume, qui n'est que le bedian d'une petite paroisse.

M. RAPINEAU.

Oh! finirez-vous? Si vous me parlez jamais de ces gens-là, vous n'avez qu'à faire votre paquet, et les aller joindre, entendez-vous? je vous révoque. Ces gueux-là, quand celà commence à faire fortune, cela est d'une insolence...

SCENE II.

MATHURIN.

Morgué! tope, je me tians révoqué : il me déplait par trop d'être le rat de cave de mon frere, et de le voir monsieur; j'aimerois, palsanguenne! mieux être le valet d'un autre.

SCÈNE III.

TOINETTE, MATHURIN.

TOINETTE.

Votre servante, monsieur Mathurin.

MATHURIN.

Votre valet, mademoiselle Toinette; comment vous en va?

TOINETTE.

Moi, je suis toute malade; et je voudrois que le diable vous eût emportés, vous et votre monsieur Rapineau, avec sa chienne de musique : cet animal-là nous assassine tous les soirs de grands repas; on en a des indigestions toute la nuit; et quand on commence à s'endormir, il vous envoie des réveils-matins aussi désagréables...

MATHURIN.

Oui, des chansons en latin, où lui-même il n'entend goutte, non plus que les autres. Il est bian fou de faire tout ça pour votre mademoiselle Henriette; alle ne l'en aime pas davantage.

TOINETTE.

Elle ne le hait pas tant que dans les commencements : mais voilà l'hiver qui approche, cela reviendra.

MATHURIN.

Comment donc ça?

TOINETTE.

Quand il n'y a que de la robe et de la finance dans le commerce, les sous-fermiers brillent; on les trouve passables : mais sitôt qu'on revoit des officiers, ces autres messieurs-là deviennent si laids, si laids!...

MATHURIN.

J'entends. Le nôtre aura bientôt son congé, n'est-ce pas?

TOINETTE.

Je crois qu'on doit aujourd'hui commencer à lui faire la mine; on boudera demain plus sérieusement; dans trois ou quatre jours on lui cherchera querelle; et on lui fermera la porte au nez sur la fin de la semaine.

MATHURIN.

Bon! tant mieux; il viant de me bailler mon congé.

TOINETTE.

Votre congé?

MATHURIN.

Oui, j'étois rat de cave, comme vous savez; et par amiquié, depuis qu'il est ici, je ly sarvois par fois de valet de chambre; je ne suis rian de tout ça; je charche condition : si vous en saviez queuque bonne où on portît la quene, par exemple, ça porte bonne chance.

TOINETTE.

Vous êtes un peu trop formé pour cela, monsieur Mathurin; cette condition-là seroit difficile à trouver.

MATHURIN.

Morgué! point; je prenrai la premiere venne.

TOINETTE.

A moins que de vous faire cocher ou secrétaire.

MATHURIN.

Non, tatigué! laquais, n'an s'en trouve bien; et si je m'en étois avisé plus jeune... Je me recommande à vous, mademoiselle Toinette. Voici queuqu'une de vos damoiselles. Sans adieu; je vas charcher forteune.

SCENE IV.

HENRIETTE, TOINETTE.

HENRIETTE.

Ma chere Toinette, je suis dans le dernier désespoir!

TOINETTE.

Qu'y a-t-il donc? Qu'est-il arrivé de nouveau?

HENRIETTE.

J'en mourrai, je le sens bien; je n'y pourrai survivre!

TOINETTE.

Et que diantre, à qui en avez-vous, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Ma mere vient de me déclarer qu'elle veut absolument que je me marie.

TOINETTE.

Mais cela n'est pas si tragique, à ce qu'il me semble; ce n'est point encore une chose faite. Et, qui est ce mortel-là qui s'expose à vous épouser sans votre permission?

HENRIETTE.

Ce vilain monsieur Rapineau, qui nous a voulu suivre malgré nous en ce pays-ci, sous prétexte de ses affaires.

TOINETTE.

Ah, le traître! Il paroissoit n'avoir point d'autre but que celui de dépenser son argent, de vous régaler, en attendant mieux; et il a des vues secrettes? Il s'adresse à madame votre mere, sans vous en rien dire?

HENRIETTE.

Il y a trois semaines qu'il ménage son esprit; mais ce n'est que d'hier qu'il a sa parole.

TOINETTE.

Par ma foi, madame, voilà un insolent maroufle; je ne saurois m'en taire. Je le regardois, moi, comme un homme sans conséquence, un oiseau de passage, que l'hiver chasseroit avec les hirondelles.

HENRIETTE.

Que je suis malheureuse!

TOINETTE.

Allez, allez, ne vous affligez point plus que de raison; il nous vient du secours, le quartier d'hiver approche.

HENRIETTE.

Il y a quatre jours que je n'ai de nouvelles d'Eraste; et ma cousine ne reçoit point de lettres de Clitandre.

TOINETTE.

Tant mieux, Madame, c'est bon signe, ils vous en apporteront eux-mêmes; ils savent bien que nous sommes à Péronne, et dès qu'ils pourront quitter l'armée, ils viendront d'abord ici, apparemment.

SCENE V.

HENRIETTE, ISABELLE, TOINETTE.

ISABELLE.

Grande et réjouissante nouvelle, ma cousine.

TOINETTE.

Vivat, Madame, vos amants sont arrivés, je gage.

HENRIETTE.

Seroit-il possible ?

ISABELLE.

C'en est un qui m'arrive, à moi.

HENRIETTE.

Seroit-ce Clitandre, ma chere cousine ?

ISABELLE.

Non, c'est M. des Baliveaux.

TOINETTE.

M. des Baliveaux, le frere de cet imbécille d'abbé, madame ?

ISABELLE.

C'est l'abbé lui-même. Il a quitté le petit collet, son frere est mort, il est devenu l'aîné de sa famille, conseiller au présidial d'Abbeville ; et il vient en hâte, à ce qu'on dit, pour faire hommage à mes charmes, de sa nouvelle succession.

HENRIETTE.

Ah ! le fatigant personnage.

ISABELLE.

Il sera peut-être moins ridicule en conseiller qu'en abbé : au pis aller, ce sera une nouvelle figure qui nous réjouira.

TOINETTE.

Oh ! pour cela vous êtes furieusement fille ; il n'y a point de nouveauté qui ne vous fasse plaisir.

ISABELLE.

J'en demeure d'accord, et je ne suis pas fâchée même quelquefois que le printemps vienne, pour changer un peu de compagnie.

HENRIETTE.

Tu n'y songes pas, cousine ; c'est le temps du départ, que le printemps ; tout le monde va à l'armée, on ne voit plus aucun officier.

ISABELLE.

Eh ! qu'importe ? on les a vus six mois, n'est-ce pas assez ? C'est cette absence là qui les fait valoir : et crois moi, cousine, on les trouveroit aussi ennuyeux que d'autres, si on les voyoit toute l'année.

TOINETTE.

Cela se pourroit fort bien, au moins ; et il me semble, à moi, qui en ai quelquefois fait l'expérience, qu'une passion d'hiver est bien usée, et qu'elle tire diantrement sur ses fins quand le mois de mars arrive.

HENRIETTE.

Je suis d'un caractere bien différent : le départ d'Eraste m'a fait de la peine ; j'ai trouvé son absence insupportable, et je languis après son retour.

TOINETTE.

Cela ne vous a pourtant pas empêchée de vous bien réjouir pendant tout l'été, et de faire bonne chere quand nous allions à Yvri avec M. Rapineau, et que Robert apprêtoit le souper à la maison de ce libraire.

HENRIETTE.

Tu crois que tout cela me faisoit plaisir ? Ma mere le vouloit, j'obéissois.

TOINETTE.

Quelle complaisance ! cela est vrai, vous étiez de la plus mauvaise humeur du monde, et je me souviens que vous pensâtes crever de rire à cette partie que nous fîmes du temps des bains dans les îles de Charenton.

ISABELLE.

Oh ! pour ce jour là, tu ne peux t'en défendre ; tu avois oublié l'absence d'Eraste, cousine.

HENRIETTE.

Oui, j'en conviens, je me divertis fort : mais par

malice, je t'assure, et par la seule satisfaction de berner un ennuyeux d'été.

TOINETTE.

Ce pauvre diable de M. Rapineau! le cœur me saigne quand j'y songe. C'est pourtant moi qui lui avois fait cacher sa chemise et ses habits tandis qu'il se baignoit, et qui fus cause qu'il fut obligé de grelotter dans la riviere pendant tout le souper, qui se faisoit à ses dépens.

HENRIETTE.

Je ne l'ai jamais tant aimé que ce jour là.

ISABELLE.

Parceque nous le vîmes une heure de moins, et qu'il étoit dans l'eau jusqu'au cou.

HENRIETTE.

Je voudrois qu'il en eût aujourd'hui quatre pieds par dessus la tête, le barreau qu'il est.

ISABELLE.

Ah! ah! cousine, et que t'a-t-il donc fait?

TOINETTE.

Rien encore, dieu merci, madame: mais il a de mauvaises intentions. Savez-vous bien qu'il prétend épouser, cet animal là?

ISABELLE.

Il faut le noyer, tu as raison; je suis de ton avis.

HENRIETTE.

Paix! taisons-nous; voici ma mere.

SCENE VI.

MADAME THOMAS, HENRIETTE, ISABELLE, TOINETTE.

MADAME THOMAS.

Ah ! vous voilà ! je vous cherchois, et je suis bien aise de vous trouver toutes trois ensemble.

TOINETTE.

Vous aimez la bonne compagnie, madame ; nous savons bien cela.

MADAME THOMAS.

J'ai quelque chose à vous dire, à quoi vous ne vous attendez pas, et qui vous fâchera.

ISABELLE.

Ne nous le dites donc point, ma tante ; nous ne sommes pas curieuses.

MADAME THOMAS.

Je viens d'apprendre que Clitandre et Eraste sont ici.

ISABELLE.

Ah ! ma chere tante !

HENRIETTE.

Ma pauvre Toinette ?

TOINETTE.

Je vous le disois bien, voilà du secours, madame.

ISABELLE.

Ils sont ici, ma tante, et vous croyez que cela doit nous chagriner ?

MADAME THOMAS.

Oui, ma niece : car je vous défends de les voir, entendez-vous ?

HENRIETTE.

Ah ! ma mere !

MADAME THOMAS.

Je prétends être obéie, et je ne veux pas qu'ils mettent le pied chez moi, ni eux, ni toutes ces connoissances de l'année passée, que l'hiver va ramener.

ISABELLE.

Ne plus voir Clitandre, madame ?

MADAME THOMAS.

Non, ma niece.

HENRIETTE.

Renoncer aux visites d'Eraste ?

MADAME THOMAS.

Oui, ma fille.

TOINETTE.

Eh ! pourquoi cela, Madame, s'il vous plaît ?

MADAME THOMAS.

Pourquoi, coquine ? c'est bien à toi de me demander des raisons ? Mais voyez cette insolente !

TOINETTE.

Je vous demande pardon, madame : mais je suis surprise que vous vouliez troubler un commerce aussi innocent que celui de....

MADAME THOMAS.

Innocent tant qu'il vous plaira, je sais bien ce que je dis, et ces connoissances d'hiver ne valent rien pour l'établissement des filles.

TOINETTE.

Ma foi, madame, celles d'été ne sont pas moins dangereuses, et les promenades d'Yvri et des îles de Charenton....

MADAME THOMAS.

Vous êtes une impertin nte : j'avois mes vues quand j'ai donné les mains à ces parties là. Oh çà,

ma fille, je vous ai expliqué les sentiments où je suis pour M. Rapineau ; vous prendrez votre parti là dessus, s'il vous plaît.

TOINETTE.

Il est tout pris ; nous n'en voulons point.

MADAME THOMAS.

Et pour vous, ma nièce, je vous destine à M. des Baliveaux.

ISABELLE.

A M. des Baliveaux, ma tante ! quoi, c'est pour cela qu'il vient ici ?

MADAME THOMAS.

Oui. Vous le connoissez, vous l'avez vu abbé ; il est conseiller maintenant. C'est un fort honnête garçon, tout jeune, qui n'a pas plus de quarante-huit ou quarante-neuf ans, fort riche, et qui a une terre auprès d'Amiens, où l'on vend plus de canards par an, que dans tout le reste de la province.

ISABELLE.

Je suis bien sa très humble servante, ma tante ; je n'ai que faire de lui, ni de ses canards.

MADAME THOMAS.

Vous y ferez vos petites réflexions, je vous en donne tout le loisir ; mais vous pouvez compter que je ne veux point voir de gens de guerre, ni dans ma maison, ni dans ma famille.

HENRIETTE.

Mais, ma mere....

MADAME THOMAS.

Je n'en veux point, vous dis-je, je connois le fort et le foible de tous les états de la vie. Votre pere étoit greffier, à vous, et m'a laissé du bien ; le vôtre avoit la ferme du tabac : il est mort riche. Ils avoient un frere, capitaine de cavalerie, qui mourut l'année passée aux Invalides. Point de dis-

putes, mesdemoiselles, un financier, un homme de robe, ou un couvent, et le congé à ces deux messieurs, sur-tout; que je ne les voie pas davantage.

TOINETTE.

Cette femme là s'explique clairement, il n'y a pas moyen de faire semblant de ne pas l'entendre.

SCENE VII.

HENRIETTE, ISABELLE, TOINETTE.

HENRIETTE.

Moi, j'épouserois M. Rapineau?

ISABELLE.

Je serois femme de M. des Baliveaux?

TOINETTE.

Vous voilà aussi mal lotties l'une que l'autre, et vous n'aurez rien à vous reprocher; mais enfin la chose n'est pas sans remede.

HENRIETTE.

Mais tu connois l'humeur impérieuse de ma mere: comment lui faire changer de sentiment?

TOINETTE.

Comment? c'est la profession d'Eraste et de Clitandre qui l'effarouche; c'est celle de ces deux autres qui lui a gagné le cœur?

ISABELLE.

Cela est vrai.

TOINETTE.

Eh bien! ne pourrions-nous point ménager un petit troc entre ces messieurs?

HENRIETTE.

Comment?

TOINETTE.

Faire deux officiers de vos deux benêts, et jeter les deux officiers dans la robe et dans la finance. Je me charge quasi, moi, de les faire consentir tous quatre à la chose.

ISABELLE.

Clitandre, conseiller d'Abbeville!

HENRIETTE.

Eraste, sous-fermier des regrats!

TOINETTE.

Pourquoi non? Quel inconvénient y trouvez-vous?

HENRIETTE.

Je crois que je ne l'aimerois plus, Toinette.

ISABELLE.

Je m'imagine que je ne le pourrois souffrir.

TOINETTE.

Je vois bien qu'il n'y a que de l'imagination dans votre fait. Eh! mort de ma vie, sont-ce les emplois qui déshonorent les hommes? Ce sont les hommes qui ridiculisent leurs emplois. Les gens d'esprit et de mérite sont toujours les mêmes dans tout ce qu'ils font; un sot ne cesse point de l'être. Clitandre est un fort joli homme d'épée; ce sera un fort aimable conseiller. Monsieur des Baliveaux est un conseiller ridicule; il sera très impertinent capitaine.

HENRIETTE.

Il me semble qu'elle a raison, cousine.

TOINETTE.

Laissez-moi faire. Voici déja vos deux amants, il faut leur proposer la chose; s'ils y topent, c'est une affaire faite.

SCENE VIII.

CLITANDRE, ERASTE, HENRIETTE, ISABELLE, TOINETTE.

CLITANDRE.

Eh! bonjour, charmantes. Mesdemoiselles, quel plaisir de vous revoir après six grands mois de campagne! Mais vous retrouve-t-on fidelles, et sommes-nous les bien-venus?

ISABELLE.

Vous mériteriez peu que votre retour fit plaisir, si vous doutiez de la joie qu'il nous donne.

HENRIETTE.

Il revient aussi écervelé qu'il est parti, cousine.

ÉRASTE.

Et moi plus amoureux que jamais, madame.

HENRIETTE.

Je juge de votre cœur par les mouvements du mien, et je veux croire...

CLITANDRE.

Je me donne au diable, c'est un Amadis que votre Eraste, pour l'amour s'entend; je le suis pour la valeur, moi: il n'a fait que languir (*à Isabelle*), soupirer, gémir toute la campagne. J'aime aussi fortement que lui, mais pas si sottement: nous sommes de deux sortes de caracteres, tous deux bons, mais bien différents; il est langoureux, et je suis drôle, n'est-il pas vrai? Bonjour, Toinette.

TOINETTE.

Votre très humble servante, monsieur.

CLITANDRE.

Nous voilà de retour. Eh donc! épouserons-nous

cette fois? Le quartier d'hiver sera long; il durera l'année, et passe.

HENRIETTE.

Vous ne retournerez plus à l'armée, Eraste?

ÉRASTE.

Non, madame; on dit la paix faite.

CLITANDRE.

Je vous en suis caution, moi. Je tirai l'autre jour au fourrage le dernier coup de pistolet, et je ne tuai personne en signe de paix; j'ai fermé la guerre.

TOINETTE.

Vous allez la renouveler ici; car vous y avez des rivaux, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Des rivaux! Sont-ils beaucoup en nombre? jeunes ou vieux? robins ou autres gens? pacifiques ou mutins? Faudra-t-il couper des oreilles? Je suis expéditif: parlez.

ISABELLE.

Il ne faudra que gagner l'esprit de ma tante, et lui faire changer les résolutions qu'elle a prises.

CLITANDRE.

Quoi! c'est madame Thomas qui nous fait le tour? Elle n'est pas de nos amies, et j'ai tant menti pour le mériter; je lui ai dit plus de vingt fois qu'elle étoit et jeune et jolie.

TOINETTE.

C'est ce qui vous fait tort, peut-être; elle songe à vous pour elle-même, que sait-on?

CLITANDRE.

Ah! cadédis! je le voudrois, sans conséquence au moins, madame; je lui ferois voir du pays. J'aime à ruiner les vieilles, c'est ma folie; mais je n'épouse que les jeunes. N'appréhendez point de me perdre.

ÉRASTE.

Seroit-ce aussi madame votre mere, belle Henriette, qui s'opposeroit à mon bonheur?

HENRIETTE.

Il vaut bien mieux que les difficultés viennent de sa part que de la mienne; vous aurez moins de peine à les surmonter.

CLITANDRE.

Ça, ne battons point le pays, sans compliments de part et d'autre; parlons clair et bréf. Nous vous aimons toujours, nous aimez-vous en continuant?

ISABELLE.

Je suis incapable d'en aimer d'autre.

CLITANDRE.

Bon, voilà bien parler. Et vous?

HENRIETTE.

Je n'ai ni moins de constance, ni moins de résolution que ma cousine.

CLITANDRE.

Eh bien donc, nous voilà d'accord; faut-il tant de façons? Epousons: qui nous en empêche?

HENRIETTE.

Sans le consentement de ma mere?

ISABELLE.

Sans l'aveu de ma tante?

CLITANDRE.

Son aveu! son consentement! Nous sommes les parties intéressées; le nôtre ne suffit-il pas? Je trouverois le sien de trop: diable emporte qui s'en soucie.

ISABELLE.

Mais la bienséance et la raison...

CLITANDRE.

Je ne connois point ces animaux-là; et quand

je suis auprès de vous, je n'ai que de l'amour, madame.

ÉRASTE.

Je ne suis pas moins passionné que toi; mais je comprends bien cependant que si madame Thomas nous est contraire, il n'y a pas d'apparence...

TOINETTE.

Voulez-vous vous en reposer sur moi? Pour peu que vous vouliez me seconder, je me charge de vous la rendre favorable...

CLITANDRE.

Nous peinerons dans cette affaire, la vieille est mutine. Mais voyons, n'importe, comment s'y prendre?

TOINETTE, *à Clitandre.*

Demeurez ici avec moi, vous. Et vous, allez voir Madame avec ces demoiselles; quoiqu'elle ait ordonné qu'on vous donnât votre congé, elle ne refusera pas votre première visite.

HENRIETTE.

Mais, Toinette...

TOINETTE.

Ne craignez rien; faites ce qu'on vous dit, et gardez-vous, sur-tout, de contredire votre mere, quelque chose qu'elle vous dise. Allez.

SCENE IX.

CLITANDRE, TOINETTE.

TOINETTE.

Pour nous, maintenant songeons un peu...

CLITANDRE.

Je te vois venir; tu vas me rendre l'intrigant de

ces deux affaires; tu me crois plus d'esprit qu'à l'autre.

TOINETTE.

Vous ne seriez pas de votre pays, si vous n'en aviez davantage.

CLITANDRE.

Tu sais mon foible, tu me loues. Ça, de quoi s'agit-il? voyons.

TOINETTE.

D'écarter vos rivaux, et de vous rendre heureux. Si vous étiez homme à quitter l'épée pour la robe?

CLITANDRE.

Comment, cadédis, volontiers. Autre foible par où tu me prends. Vive la robe en temps de paix! la guerre est finie; plus d'ennemis à vaincre, plus de gloire à prétendre; je pends la lame au croc, on n'a qu'à dire.

TOINETTE.

C'est déja quelque chose. Mais répondriez-vous bien que votre ami Eraste, de son côté, n'eût point de répugnance à se faire financier, lui?

CLITANDRE.

Financier, sandis! financier! Quel fat ne voudroit pas l'être? Je te réponds de lui; c'est un enfant de la balle, il est né dans un grenier à sel. Baste, si le parti ne lui duit pas, je le prends pour moi. Mais tu te railles de nous, je pense.

TOINETTE.

Non, sérieusement, faites-vous de robe et lui partisan, je vous fais épouser vos maîtresses.

CLITANDRE.

Mais écoute donc, ma chere Toinette, je vais te parler confidemment. Pour être de robe, il faut une charge, pour une charge il faut de l'argent.

TOINETTE.

Et vous n'en avez guere, peut-être?

CLITANDRE.

Moins que très peu, ma pauvre enfant : il vient force noblesse de chez nous, mais point du tout de lettres de change. Tu es bonne personne, nous nous connoissons depuis long-temps ; c'est toi qui m'as produit ici, le nid est bon, tu sais mes besoins, il faut me servir, je fais ta fortune.

TOINETTE.

Je ne demande pas mieux, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Commençons par le mariage; ayons d'abord la niece et l'argent; je me fais après tout ce qu'on voudra.

TOINETTE.

Il faut commencer par vous faire quelque chose. Vous accommoderiez-vous d'être conseiller d'un petit présidial ?

CLITANDRE.

Conseiller d'un présidial ! Conseiller du diable, en cas de besoin. Hors le sergent et le procureur, je ne sais rien qui me répugne.

TOINETTE.

Tenez, voici un galant homme dont je veux vous avoir la charge à bon marché.

CLITANDRE.

La charge de cet homme ? c'est un crieur d'enterrement.

TOINETTE.

C'est votre rival, monsieur Des Baliveaux.

CLITANDRE.

Mon rival! On m'encanaille de la sorte?

TOINETTE.

Paix, ne dites mot, et me laissez faire.

SCENE X.

DES BALIVEAUX, CLITANDRE, TOINETTE, MATHURIN.

DES BALIVEAUX.

Oh ça, voilà qui est donc fait. Je vous retiens à mon service. Comment vous appelez-vous?

MATHURIN.

Mathurin, monsieur.

DES BALIVEAUX.

Mathurin, bon, tant mieux; voilà un nom qui me plaît. Allons donc, Mathurin, ne quittez point ma queue, de peur qu'on ne me prenne que pour un avocat. Je suis un conseiller, entendez-vous?

MATHURIN.

Oui, monsieur, elle ne tombera point, je l'attacherois plutôt à ma ceinture.

CLITANDRE.

Mais, cadédis, je suis déshonoré, Toinette, d'être en compromis avec ce visage.

TOINETTE.

Que vous importe? vous serez le préféré, et lui la dupe de l'aventure. Eloignez-vous pour un moment sans nous perdre de vue, et réglez-vous sur le personnage que vous m'allez voir faire.

CLITANDRE.

Pousse donc, allons, et chante sur quelle note tu voudras, je t'accompagnerai de merveilles.

SCENE XI.

DES BALIVEAUX, TOINETTE, MATHURIN.

DES BALIVEAUX.

Il faut avouer que j'ai bonne mine comme ça; c'est une belle chose qu'une charge de robe!

TOINETTE.

Que vois-je! monsieur l'abbé des Baliveaux en robe longue! Vous seriez-vous fait procureur ou commissaire, monsieur?

DES BALIVEAUX, *regardant derriere lui.*

Procureur ou commissaire! Mathurin?

MATHURIN.

Je ne lâcherai rien, monsieur, ne vous boutez pas en peine.

DES BALIVEAUX.

Je suis conseiller, ne voyez-vous pas bien?

TOINETTE.

Ah! je vous demande pardon, je n'y prenois pas garde. Mais vous avez là un domestique de ma connoissance, si je ne me trompe.

DES BALIVEAUX.

Oui, c'est un garçon que j'ai pris en arrivant dans l'hôtellerie où je suis descendu de dessus mon cheval.

MATHURIN.

J'ai pourtant trouvé condition tout du premier coup, comme vous voyez.

TOINETTE.

Et vous l'avez déja fait habiller de deuil?

DES BALIVEAUX.

Non, c'est mon juste-au-corps que je lui ai fait mettre en attendant; comme j'ai pris ma robe qui

étoit dans ma valise, pour venir voir ces dames en cérémonie, je n'ai affaire que du pourpoint dessous, et cela sert à deux fins; car il me faut un laquais pour porter ma queue quand je fais des visites, et j'ai oublié d'amener le mien, parceque je n'ai qu'un cheval.

TOINETTE.

On ne peut trop soutenir les prérogatives de la charge.

DES BALIVEAUX.

Oh! allez, allez, je les soutiens bien de toutes manieres. J'ai déja eu querelle avec notre président, et si, il n'y a que trois jours que je suis reçu.

TOINETTE.

Est-il possible?

DES BALIVEAUX.

Cet animal-là veut que je ne m'asseye qu'au bout d'en bas, parceque je suis le dernier venu; et moi je suis de meilleure maison que lui. Oh, je lui rivai l'autre jour son clou; il me déchira ma robe, et il m'appela sot en pleine audience devant tout le monde; mais cela n'en demeurera pas là.

TOINETTE.

Vous en aurez raison.

DES BALIVEAUX.

Oh! je lui revaudrai, sur ma parole. Le procès est déja commencé, et si je n'étois pas si amoureux, je pousserois la chose bien plus vigoureusement. Mais l'amour me débauche, je quitte tout pour les yeux de mademoiselle Isabelle.

TOINETTE.

Quoi! c'est mademoiselle Isabelle qui vous attire en ce pays-ci? c'est d'elle que vous êtes amoureux?

DES BALIVEAUX.

J'en perds l'esprit, mademoiselle Toinette, et sa tante le sait bien: c'est elle qui m'a écrit de venir

l'épouser. Oh dame, je suis devenu un bon parti, voyez-vous.

TOINETTE.

Je n'en doute point; mais...

DES BALIVEAUX.

Et je deviendrai bien meilleur encore. Tenez, depuis que je suis en train d'hériter; il me vient du bien de tous les côtés. Il y aura mardi quinze jours que mon frere mourut de la coliqûe; le vendredi suivant on fit l'enterrement de ma mere, qui avoit rendu l'ame la veille, et cinq jours après mon oncle le chanoine trépassa par apoplexie: cela est bien heureux, au moins.

TOINETTE.

Oui, vraiment. Que de successions!

DES BALIVEAUX.

Ah! ah! me voilà bientôt tout seul, Dieu merci; c'est ce qui fait que j'ai jeté mon plomb sur mademoiselle Isabelle, pour rengendrer de la famille.

TOINETTE.

Ma foi, monsieur Dés Baliveaux, vous vous y prenez mal pour l'obtenir.

DES BALIVEAUX.

Comment donc?

TOINETTE.

Je vous avertis qu'elle a pour les gens de robe une aversion épouvantable.

DES BALIVEAUX.

Que me dites-vous là?

TOINETTE.

C'est son antipathie, vous dis-je; et si vous voulez que je vous parle franchement, je ne vois point d'autre moyen de vous en faire aimer, que de vous faire d'épée.

DES BALIVEAUX.

D'épée, moi? Moi aller à l'armée? Non, je suis

votre valet, je ne veux point me faire tuer dans le temps que j'hérite.

TOINETTE.

Comment, vous faire tuer? Vous moquez-vous? on ne tuera plus, la paix est faite.

DES BALIVEAUX.

Ah! vraiment, cela est vrai; vous avez raison; je n'y songeois pas. Oh! bien, bien, puisque la paix est faite, j'irai à la guerre.

TOINETTE.

Vous prenez fort bien votre temps. Il vous faut d'abord acheter une compagnie.

DES BALIVEAUX.

Une compagnie! Ah! que je m'en vais bien faire soutenir monsieur le président, quand je serai capitaine!

MATHURIN.

Capitaine, morgué! ça ne vaut rian. Il m'enrôleroit, peut-être; prenons garde à nous.

SCENE XII.

CLITANDRE, DES BALIVEAUX, TOINETTE, MATHURIN.

CLITANDRE.

Console-moi, ma chere Toinette, je suis le plus infortuné mortel qui soit sous la calotte du firmament.

TOINETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

CLITANDRE.

Il faudra m'y résoudre; je changerai d'état, oui, j'en changerai. Mais que vois-je? Ah ciel! le joli magistrat, l'aimable petit homme de robe!

DES BALIVEAUX.

Hai, hai, hai, hai!

CLITANDRE.

Il est fait au tour. Quelle physionomie!

DES BALIVEAUX.

Hai, hai, hai! qui est ce monsieur-là, mademoiselle Toinette?

TOINETTE.

Un Officier, des parents de la famille. Tâchez de gagner les bonnes graces de cet homme-là; c'est lui qui peut tout sur l'esprit de votre maîtresse.

DES BALIVEAUX.

Laissez-moi faire, je vais lui faire un petit compliment bien trousé. Bon jour, monsieur, votre serviteur, comment vous portez-vous?

CLITANDRE.

A vous rendre toutes sortes de services. Que je vous embrasse, mon charmant monsieur; que je vous étouffe de caresses s'il m'est possible.

DES BALIVEAUX.

Hai, hai, hai! Eh bien! vous voyez, je me fais aimer de qui je veux.

TOINETTE.

Cela est vrai. Vous avez un visage qui frappe d'abord.

CLITANDRE.

Que j'envie votre sort, mon cher monsieur, et votre profession, sur-tout.

DES BALIVEAUX.

Ma profession! Et pourquoi, s'il vous plaît?

CLITANDRE.

Me le demandez-vous? Je suis épris d'une personne dont la tante a l'entêtement de la robe, et l'on me rebute, l'on me désespere, parceque je suis capitaine.

DES BALIVEAUX.

Mademoiselle Toinette?

TOINETTE.

Monsieur?

DES BALIVEAUX.

Mais voilà qui est admirable.

TOINETTE.

Tout le monde n'a pas les mêmes sentiments, comme vous voyez, et cela se rencontre le plus à propos du monde : s'il y avoit moyen...

CLITANDRE.

Je suis un grand chien, n'est-ce pas? Un grand misérable?

DES BALIVEAUX.

Allez, allez, monsieur, consolez-vous, je suis tout de même.

CLITANDRE.

Comment? comment donc? expliquez-vous, je n'entends point.

DES BALIVEAUX.

Je suis amoureux de mademoiselle Isabelle, qui a l'entêtement de l'épée, comme vous savez?

CLITANDRE.

Oui, je le sais; je vous en réponds.

DES BALIVEAUX.

Et mademoiselle Toinette dit qu'elle ne m'aimera point, si je demeure conseiller.

CLITANDRE.

Comment! Elle vous détestera, la peste m'étouffe.

DES BALIVEAUX.

Si vous vouliez, il y auroit un accommodement qui pourroit.

CLITANDRE.

Un accommodement! Ah! je vous entends, eh!

de tout mon cœur, qu'à cela ne tienne : vous m'avez gagné l'ame, je ne sais par où, je me mettrois en pieces pour vous faire service.

DES BALIVEAUX.

Monsieur! hai, hai, hai!

TOINETTE.

Vous êtes né coiffé, monsieur des Baliveaux.

CLITANDRE.

Voilà qui est fait, monsieur, je vous donne ma compagnie; elle est complette d'hommes, de chevaux, d'équipage, poussez votre bonne fortune : je vous la mets sur la tête, faites-en des choux et des raves.

DES BALIVEAUX.

Mais, monsieur, il faudroit convenir.

CLITANDRE.

Non, monsieur, point de convention, jamais de marché avec moi; j'agis sans intérêt : je ne vous demande que votre amitié et votre robe seulement.

DES BALIVEAUX.

Que ma robe, monsieur, que ma robe?

CLITANDRE.

Non, vous dis-je, et quelque petite charge pour avoir droit de la porter. Vous en avez une apparemment?

DES BALIVEAUX.

Oui, monsieur.

CLITANDRE.

Je la prendrai par forme de pot de vin : allons, venez chez le premier tabellion, je vais vous y signer ma démission, et vous me donnerez la robe, avec un papier pour le reste.

DES BALIVEAUX.

Que je vous [illegible] d'obligation!

TOINETTE.

Allez vîte, ne perdez point de temps : voilà une bonne affaire.

MATHURIN, *en le tirant par la queue de sa robe.*

Avec votre permission, monsieur, une petite parole. Puisque vous allez bailler la robe, il ne faudra plus porter la queue, et vous aurez besoin de votre juste-au-corps. Que deviendrai-je donc, moi?

DES BALIVEAUX.

Mais je n'ai plus que faire de toi, tu n'as qu'à chercher condition, je te remercie.

MATHURIN.

Vous n'avez plus que faire de moi?

DES BALIVEAUX.

Non.

MATHURIN.

Morgué, tenez donc, velà votre peste de queue; je m'en vais vous reporter votre casaque, et rechercher la mienne.

CLITANDRE.

Allons, venez, mon cher monsieur Des Baliveaux, dépêchons; je grille de vous obliger pardevant notaire.

SCENE XIII.

TOINETTE, MATHURIN.

TOINETTE.

Votre nouvelle condition n'a pas beaucoup duré, monsieur Mathurin.

MATHURIN.

Pargué non, je ne sis pas chanceux : mais morgué n'importe, je ne me rebuterai point, j'ai en tête de faire forteune moi tout seul, sans avoir obliga-

tion à parsonne; je rencontrerai mieux une autre fois. Jusqu'au revoir, mademoiselle Toinette.

SCENE XIV.

ISABELLE, TOINETTE.

ISABELLE.

Eh bien, ma chere Toinette, qu'as-tu fait de Clitandre?

TOINETTE.

Je l'ai mis aux prises avec le seigneur Des Baliveaux. Vos affaires sont en bon chemin. Mais celles de votre cousine, comment vont-elles?

ISABELLE.

La voici avec ma tante.

SCENE XV.

MADAME THOMAS, ISABELLE, HENRIETTE, TOINETTE, ERASTE.

MADAME THOMAS.

Je vous le demande en grace, monsieur, ne revenez pas chez moi davantage.

ÉRASTE.

Je vous le demande à genoux, madame; ne me donnez point un ordre auquel il m'est impossible d'obéir.

MADAME THOMAS.

Impossible, monsieur?

ÉRASTE.

Oui, madame, suis-je le maître de cesser d'adorer la charmante Henriette?

MADAME THOMAS.

Adorez-la de loin, monsieur, et supprimez vos visites.

TOINETTE.

Madame a raison, monsieur; vous êtes de vrais gâte-filles, tous tant que vous êtes, vous autres officiers; et quand vous en avez fréquenté quelqu'une, on a toutes les peines du monde à lui remettre un bon vernis sur la réputation.

MADAME THOMAS.

Cela est vrai, mesdemoiselles : entendez-vous?

TOINETTE.

Oui, ces messieurs-là ne songent qu'à la bagatelle. S'ils avoient de bonnes intentions encore, des vues pour le mariage, par exemple, madame n'est point assez ridicule...

ÉRASTE.

Me soupçonne-t-on d'en avoir jamais eu d'autres? L'unique but de mes desirs, ce que je souhaite le plus au monde, ce seroit d'avoir l'honneur d'être le gendre de madame.

TOINETTE.

Eh! que diantre ne parlez-vous? Voici qui change bien la these, madame.

MADAME THOMAS.

Non, cela ne change rien, mademoiselle Toinette; j'ai pris mon parti, et je ne veux point que ma fille épouse un homme d'épée.

TOINETTE.

Un homme d'épée! J'entre dans vos sentiments, cela est vrai. De quoi sert une épée dans un ménage? Le mariage est fait pour multiplier le genre humain, et des épées ne servent qu'à le détruire. Il faut se rendre à cela, monsieur, qu'avez-vous à dire?

ÉRASTE.

Rien, Toinette, je passe condamnation pour

l'épée. J'ai un oncle président d'un grenier à sel, qui me persécute pour me faire prendre sa charge.

TOINETTE.

Président d'un grenier à sel! Quelle trouvaille, madame!

MADAME THOMAS.

Président d'où il vous plaira; j'ai donné ma parole à monsieur Rapineau, je la lui tiendrai en dépit de tout le monde; et à monsieur Des Baliveaux aussi, ma niece: entendez-vous?

TOINETTE.

C'est ce qu'il faudra voir.

SCENE XVI.

DES BALIVEAUX, MADAME THOMAS, ERASTE, HENRIETTE, ISABELLE, TOINETTE.

DES BALIVEAUX, *en officier.*

Votre très humble valet, mesdames. Vous voyez un nouvel officier qui avoit bien de l'impatience d'avoir l'honneur de posséder l'avantage de vous faire ses très humbles révérences.

MADAME THOMAS.

Comment, c'est monsieur Des Baliveaux?

DES BALIVEAUX.

A vous rendre mes très humbles services, mesdames.

MADAME THOMAS.

Comment donc, monsieur, quel équipage est-ce là? Ne m'avez-vous pas mandé que vous étiez conseiller?

DES BALIVEAUX.

Conseiller, moi? Je ne l'ai jamais été. Eh! fi donc, madame, ne parlez point de cela.

TOINETTE.

Fort bien, monsieur Des Baliveaux.

MADAME THOMAS.

Vous ne vous êtes pas fait recevoir conseiller, monsieur ?

DES BALIVEAUX.

Non, vraiment, madame, le ciel m'en préserve; j'aime trop mademoiselle votre nièce pour faire une sottise comme celle-là, et je sais bien qu'il ne lui faut que des capitaines.

HENRIETTE.

Que je te trouve heureuse, ma cousine, et qu'il est gracieux dans cet habit-là !

DES BALIVEAUX.

Oh! mademoiselle, très humble serviteur, serviteur très humble.

ÉRASTE.

Je n'ai jamais vu de général qui eût cet air-là.

DES BALIVEAUX.

Serviteur très humble, monsieur, très humble serviteur.

ISABELLE.

Quel amas de mérite et de charmes ! il n'y a pas moyen d'y résister.

DES BALIVEAUX.

Vous me confondez, vous m'extasiez, mademoiselle. Ma pauvre Toinette, que je te suis redevable !

TOINETTE.

Votre servante, très humble, monsieur, votre très humble servante.

DES BALIVEAUX.

Oh! çà, çà, madame Thomas, procédons au contrat ; j'ai une rage d'être votre neveu.

MADAME THOMAS.

Je vous conseille de la modérer, monsieur, car vous ne le serez point assurément.

DES BALIVEAUX.

Comme elle se moque, Toinette. Allons donc, je n'aime point les semblants, moi, je parle tout de bon.

MADAME THOMAS.

Et je vous parle sérieusement aussi : vous n'êtes pas conseiller; vous n'aurez pas ma nièce.

DES BALIVEAUX.

Ah! ah!

SCENE XVII.

DES BALIVEAUX, MADAME THOMAS, HENRIETTE, ISABELLE, ERASTE, CLITANDRE, TOINETTE.

CLITANDRE, *en robe.*

Et moi qui le suis, conseiller, madame, l'aurai-je, cette nièce? hé donc?

MADAME THOMAS.

C'est votre Clitandre, ma nièce, si je ne me trompe?

CLITANDRE.

C'est l'adorateur de vos volontés, madame, un vrai caméléon d'amour. L'épée vous déplaît; je la quitte, et je la donne à ce nigaud.

DES BALIVEAUX.

Qu'est-ce à dire, nigaud?

CLITANDRE.

Vous aimes la robe, et je l'endosse; je me suis approprié la sienne et sa charge, tout pour l'honneur de vos bonnes graces, madame. Vous savez bien pour qui je brûle; ne me rendrez-vous point heureux?

MADAME THOMAS.

Vous avez pris le bon parti, monsieur; et si ma

niece a pour vous des sentiments favorables, je vous promets de ne m'y point opposer.

ISABELLE.

Ma tante!

DES BALIVEAUX.

Comment donc, mademoiselle Toinette, c'est de ma maîtresse qu'il est amoureux? Est-ce que ce n'est pas sa cousine?

TOINETTE.

Cela n'y fait rien; ils vont être encore plus proches parents que cela, selon toutes les apparences.

MADAME THOMAS.

Que tardez-vous à vous expliquer, ma niece? Avez-vous de la répugnance pour ce que je vous propose? Je le souhaite, et je vous le commande même.

ISABELLE.

Je vous demande pardon, ma tante, mon cœur est pour monsieur des Baliveaux.

DES BALIVEAUX.

Hai, hai, hai, hai!

TOINETTE.

Je vous ai dit vrai, comme vous voyez.

ISABELLE.

Mais le respect et la raison me déterminent à vous obéir.

DES BALIVEAUX.

Oh dame, madame Thomas!

MADAME THOMAS.

Otez-vous de là, vous êtes un benêt.

DES BALIVEAUX.

Comme on me traite, mademoiselle Toinette!

TOINETTE.

Laissez-la faire, puisqu'elle vous aime; vous avez l'avantage, une fois.

DES BALIVEAUX.

Cela est vrai, son cœur est pour moi. Oh! bien, bien, qu'il l'épouse; je ne m'en soucie guere. Je suis capitaine toujours; j'y donne mon consentement aussi; je veux signer le contrat et être de la noce: nous verrons qui sera le plus sot de nous deux.

CLITANDRE.

Vous nous ferez honneur, monsieur des Baliveaux.

MADAME THOMAS.

Voici monsieur Rapineau le plus à propos du monde; c'est le mari que je destine à ma fille.

CLITANDRE.

Monsieur Rapineau? Non, madame, voilà mon ami; topez à lui, nous sommes deux inséparables.

SCENE XVIII.

M. RAPINEAU, MADAME THOMAS, ERASTE, DES BALIVEAUX, HENRIETTE, ISABELLE, CLITANDRE, TOINETTE.

M. RAPINEAU.

Les violons ont pensé nous manquer, madame; ils étoient retenus par je ne sais combien de gens de toutes façons, qui font une espece de mascarade de Flandres, et qui se réjouissent ensemble de ce qu'on vient de leur dire que la paix est faite; mais ce sera un surcroît de plaisir pour nous; et voici toute la bande que je vous amene.

MADAME THOMAS.

Nous vous sommes obligés, monsieur Rapineau, de songer ainsi à nous désennuyer dans la province; et l'on reconnoîtra tous ces petits soins.

M. RAPINEAU.

Ah, madame!

CLITANDRE.

C'est moi qu'il en faut remercier, madame; la façon de mascarade est de mon idée. Quand cela sera fait, que je vous parle, monsieur Rapineau, j'ai quelque petit compliment à vous faire.

M. RAPINEAU.

Vous me ferez, s'il vous plaît, monsieur, l'honneur d'être d'un souper que je donne ce soir à ces dames.

CLITANDRE.

Il y a un souper encore? je ne vous parle qu'après le souper.

M. RAPINEAU.

Quand il vous plaira, monsieur. Allons, enfants, avancez, et faites de votre mieux.

(*Marche des acteurs du divertissement.*)

SCENE XIX.

M. RAPINEAU, MADAME THOMAS, ERASTE, DES BALIVEAUX, HENRIETTE, ISABELLE, CLITANDRE, TOINETTE, MATHURIN.

M. RAPINEAU.

Hé bien, madame! la mascarade?

MADAME THOMAS.

Elle est gracieuse et bien imaginée.

TOINETTE.

La bonne figure! Voyez donc, madame, monsieur Mathurin qui est le garçon de l'aveugle!

M. RAPINEAU.

Ah, le bourreau! Que vient-il faire ici? comment s'est-il fourré là?

DES BALIVEAUX.

C'est le laquais que j'avois, mademoiselle Toinette.

MADAME THOMAS.

Il est assez plaisamment déguisé.

MATHURIN.

Déguisé, madame! il n'y a point de déguisement là-dedans; c'est, morgué! tout de bon.

MADAME THOMAS.

Comment tout de bon?

MATHURIN.

Oui, madame, je veux apprendre à gagner ma vie; les parents en usont trop mal; il ne faut dépendre de parsonne.

M. RAPINEAU.

Voyons le divertissement, madame, et laissez-là...

MATHURIN.

Oui, divartissez-vous, et ne me faites pas parler, madame.

TOINETTE.

Vous avez trouvé là une mauvaise condition, monsieur Mathurin.

MATHURIN.

Je voudrois, morgué! qu'alle fût encore plus piétre, pour ly faire plus de honte, à ce tigre-là!

MADAME THOMAS.

Comment donc, quel tigre? Que veut-il dire?

M. RAPINEAU.

Vous vous amusez-là, madame... Va, va-t'en, mon enfant.

MATHURIN.

Comment, va-t'en? je ne dépends plus de vous. Il m'a ôté ma commission : mais...

MADAME THOMAS.

Il t'a ôté ta commission, qui?

MATHURIN.

Votre monsieu Rapineau, madame. Voyez le biau plaisir d'avoir une peste de parenté comme ça!

M. RAPINEAU.

Ah, le traître! je suis perdu!

MADAME THOMAS.

Tu es parent de monsieur Rapineau?

MATHURIN.

Un tantinet, madame; il est le fils de mon pere et de ma mere.

MADAME THOMAS.

Monsieur Rapineau?

M. RAPINEAU.

C'est un homme qui n'est bon à rien, qui ne veut rien faire, madame; on l'abandonne à sa mauvaise destinée.

CLITANDRE.

Voilà un enfant de bonne maison! c'est là le gendre que vous vouliez, ma tante? Je serois donc le cousin d'un garçon d'aveugle? Cadédis, tirez, monsieur Rapineau, tirez..

M. RAPINEAU.

Monsieur...

CLITANDRE.

Disparoissez et promptement: mais que le souper nous demeure, et n'y venez pas.

M. RAPINEAU.

Madame!

MADAME THOMAS.

Votre alliance ne peut faire honneur ni plaisir, monsieur; vous avez trop peu de soin de votre famille.

M. RAPINEAU.

Ah, malheureux! de quoi es-tu cause?

MATHURIN.

Tatigué! pourquoi m'avez-vous révoqué? vous velà révoqué, vous; j'en sis bien aise.

CLITANDRE.

N'en faisons pas à deux fois. Vous venez de l'échapper belle; il vous faut un gendre. Embrassez

votre maman, cousine. Allons, mon ami, remercie madame.

MADAME THOMAS.

Mais, mais...

ERASTE.

Madame!

CLITANDRE.

Allons, de la résolution, madame Thomas.

MADAME THOMAS.

Hé bien! qu'il ait la charge de son oncle, et je consens à tout.

ERASTE.

Il n'est rien que je ne fasse, madame, pour avoir l'honneur de vous appartenir.

CLITANDRE.

Allons, enfants; de votre meilleur; nous avons tous le cœur en joie, nous prendrons tous part à la fête.

PRELUDIO.

No, no, non voglio amarti piu:
Finge d'amar mi,
Per disperar mi,
E sempre m'inganni tu.
Se vaghe son le tue bellezze,
Amare son piu le tue asprezze.
E poi che m'inganni tu,
No, no, non voglio amarti piu;
Adagia che nel alma regna la pace,
D'el tuo splendor non vo la face:
E poi che m'inganni tu,
No, no, non voglio amarti piu.

DIVERTISSEMENT.

Le théâtre représente une carmesse, ou foire de Flandre.

Plusieurs personnes de différentes nations se réjouissent de la paix, et ridiculisent monsieur Des Baliveaux, qui leur a été recommandé par Clitandre.

M. TOUVENELLE, *flamand.*

Accourez par monts et par vaux,
Par bois et par plaine,
Pour voir le joli capitaine
Des Baliveaux.
Il a quitté la robe pour l'épée ;
Salamalec à ce nouveau Pompée.

LE CHOEUR.

Salamalec à ce nouveau Pompée.

Entrée de Flamands ivres, tenant des pots de bierre avec des pipes à leurs bouches.

MADEMOISELLE GODEFROI, *flamande.*

Gens de code et de finance,
Voici la paix, ne craignez plus les coups ;
Puisque l'amour n'est pas pour vous,
Aux champs de Mars montrez votre vaillance :
Et vous, guerriers, pour cette fois,
Pendez au crôc le cimeterre ;

Ou bien, si vous voulez encore faire la guerre,
Empruntes de l'Amour et l'arc et le carquois.

Entrée de monsieur Froment et de mademoiselle Godefroi.

MATHURIN.

Vuidons encore ce pot de biarre,
Compere Piarre,
Mon voisin;
Je crois, Dieu merci! qu'à la fin
Nous voilà quittes de la guarre;
Et l'on dit que de là l'iau,
Il est venu plus d'un batiau
Tout chargé d'or et d'émeraudes,
Dont je ferons des gorges chaudes;
Tout chacun va vivre content,
J'aurons la paix et de l'argent.

LE CHOEUR.

Tout chacun va vivre content,
J'aurons la paix et de l'argent.

Entrée de Dangeville et de Lolotte.

CLITANDRE.

Cadédis! la plaisante chose,
La drôle de métamorphose!
Cujas est devenu dragon.
Si je n'étois las de la guerre,
Je me ferois le maître de la terre
Avec un pareil escadron.
Mais je présume
Que le bras
De ces soldats,
Dans les combats,
Ne seroit pas
Si redoutable que leur plume.

Entrée de monsieur Froment et de mademoiselle Féi.
Entrée de mademoiselle Godefroi, seule.

AIR.

Prenez parti, jeunes fillettes,
Prenez parti, la paix est faite;
Et les maris vont se donner.
Quand tout est calme sur la terre,
Il faut songer à réparer
Les dommages qu'a faits la guerre.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Que l'amour nous fasse tout faire
Quand une belle a su nous plaire,
Pour cela je le crois fort bien;
Mais qu'un sot changeant de figure,
Puisse aussi changer de nature,
Pour cela je n'en croirai rien.

MATHURIN.

Qu'un rat-de-cave inexorable
Soit un jour emporté du diable,
Pour cela je le crois fort bien;
Mais qu'un maltôtier veuille rendre
Ce que sa griffe a su vous prendre,
Pour cela je n'en croirai rien.

MADEMOISELLE LOLOTTE.

Qu'une coquette aime et reprenne
Un amant que l'hiver ramene,
Pour cela je le crois fort bien;
Mais que pendant l'été la belle
A d'autres ait été cruelle,
Pour cela je n'en croirai rien.

DES BALIVEAUX.

Qu'un Gascon, homme fort habile,
Se creve quand il soupe en ville,

Pour cela je le crois fort bien ;
Mais qu'il ait des lettres-de-change,
Ou bien qu'à ses dépens il mange,
Pour cela je n'en croirai rien.

MADEMOISELLE GODEFROI.

Qu'un traitant voyant l'hirondelle,
Fasse le blocus d'une belle,
Pour cela je le crois fort bien ;
Mais que malgré tout son manege,
L'hiver il ne leve le siege,
Pour cela je n'en croirai rien.

FIN DU RETOUR DES OFFICIERS.

LES CURIEUX

DE COMPIEGNE,

COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

4 octobre 1698.

ACTEURS.

LE CHEVALIER DE FOURBIGNAC, } officiers.
CLITANDRE, }
FRONTIN, valet de Clitandre.
MADAME PINUIN, hôtesse des trois Rois.
GUILLAUME, cousin de madame Pinuin.
MADAME ROBIN, bourgeoise de Paris.
MADAME VALENTIN.
ANGELIQUE, fille de madame Valentin.
M. MOUFLART, marchand de galons d'or.
M. VALENTIN, marchand de drap.
UN PETIT GREFFIER.
PLUSIEURS SOLDATS, OFFICIERS, VIVANDIERS, etc.

La scene est au camp de Compiegne.

LES CURIEUX DE COMPIEGNE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER.

Oh, cadédis ! je n'y comprends rien : comment, parceque j'ai perdu mon argent je deviens triste au milieu des plaisirs et des agrémens d'un camp paisible ? Eh ! où est donc ton esprit, chevalier de Fourbignac ? Qu'est-il devenu, mon enfant ? Crains-tu de demeurer court, toi, dont la cervelle est le magasin des expédients ?

SCENE II.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Ah ! te voilà ; bon jour, l'ami Frontin ; comment se porte ton excellence ?

FRONTIN.

Fort au service de la vôtre, monsieur le Chevalier. Mais vous, comment vous en va ?

LE CHEVALIER.

Tu vois, mon enfant, le mieux du monde ; tou-

jours gai, gaillard, accablé d'honneurs et comblé de dettes ; sans amour, Dieu merci ; sans argent, de par tous les diables.

FRONTIN.

C'est tout comme chez nous, monsieur, et à l'amour près, dont mon maître a bonne provision, vos destinées sont assez pareilles.

LE CHEVALIER.

Oh, cadédis ! je le défie d'être aussi gueux que je le suis : je te parle confidemment ; je fais figure en apparence ; toujours bonne table, beaucoup de vin, les haut-bois du régiment : force bergeres de Paris, quelques provinciales, maintes villageoises, dansent les soirs devant ma tente ; je me donne ainsi le bal à peu de frais. Je n'ai pas quatre pistoles, et je me divertis toujours ; tout coup vaille.

FRONTIN.

Vous êtes heureux d'avoir bon crédit.

LE CHEVALIER.

Sandis ! je le prends à telle fin que de raison, et je ne suis embarrassé que d'une certaine grosse hôtesse, chez qui j'ai mis loger à mes dépens, des incommodes de Paris, moitié bourgeois, moitié bourgeoises, qui sont très indiscrètement venus me rendre ici visite.

FRONTIN.

Eh ! de quoi diantre vous avisez-vous de défrayer cette caravanne ? Ce sont bien là les allures d'un homme de votre pays.

LE CHEVALIER.

Paix, tais-toi ! je leur garde bonne : ce sont de bonnes connoissances subalternes, de robe, marchands, usuriers pour la plupart : je suis un peu sur leurs parties, je m'y veux mettre pour davantage ; et je leur paie consciencieusement par avance

l'intérêt de leur argent, parceque le principal est mal assuré.

FRONTIN.

Cela est de bonne foi pour un Chevalier de Gascogne, et je croyois qu'il n'y avoit que mon maître capable d'une si grande délicatesse de conscience.

LE CHEVALIER.

Comment?

FRONTIN.

Nous sommes dans la même crise que vous, monsieur. Monsieur Nicolas Valentin, honnête marchand, qui fournit le régiment; madame Judith Valentin, sa femme; mademoiselle Angélique Valentin, leur fille; avec d'autres bourgeois et bourgeoises des environs de la rue du Roule, se sont avisés de venir voir le camp: monsieur mon maître, qui est fort libéral, quoiqu'il n'ait pas le double, les a généreusement régalés presque tous les jours. On a fait de grands repas, nous en avons fait les honneurs: mais je serois d'avis d'en laisser payer la dépense à nos bourgeois; qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

J'opinerois de même pour les miens, si je n'envisageois les suites.

FRONTIN.

Ce qui nous embarrasse le plus, nous autres, c'est que mon maître est amoureux de mademoiselle Valentin la fille; cela nous pique d'honneur, voyez-vous; et il faut ou crever, ou faire bien les choses.

LE CHEVALIER.

Tu as raison. Le voici, ton maître.

SCENE III.

LE CHEVALIER, CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

Ah ! mon pauvre Frontin, je suis au désespoir. Bon jour, Chevalier, comment te portes-tu ?

LE CHEVALIER.

Aussi mal que toi. Qui te désespere ?

CLITANDRE.

Je suis dans la plus cruelle situation où je me sois trouvé de ma vie.

LE CHEVALIER.

Hé bien, donne la main; je t'en offre autant, je ne suis pas mieux.

CLITANDRE.

Sais-tu la cause de mes chagrins ?

LE CHEVALIER.

Si je la sais ? je la ressens comme toi-même; je suis dans le cas, te dis-je.

CLITANDRE.

Toi, Chevalier, tu serois amoureux ?

LE CHEVALIER.

Amoureux, moi ? je ne connois l'amour que chez autrui ; ce n'est point par le cœur que nous nous ressemblons, mon ami, c'est par la bourse.

CLITANDRE.

Ah ! c'est encore un surcroît à mon malheur ; je n'ai pas un sou, mon pauvre Chevalier.

LE CHEVALIER.

Amoureux et gueux ! ce sont deux qualités qui séparément ne sont pas fort bonnes ; c'est bien le diable quand le hasard les met ensemble.

CLITANDRE.

Mon pauvre Frontin, que ferons-nous ? parle.

FRONTIN.

Ma foi, je ne sais, monsieur : ce qui me paroît de plus facile, c'est que vous consoliez monsieur le Chevalier, que monsieur le Chevalier vous console, et que je vous exhorte tous deux à prendre patience; car je ne vois pas que nous soyons en état de nous rendre réciproquement d'autre service.

LE CHEVALIER.

Cadédis ! pourquoi non ? Associons nos infortunes et nos savoirs-faire: Allons un coup de désespoir, Frontin.

CLITANDRE.

Il n'y a rien que je ne sois capable d'entreprendre pour me tirer de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Moi, j'escaladerois le firmament pour en sortir avec honneur.

FRONTIN.

Mais, si vous vous trouvez tant de résolution, il y auroit un moyen...

CLITANDRE.

Quel est-il ? parle.

FRONTIN.

Il est un peu scabreux, à la vérité; mais pour franchir un mauvais pas...

LE CHEVALIER.

Explique-toi seulement, dépêche.

FRONTIN.

Ne pourrions-nous point aller en parti sur le grand chemin de Paris ? il y auroit là de bons coups à faire.

CLITANDRE.

Tu perds l'esprit, Frontin.

FRONTIN.

Point du tout, monsieur : aux environs d'un camp, il n'y a point de mal d'aller en parti ; la curiosité a rendu la bourgeoisie de Paris très voyageuse ; quel inconvénient trouveriez-vous de faire payer aux premiers venus les frais que nous sont venus faire ici leurs camarades ?

LE CHEVALIER.

L'expédient me plairoit assez, si je n'appréhendois les conséquences.

FRONTIN.

Mais écoutez, cela peut avoir des suites, vous avez raison, voyez.

CLITANDRE.

Si tu n'imagines pas autre chose, je ne vois pas...

LE CHEVALIER.

Oh, cadédis ! je tiens une idée qui vaut, je crois, son pesant d'or.

FRONTIN.

Je ne suis point jaloux de l'invention ; parlez.

CLITANDRE.

Dis-nous ce que c'est.

LE CHEVALIER.

Tu ne veux pas te brouiller ouvertement avec ta compagnie bourgeoise ; j'ai quelque sorte de ménagement pour la mienne : tout cela est dans les regles, il faut de la bonne foi, de la politesse, et du savoir-vivre. Mais...

FRONTIN.

Où ce mais-là nous mènera-t-il ? voyons.

LE CHEVALIER.

Abandonnons-nous réciproquement nos curieux ; vous ferez ce que vous pourrez des miens ; et des vôtres, moi, j'en tirerai raison, sur ma parole.

CLITANDRE.

Que dis-tu de cette imagination, Frontin ?

FRONTIN.

Cela m'ouvre l'esprit, monsieur : notre monsieur Valentin, à son négoce près, est un bourgeois aussi bourgeois et aussi neuf...

LE CHEVALIER.

Les miens sont à-peu-près de même : habiles gens dans leur commerce ; mais d'autre part très imbécilles.

FRONTIN.

Voilà de bons sujets ; il faudroit un peu raisonner là-dessus.

LE CHEVALIER.

Allez raisonner de ce côté ; je vous rejoins dans le moment même.

CLITANDRE.

Qui t'empêche de venir avec nous ?

LE CHEVALIER.

Une grosse hôtesse de ces quartiers, que je vois venir. Comme je lui dois, je la ménage ; et je voudrois bien, en cas de besoin, qu'elle fût femme d'accommodement.

FRONTIN.

Comment ? Et c'est madame Pinuin, la maîtresse des Trois-Rois.

CLITANDRE.

Madame Pinuin !

LE CHEVALIER.

Justement. Vous la connoissez ?

FRONTIN.

Si nous la connoissons ? Elle a été femme de charge d'une fille d'opéra, chez qui nous soupions quelquefois : c'est une fort bonne pâte de femme ; et dans le dessein que nous avons, nous pourrions bien avoir besoin d'elle.

LE CHEVALIER.

Oui ; je vais la mettre dans ma manche, laissez faire, et retirez-vous, je ne vous ferai point attendre.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, MADAME PINUIN.

LE CHEVALIER.

Hé bien! qu'est-ce, la belle hôtesse? Sitôt que je vous apercois, j'écarte les importuns, comme vous voyez, et je connois à votre physionomie que je ne vous fais pas de chagrin. Sympathiserions-nous ensemble quelque tant soit peu, par aventure?

MADAME PINUIN.

Pourquoi non, monsieur le Chevalier? J'aime les gens de bonne humeur; et de tous les Gascons que j'aie jamais vus, vous me parroisses le plus drôle et le plus divertissant, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Aussi suis-je: Quel goût de femme! devenez veuve, madame Pinuin, je fais votre fortune; devenez veuve, encore une fois, et je vous épouse.

MADAME PINUIN.

Que je devienne veuve! il y a trois ans que je le suis, monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment! vous l'êtes? Quoi! ce gros vivant qui ordonne tout la maison, qui tranche, qui taille, qui rogne...

MADAME PINUIN.

Ce n'est que mon compere, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Votre compere? Hé bien! devenez veuve du compere, et nous ferons nos conditions.

MADAME PINUIN.

Il n'y a point de conditions à faire entre vous et moi. J'ai d'autres vues pour vous, monsieur le

Chevalier; je veux faire votre fortune à vous qui m'offrez de faire la mienne.

LE CHEVALIER.

Ma fortune, à moi? Cadédis! je vous mets à même, parlez.

MADAME PINUIN.

Avez-vous le cœur libre, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Si j'ai le cœur libre? j'entends; j'ai fait quelque passion dans le pays: Eh, cadédis, pauvre Chevalier, ne seras-tu jamais corrigé de trop d'ascendant sur les dames?

MADAME PINUIN.

Cela viendra; ne vous affligez point, et dites-moi naturellement si vous pouvez disposer de vous.

LE CHEVALIER.

En faveur de qui, ma chère enfant? Si c'est une vieille, néant, je suis lessé; si c'est une jeune, nous passerons bail quand il lui plaira.

MADAME PINUIN.

Ce n'est point un bail dont il est question, c'est un bon contrat de mariage.

LE CHEVALIER.

Bail ou contrat, je ne dispute point des termes; sachons seulement qui ce peut être?

MADAME PINUIN.

C'est madame Robin.

LE CHEVALIER.

Qui? cette gaillarde bourgeoise qui a toujours un pied en l'air?

MADAME PINUIN.

Elle-même, justement.

LE CHEVALIER.

Eh! c'est la maîtresse de monsieur Mouflard, un de ces messieurs que j'ai logés chez vous; c'est

avec lui qu'elle est venue de Paris, et ils sont fiancés depuis quatre jours.

MADAME PINUIN.

Elle se défiancera si vous voulez; l'air du camp lui a donné une noble aversion pour son fiancé, et un goût pour tout ce qui s'appelle homme d'épée.

LE CHEVALIER.

Oh, cadédis! le goût est trop général.

MADAME PINUIN.

Vous en profiterez seul; et de trente mille écus d'argent comptant, que je vous offre de sa part, aux conditions de l'épouser.

LE CHEVALIER.

Trente mille écus; madame Pinuin! je ne me sens point de répugnance dans cette affaire. Agis donc, achève, termine; je me repose sur tes soins et sur mon mérite: elle m'aime sans trop me connoître; quand elle me connoîtra, qui pourroit-elle me préférer?

MADAME PINUIN, *à part.*

Il n'a pas mauvaise opinion de sa petite personne.

LE CHEVALIER.

Ecoute, au moins, vois où tu m'embarques, je compte là-dessus; si l'affaire manque, il faudra me faire crédit, je t'en avertis. Sans adieu, mon aimable hôtesse.

MADAME PINUIN.

Jusqu'au revoir, monsieur le Chevalier.

SCENE V.

MADAME PINUIN.

L'affaire ne manquera pas, à ce que je prévois

la dame est éprise du Gascon ; le Gascon est fort épris de trente mille écus. Oh ! par ma foi, monsieur Mouflard, vous vous repentirez à Compiegne de m'avoir refusé crédit à Paris, quand je n'étois que femme-de-chambre.

SCENE VI.

GUILLAUME, MADAME PINUIN.

GUILLAUME.

Sarviteur à la cousine Pinuin ; comment se porte-t-alle? Est-ce qu'alle est devenue folie? il m'est avis qu'alle parle toute seule?

MADAME PINUIN.

Je réfléchissois sur certaines petites affaires.

GUILLAUME.

Parguenne! vous les faites bian, vos petites affaires; et vous êtes une futée commere pour une Compiegnoise.

MADAME PINUIN.

Hélas! monsieur Guillaume, vous n'êtes pas trop nigaud pour un Picard; et vous entendez assez bien vos petits intérêts, aussi bien que moi.

GUILLAUME.

Dame! acoutez : quand je sommes une fois déniaisés, nous autres Picards, je ne nous changerions pas contre certains badauds qui n'avont rien vu; tatigué! la plaisante engeance!

MADAME PINUIN.

Vous n'avez pas mal fait votre compte avec eux ; et le voisinage du camp ne vous a point apporté de dommage?

GUILLAUME.

Oh! pour stila, non; je me sis avisé de tenir ca-

baret dans notre farme; c'est un bon métier, couseine; n'an gagne ce qu'on veut; j'avons, morgué! eu du monde jusques dans nos étables, et si ils y couchiont tretous sur de la litiere à vingt sous par tête tant qu'ils en vouliont. Oh, morgué! j'ai bien vendu mes denrées.

MADAME PINUIN.

Hé! n'est-il pas juste que ces curieux de Paris payent un peu cher le plaisir de voir un camp?

GUILLAUME.

Parguenne! ils seriaint encore trop heureux quand il leur en coûteroit encore dix fois davantage; ils avont vu une armée une fois, comme alle campe, comme alle file, comme alle marche, comme alle décampe, comme alle... que sais-je, moi? Tatigué! quand ils seront retournés cheux eux, comme ils débagouleront tout ça dans leur voisinage!

MADAME PINUIN.

Ceux qui ne l'auront pas vu seront fâchés d'en avoir manqué l'occasion, je gage.

GUILLAUME.

Ça se pourra fort bian : pour les hommes, encore passe, n'an leur pardonne; mais ces bourgeoises, que venont-elles faire ici?

MADAME PINUIN.

La curiosité est plus pardonnable aux femmes qu'aux hommes, etc.

GUILLAUME.

Hé! fi, morgué! c'est se moquer; la curiosité est parmise à de certaines femmes; mais à des marchandes, à des cabaretieres, à des procureuses : est-ce que c'est leur besogne de quitter leur ménage et de s'en venir à l'armée?

MADAME PINUIN.

Il y a quelque chose à dire à cela; vous avez raison.

GUILLAUME.

Il y a, morgué! de ces masques-là qui avont fait garder la maison aux procureux, pendant qu'alles s'en venont ici courir la pretantaine avèc des maîtres clercs.

MADAME PINUIN.

Cela n'est pas bien.

GUILLAUME.

Je voudrois, parguenne! pour la rareté du fait, qu'on en fît tant seulement passer queuque demi-douzaine par les baguettes; ça leur apprendroit à demeurer cheux elles.

MADAME PINUIN.

C'est dommage que le cousin n'ait pas grande autorité; il s'en serviroit bien judicieusement.

GUILLAUME.

Tatiguenne! oui; je n'aime point les sottes gens, et je ne sis jamais plus ravi que quand on les barne.

MADAME PINUIN.

Cela est de bon sens.

GUILLAUME.

Tenez, couseine, j'étois ces jours-ci dans la joie de mon cœur.

MADAME PINUIN.

Et à-propos de quoi?

GUILLAUME.

Deux nigands qui logiont chez nous, un avocat et un apothicaire.

MADAME PINUIN.

Hé bien?

GUILLAUME.

Ils aviont, morgué! de biaux juste-au-corps tout chamarrés d'or, et ils étiont montés comme des Saint-Georges; ils fesiont les Olibrius dans les commencements; mais ils avont le caquet bien rabattu, à l'heure qu'il est.

MADAME PINUIN.

Comment donc?

GUILLAUME.

Des égrefins de ce camp les avons fait jouer, et ils leur avont tout gagné l'argent, les juste-au-corps, et les montures; les badauds s'en retournont en veste à Paris par des chemins de traverse, et si ils ne feront pas grand' chere sur la route. Morgué! que c'est bian fait!

MADAME PINUIN.

Mais ces gens-là dont vous vous moquez, vous apportent de l'argent, cousin.

GUILLAUME.

Bian entendu, voirement, je profite de leurs sottises; mais je m'en gobarge. Ainsi va le monde; ça est-il défendu?

MADAME PINUIN.

Non, vraiment.

GUILLAUME.

Il y a encore cheux nous des originaux à qui j'ai opignion qu'on jouera quelque pièce.

MADAME PINUIN.

Et qui sont-ils, ces originaux-là?

GUILLAUME.

Je ne sais, morgué! pas bian; mais ils sont de la connoissance d'un certain officier que je vians chercher ici; et ce certain officier a un certain valet. Hé, pargué! le velà, tenez cousine: ce n'est, morgué! pas un sot que ce drôle-là.

MADAME PINUIN.

Non, vraiment, c'est un garçon de ma connoissance; et vous me ferez plaisir de me laisser avec lui.

GUILLAUME.

Oui; mais quand vous en aurais fait, vous me le

livrerais; j'ai aussi queuque affaire avec ly, moi, couseine.

SCENE VII.

FRONTIN, MADAME PINUIN, GUILLAUME.

FRONTIN.

Ah, ah! c'est vous, monsieur Guillaume?

GUILLAUME.

Votre maître m'a dit que je me trouvisse ici, qu'il avoit queuque chose à me dire : et comme ces parsonnes qu'il a logées cheux nous s'en allont demain, je crois qu'ils ne demandont point à compter; je voudrois bian savoir, ou d'eux, ou de ly, qui me baillera de l'argent; car je suis homme d'accommodement; il ne m'importe pas qui m'en baille, pourvu que j'en aie.

FRONTIN.

Vous en aurez; je réglerai cela, moi. Quand boirons-nous ensemble?

GUILLAUME.

Pargué! tout à l'heure, le plutôt vaut le mieux : finissez avec la couseine; je m'en vois cheux elle faire tirer du meilleur; si vous tardez trop, je boirai tout seul en vous attendant, et vous me trouverais peut-être ivre. Sans adieu, monsieur Frontin; votre valet, couseine.

SCENE VIII.

FRONTIN, MADAME PINUIN.

FRONTIN.

Quoi! c'est votre cousin que ce monsieur Guillaume, madame Pinuin?

MADAME PINUIN.

Fort à votre service, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Ce gentilhomme là ne fait point de déshonneur à la famille, au moins; et je crois qu'avec un peu de vos lumieres, il pourroit faire quelque chose dans le monde.

MADAME PINUIN.

S'il avoit pris quelques-unes de vos leçons seulement.

FRONTIN.

J'ai envie de lui en donner, pour voir, et de lui faire faire dès aujourd'hui son apprentissage. Mais toi, en faveur de l'ancienne connoissance, serois-tu d'humeur à rendre un bon office à mon maître?

MADAME PINUIN.

De tout mon cœur. De quoi s'agit-il?

FRONTIN.

Je vais te l'expliquer; il est amoureux, premièrement.

MADAME PINUIN.

Amoureux? mais écoute donc, Frontin.

FRONTIN.

Oh! il n'est pas question ici d'un mariage d'opéra; nous avons des vues raisonnables.

MADAME PINUIN.

Sur ce pied-là, tu n'as qu'à parler : quel est l'objet de son amour?

FRONTIN.

Une petite personne qui, avec son pere et sa mere, est logée chez le cousin Guillaume.

MADAME PINUIN.

Et quelles gens sont-ce que le pere et la mere?

FRONTIN.

Le pere est monsieur Valentin, un honnête homme, marchand de nos amis; et la mere.... la mere.... est femme du pere.

MADAME PINUIN.

Je comprends cela : mais si ton maître est dans le dessein d'épouser leur fille, il leur fait honneur; quelles difficultés y a-t-il à vaincre? je n'y en vois pas pour moi.

FRONTIN.

Tu n'y en vois pas? je vais t'y en faire trouver, moi; donne-toi patience. Cet honnête marchand est un bourgeois fort riche; et mon maître est un gentilhomme fort gueux.

MADAME PINUIN.

Cela rend l'affaire épineuse; tu as raison.

FRONTIN.

Autre difficulté : le bon homme sait le mauvais état de nos affaires; il a aidé lui-même à les déranger, en nous vendant très cher, à crédit, de mauvaises marchandises, qu'il nous faisoit revendre comptant à très bon marché, et en nous prêtant quelquefois cent pistoles dans le besoin, dont il tiroit des billets de mille écus.

MADAME PINUIN.

Mais, vraiment, c'est un usurier que ce marchand-là.

FRONTIN.

Un usurier? Oh! parlez mieux, c'est bien un frippon, madame Pinuin.

MADAME PINUIN.

Et ton maître veut épouser la fille d'un frippon?

FRONTIN.

Le pere est un frippon; mais la fille est un bon parti : ces sortes de mariages ne sont pas sans exemple.

MADAME PINUIN.

Mais, que puis-je là-dedans, moi? Quel est l'emploi que tu me destines?

FRONTIN.

Celui d'apprendre à la petite fille que mon maître est amoureux d'elle.

MADAME PINUIN.

Comment, elle n'en est pas informée?

FRONTIN.

Non, mon enfant; on ne s'est encore fait que des mines de part et d'autre; et outre que nous ne savons pas bien si elle entend les nôtres, nous ne comprenons pas trop ce que les siennes signifient.

MADAME PINUIN.

Quoi! vous n'avez pu ménager un moment de conversation? trouver le moyen de rendre un billet?

FRONTIN.

Non; la mere est un diable qui ne la quitte pas : c'est une de ces bourgeoises de la vieille roche, une pigriesche, un dragon surveillant, qu'il n'y a pas moyen d'endormir, et que tu auras peine à tromper toi-même, quelque talent et quelque expérience que tu aies.

MADAME PINUIN.

Il faudra donc que cela soit bien difficile?

SCENE IX.

FRONTIN, MADAME ROBIN, MADAME PINUIN.

MADAME ROBIN.

Ah! la charmante chose, la magnifique chose, qu'une armée! Le délicieux séjour que celui d'un camp!

FRONTIN.

Quelle est cette femme? la connois-tu? dis.

MADAME PINUIN.

Paix, tais-toi; c'est une riche bourgeoise que je veux faire épouser au chevalier de Fourbignac.

FRONTIN.

Ah! je sais ce que c'est; il vient de nous le dire.

MADAME ROBIN.

On ne doit plus se soucier de mourir quand on a vu cela. Pour moi je ne me sens pas, je suis ravie; je me meurs de plaisir, je me meurs de plaisir, je me meurs de plaisir.

MADAME PINUIN.

Comment donc, qu'avez-vous, madame? Est-ce que le camp vous donne des vapeurs?

MADAME ROBIN.

Ah! ma chere madame Pinuin, il fait dans mon cœur et dans mon esprit des révolutions à quoi je ne m'étois pas attendue : je suis dans des ravissements! Quel charmant spectacle! madame Pinuin, quel charmant spectacle!

FRONTIN.

On ne voit point de cela à Paris, madame.

MADAME ROBIN.

Oh! vraiment non, il y a bien de la différence.

Nous vîmes avant hier passer tous les équipages de l'armée; il n'y a point d'ambassadeur qui en ait un si beau.

MADAME PINUIN.

Non, assurément; ni si nombreux, madame.

MADAME ROBIN.

Cela est vrai, au moins. Que de chevaux! que de chariots! que de mulets!

FRONTIN.

Que de harnois! que de grelots! que de sonnettes, madame!

MADAME ROBIN.

Oui, quel agréable tintamarre! la satisfaisante chose! quel ordre! quelle magnificence! Cela plaît, cela charme, cela ravit; que cela est beau, que cela est grand, que cela est excellent, que cela est superbe!

MADAME PINUIN.

Vous n'avez pas de regret à votre voyage, madame?

MADAME ROBIN.

Non, je t'assure; y a-t-il rien de plus gracieux que tout ce que j'ai vu? Ce mélange de bataillons confus, ces escadrons épars, ces officiers, ces valets, ces vivandiers, ces gens de condition.

FRONTIN.

Il y a là de la marchandise à choisir; c'est une belle foire, n'est-ce pas, madame?

MADAME ROBIN.

Je ne m'étonne pas s'il y vient tant de monde.

MADAME PINUIN.

Et moi, je ne suis pas surprise qu'après avoir vu tant de belles choses, la bourgeoisie soit si peu de votre goût.

MADAME ROBIN.

Ah! je t'ai fait confidence de ma foiblesse, la

bourgeoisie me put horriblement à l'heure qu'il est, et je m'aimerois mieux simple cavaliere, que la plus honorable bourgeoise de Paris.

FRONTIN.

Les voyages font bien les gens, madame Pinuin.

MADAME ROBIN.

N'as-tu point vu ce petit badin de chevalier ?

MADAME PINUIN.

Si je l'ai vu ?

MADAME ROBIN.

Paix, parle bas.

MADAME PINUIN.

Ne craignez rien, on peut tout dire devant cet honnête garçon là.

FRONTIN.

Oui, madame, je suis des amis de monsieur le chevalier, confident ordinaire de toutes les bourgeoises suivant l'armée.

MADAME ROBIN.

Tu n'as pas mal d'occupation. *(à madame Pinuin)* Hé bien, mon enfant ?

MADAME PINUIN.

Hé bien, madame, vous devez être la personne du monde la plus contente ; monsieur le chevalier m'a prévenue sur tout ce que je m'étois proposé de lui dire de votre part ; il est amoureux de vous à la folie.

MADAME ROBIN.

Le petit frippon !

FRONTIN.

Elle vous a dit vrai, madame, il me l'a dit aussi, à moi ; c'est bien la passion la plus pétulante.

MADAME ROBIN.

Je n'en fais jamais d'autre, et je me suis toujours bien doutée qu'il m'en vouloit. Depuis huit

jours que nous sommes ici, il n'a jamais manqué l'occasion de me dire les plus jolies choses? Oh! nous avons beaucoup de sympathie; il est si bouffon, si bouffon dans la conversation; moi, je suis si folle, si folle dans mes manieres.

MADAME PINUIN.

Si ce mariage là se fait, Madame, vous deviendrez le charme de la garnison.

MADAME ROBIN.

De la garnison? de la garnison? Quoi, monsieur le chevalier me menera en garnison?

FRONTIN.

Oui, vraiment, et sur la frontiere même; et comme il est un des plus anciens officiers du régiment, le moins que vous puissiez espérer, c'est de vous trouver au premier jour la commandante d'un bataillon.

MADAME ROBIN.

La commandante d'un bataillon? je commanderois un bataillon, moi, sur la frontiere? mais, ma chere madame Pinnin.

MADAME PINUIN.

Cela vaut bien mieux que de ne commander qu'à des garçons de boutique.

MADAME ROBIN.

Il n'y a pas de comparaison, vraiment. Ah! je ne sais pas ce que je ne donnerois point pour être défaite de ce vilain M. Mouflard.

FRONTIN.

Nous nous en déferons, madame, ne vous mettez pas en peine: j'en ai bien expédié d'autres.

MADAME ROBIN.

Oui, mais je ne voudrois pas qu'on le tuât: car cela me feroit des affaires.

FRONTIN.

Non, non, madame.

MADAME ROBIN.

Il est bon d'avoir un peu de conduite dans la vie.

FRONTIN.

Nous n'en manquerons pas plus que vous, madame, laissez-nous faire.

MADAME ROBIN.

Faites donc, mes enfants, faites; mais réussissez. Je vais retrouver ma tante et ma sœur, pour leur faire part de ma bonne fortune, et tâcher, en me promenant, de rencontrer ce petit étourdi de chevalier. Ma chere madame Pinuin?

MADAME PINUIN.

Madame?

MADAME ROBIN.

Je serai commandante d'un bataillon en garnison, moi, sur la frontiere? Que je vais faire des miennes! que je vais faire des miennes! que je vais faire des miennes!

SCENE X.

FRONTIN, MADAME PINUIN.

FRONTIN.

Voilà une belle folle, au moins, et je ne sais si c'est rendre un bon office au chevalier.

MADAME PINUIN.

Et mort de ma vie! c'est l'argent qu'il épouse; ce n'est pas la folle, ne te mets pas en peine.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN, MADAME PINUIN.

LE CHEVALIER.

Hé cadédis, l'ami Frontin, tu t'endors, je pense, ou tout au moins tu t'oublies auprès des charmes de ma chere hôtesse. A quoi diantre songes-tu donc?

FRONTIN.

A vos affaires, monsieur.

MADAME PINUIN.

Nous n'avons parlé d'autre chose; et si vous étiez venu de ce côté, vous auriez trouvé madame Robin toute charmée de l'espérance qu'elle a de vous posséder.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! je l'adore. Les trente mille écus sont comptants, au moins?

MADAME PINUIN.

Eh! sans cela, seroit-elle adorable? Allez vous-en la joindre, monsieur, et prenez soin de l'entretenir dans les agréables idées que nous lui avons données de son bonheur.

LE CHEVALIER.

Laisse-moi faire, je veux la ravir en extase. Mais écoute, Frontin, le Mouflard et le Valentin n'ont plus guere à rester ici.... Il faudroit se hâter.

FRONTIN.

Hé, allez, monsieur, quand ils partiroient demain, nous leur donnerons ce soir un petit bal d'armée pour leur faire nos adieux; songez seulement à vous rendre au plutôt dans la tente de mon maître.

LE CHEVALIER.

Tu peux compter que j'y suis déja ; j'y cours, j'y vole, et j'y mene la dame Robin, dont je me nantis par avance.

SCÈNE XII.

MADAME PINUIN, FRONTIN.

MADAME PINUIN.

Tu n'as maintenant qu'à me faire connoître la femme et la fille de M. Valentin ; je trouverai bientôt les moyens d'apprendre à la petite personne ce qu'il faut qu'elle sache, et de pénétrer ce qu'elle a dans l'ame.

FRONTIN.

Nous ne te demandons pas autre chose. Hé parbleu, je crois que les voilà, le hasard nous les amene ici le plus à propos du monde ; cela est d'un heureux présage pour notre entreprise.

MADAME PINUIN.

Où te trouverai-je ?

FRONTIN.

Dans notre tente : tu sais bien où campe le régiment.

MADAME PINUIN.

Bon, n'y déjeûnâmes-nous pas l'autre jour ensemble ? Les voilà qui approchent ; laisse-moi, tu auras bientôt de mes nouvelles.

SCENE XIII.

MADAME VALENTIN, MADAME PINUIN, ANGELIQUE.

MADAME VALENTIN.

Ah ! que je suis lasse de tout ceci ! Quel charivari ! quelle peste de cohue ! Votre pere est un plaisant animal, vraiment, de nous avoir fait faire un si sot voyage.

MADAME PINUIN.

Madame, je suis votre très humble servante.

MADAME VALENTIN.

Je suis la vôtre, madame.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Frontin étoit avec cette dame là, et elle me fait des signes ; cela veut dire quelque chose : ne seroit-elle point des amies de son maître ?

MADAME VALENTIN.

Hem ! plaît-il ? quoi ?

ANGÉLIQUE.

Rien, ma mere.

MADAME VALENTIN.

Hé bien ! qu'est-il devenu, ce visage là ? Son animal de frere, votre imbécille de tante, son grand benêt de fils, qui ne nous donne pas seulement la main, où tout cela s'est-il fourré ? il faudra les attendre, cela est bien agréable. Ah ! que je suis lasse de tout ce train-ci ; que j'en suis lasse ! hem ? *(Madame Valentin surprend madame Pinuin qui fait des signes à Angélique).*

MADAME PINUIN.

êtes madame Valentin, madame, appa-

MADAME VALENTIN.

Oui, je suis madame Valentin (*à Angélique*). Baissez les yeux, petite fille.

MADAME PINUIN.

Et madame Valentin de très mauvaise humeur, si je ne me trompe?

MADAME VALENTIN.

Oh pour cela oui, je vous en réponds.

MADAME PINUIN.

Hélas! ma chere madame, que je vous trouve changée!

MADAME VALENTIN.

Changée, madame? voilà un fort sot compliment, et je ne suis point en âge de paroître changée.

MADAME PINUIN.

Ah vraiment, c'est en bien que vous l'êtes, madame, et vous embellissez à vue d'œil.

MADAME VALENTIN.

Comment, j'embellis? Tredame, madame, un visage taillé comme le mien n'a pas grand besoin d'embellir.

MADAME PINUIN.

Ne vous fâchez donc point, madame; ce n'est pas mon dessein.

MADAME VALENTIN.

J'étois à quinze ans tout aussi aimable que je le suis, madame; et si vous m'aviez vue au Jasmin fleuri, dans la boutique de feu mon papa, c'étoit moi qu'on appeloit la belle parfumeuse, afin que vous le sachiez.

MADAME PINUIN.

Hé! vraiment oui, je le sais bien; c'est de ce temps-là que j'ai l'honneur de vous connoître, madame.

MADAME VALENTIN, *à Angélique.*

Hé bien donc ? Tenez-vous droite, bouviere.

MADAME PINUIN.

Vous avez là une aimable enfant, madame, qui paroît bien sage et bien élevée.

MADAME VALENTIN.

Elle ? c'est une sournoise que son pere me gâte.

MADAME PINUIN.

Vous songez bientôt à la marier, sans doute ?

MADAME VALENTIN.

A la marier, madame, à la marier ? cela ne presse pas.

ANGÉLIQUE.

Oh ! vraiment non ! madame, je n'ai encore que seize ans, et ma mere n'a été mariée qu'à trente-neuf.

MADAME VALENTIN.

Hé bien, tenez ! Cette impertinente, avec ses seize ans, et ses trente-neuf ? on va s'imaginer que j'en ai soixante ; je ne vous menerai jamais avec moi, votre pere aura beau dire et beau faire.

MADAME PINUIN.

Je ne vous conseillerois pourtant pas, madame, de la laisser seule en ce pays-ci, sur-tout ; l'air d'une armée est si dangereux, et pour des jeunes personnes de Paris encore ! Dès qu'il s'en égare quelqu'une dans le camp pour trois ou quatre jours seulement, il faut savoir toutes les sottises qu'on en dit.

MADAME VALENTIN.

Je le crois bien, vraiment ; mais pour moi, je veille la mienne de pres, et je ne crains pas que le voyage du camp fasse aucun tort, ni à sa réputation, ni à la mienne.

MADAME PINUIN.

Oh ! je sais dans quelle retenue et dans quelle

contrainte vous l'élevez, madame ; et cela est fort louable, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Et fort chagrinant pour moi, madame, qu'on n'ait pas assez bonne opinion de ma conduite...

MADAME VALENTIN.

Je la crois fort bonne, mais le soin que j'en prends ne la rendra pas plus mauvaise.

MADAME PINUIN.

Non, assurément; on ne sauroit prendre trop de précautions pour empêcher de jeunes personnes de répondre aux témoignages d'estime et de tendresse que de jeunes gens peuvent leur donner.

MADAME VALENTIN.

Je suis toujours en garde là-contre.

MADAME PINUIN.

Et vous faites fort bien ; le siecle est si perverti, et les hommes d'aujourd'hui sont si rusés et si adroits...

MADAME VALENTIN.

Je défie qui que ce soit de m'attraper.

ANGÉLIQUE.

Il faudroit être bien fin, à moins que de se faire entendre avec des mines...

MADAME VALENTIN.

Vous entendez les mines, mademoiselle ma fille?

ANGÉLIQUE.

C'est vous qui m'avez montré à les entendre, ma mere.

MADAME VALENTIN.

Je vous ai montré cela, moi?

ANGÉLIQUE.

Oui, vraiment ; ne faites-vous pas presque toujours la grimace à mon pere?

MADAME VALENTIN.

Eh bien?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, ma mere, cela veut dire que vous êtes fâchée, n'est-ce pas? et par conséquent un visage gracieux doit signifier que l'on est content.

MADAME PINUIN.

Il n'y a rien de plus naturel.

MADAME VALENTIN.

Elle ne manque point d'esprit, au moins.

MADAME PINUIN.

Si jamais elle est sensible à l'amour, elle en aura bien plus encore.

ANGÉLIQUE.

Je n'en aurai jamais davantage, madame, je vous assure.

MADAME PINUIN.

Quoi? si vous aviez un amant incertain de sa destinée, que quelque personne s'intéressât à s'en éclaircir, vous trouveriez moyen de lui faire savoir...

ANGÉLIQUE.

Oui, madame, je l'instruirois de mes sentiments, et en présence de ma mere même.

MADAME VALENTIN.

En ma présence?

MADAME PINUIN.

Je le voudrois pour la rareté du fait; cela seroit trop plaisant.

MADAME VALENTIN.

Je ne lui conseillerois pas de s'y hasarder.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous trouveriez mauvais, ma mere, que j'avouasse naturellement que je ne suis pas insensible à une passion respectueuse?

MADAME VALENTIN.

Personne n'a de passion pour vous, mademoiselle; voilà des discours inutiles.

ANGÉLIQUE.

Si quelqu'un en avoit, ma mere, des desseins honnêtes et des vues raisonnables lui feroient aisément trouver le chemin de mon cœur. (*à madame Pinuin.*) Mais sans l'aveu de ma famille, madame, il ne devroit jamais rien prétendre.

MADAME PINUIN.

Que cela est soumis ! Que cela est respectueux ! Vous devez être bien contente de cette belle enfant-là, madame.

MADAME VALENTIN.

Voilà ce que fait la bonne éducation ; cela ne fera jamais que ce que je voudrai.

MADAME PINUIN.

Je suis si charmée, que je voudrois faire durer la conversation jusqu'à demain. Quoi ! sans l'aveu de vos parents, on n'auroit donc rien à espérer, mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Non, madame, je vous assure.

MADAME PINUIN.

Vous n'êtes pas charmée d'entendre cela, madame ? (*à Angélique.*) Et si vous aviez des parents bizarres qui s'opposassent à votre bonheur, qui voulussent forcer votre inclination ?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien à craindre de ce côté-là, madame.

MADAME PINUIN.

Il n'y a pas d'apparence, vous avez raison : mais il arrive des choses si peu prévues quelquefois. Supposons que cela fût (*à madame Valentin*), (avec tout son esprit, je vais l'embarrasser, je gage), quelqu'un qui vous aimeroit tendrement, et qui entreprendroit tout pour vous posséder, vous défendriez-vous de pardonner à ce quelqu'un-là...?

ANGÉLIQUE.

Eh, madame, l'amour ne doit-il pas pardonner tout ce que l'amour fait entreprendre?

MADAME PINUIN.

La pauvre enfant! voilà une jolie maxime, n'est-ce pas, madame?

MADAME VALENTIN.

Non, vraiment, elle n'est point jolie, et je la trouve fort impertinente, au contraire.

MADAME PINUIN.

Impertinente, madame! Un pauvre amant seroit ravi de savoir qu'on pense cela.

ANGÉLIQUE.

Ah! je voudrois de tout mon cœur que vous en connussiez quelqu'un, madame; je vous permettrois tout de ce pas de lui aller dire.

MADAME PINUIN.

Oh! je n'y manquerois pas, je vous en réponds: votre très humble servante, madame Valentin. Adieu, mademoiselle.

SCENE XIV.

MADAME VALENTIN, ANGÉLIQUE.

MADAME VALENTIN.

Voilà une duchesse qui a la langue bien pendue, à ce qu'il me semble; et vous êtes aussi furieusement jaseuse: elle fera bien de n'y pas revenir.

ANGÉLIQUE.

Elle me paroît si bonne personne et de si bon conseil; je crois, pour moi, ma mere, qu'il y auroit beaucoup à profiter avec elle.

MADAME VALENTIN.

Je le crois, il y auroit à profiter: mais je ne veux pas que vous fassiez de ces profits-là.

SCENE XV.

M. MOUFLARD, MADAME VALENTIN, ANGÉLIQUE.

M. MOUFLARD.

Ah ! je n'en puis plus, j'en mourrai de chagrin ! Mais voyez ces brutaux, ces canailles-là ?...

ANGÉLIQUE.

Eh ! ma mere, voilà monsieur Mouflard, notre voisin ! il est déguisé en gentilhomme, aussi bien que mon pere : nous ne sommes pas les seuls qui ayons fait le voyage du camp, comme vous voyez.

MADAME VALENTIN.

Je le crois bien, vraiment : s'il n'y avoit que votre pere d'extravagant dans tout le quartier, ce seroit un beau miracle !

M. MOUFLARD.

Ah ! si l'on m'y attrape !..

MADAME VALENTIN.

Bon jour, monsieur Mouflard.

M. MOUFLARD.

Votre valet, madame Valentin.

ANGÉLIQUE.

Vous paroissez bien houspillé : vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux, monsieur Mouflard ?

M. MOUFLARD.

Ah ! mademoiselle Angélique, me voilà bien revenu de l'estime et de la considération que j'avois pour l'armée.

MADAME VALENTIN.

Comment donc ?

M. MOUFLARD.

Toute la revue s'est aujourd'hui déchaînée pour me faire piece.

ANGÉLIQUE.

Vous venez de voir la revue?

M. MOUFLARD.

Je viens de voir le diable : je n'ai rien vu. J'étois avec trois messieurs que vous connoissez, mon beau-frere le miroitier, mon cousin le bonnetier, et mon neveu le notaire, tous bien vêtus, avec de grandes épées, et des plumets rouges même.

ANGÉLIQUE.

Avoient-ils aussi bonne mine que vous, monsieur Mouflard?

M. MOUFLARD.

Pas tout-à-fait, mais il ne s'en falloit guere; et avec tout cela, je crois que tout le monde s'étoit donné le mot pour nous reconnoître.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible?

M. MOUFLARD.

Il faut bien que cela soit; car, de quelque côté que nous allassions, j'entendois toujours : « Tires, bourgeois : fi les vilains, à la boutique. » Cela n'est point plaisant à essuyer, au moins.

MADAME VALENTIN.

Non, vraiment, cela est fort ridicule.

M. MOUFLARD.

Et les maudites hallebardes : ah! les vilaines armes, madame Valentin, les vilaines armes!

ANGÉLIQUE.

Vous en paroissez bien mécontent : seriez-vous blessé?

M. MOUFLARD.

Non pas dangereusement : mais ces brutaux de

sergents ne croient que vous faire signe de vous ranger, et ils vous assomment.

MADAME VALENTIN.

Allez, mon pauvre monsieur Mouflard, vous en voilà quitte à bon marché.

M. MOUFLARD.

Ah! ce qui me chagrine le plus, c'est le cousin et le beau-frere, que j'ai persécutés pour faire le voyage, et qu'on a mis en chemise : leurs femmes ne me le pardonneront jamais.

ANGÉLIQUE.

On les a mis en chemise?

M. MOUFLARD,

Oui, nous nous sauvions de régiment en régiment, pour éviter le tumulte et le scandale; il est désagréable de se faire des affaires avec une armée, voyez-vous.

MADAME VALENTIN.

Il faut céder à la force; vous avez raison.

M. MOUFLARD.

En chemin faisant, nous sommes malheureusement tombés dans un diable de bataillon, dont les officiers étoient à-peu-près vêtus comme ces deux messieurs.

ANGÉLIQUE.

Cela vous devoit faire respecter.

M. MOUFLARD.

Cela a fait tout le contraire : quatre grands pendards de soldats leur ont fait une querelle d'allemand, sur ce qu'ils ont contrefait les habits uniformes du régiment; ils les ont dépouillés en un clin d'œil, et on les a mis au drapeau pour vingt-quatre heures.

MADAME VALENTIN.

Mais cela ne se fait point; il faut s'aller plaindre, il y a bonne justice.

M. MOUFLARD.

Il faut s'aller plaindre? Se plaindra qui voudra : pour moi, je pars demain, et de grand matin, même. Jusqu'au revoir, mesdames.

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons à Paris, monsieur Mouflard ?

M. MOUFLARD.

Oui, mais nous ne nous retrouverons jamais au camp, sur ma parole. Ah! la vilaine chose qu'une revue, la vilaine chose! je n'en verrai de ma vie, pas même à la plaine de Grenelle.

SCENE XVI.

MADAME VALENTIN, ANGELIQUE.

MADAME VALENTIN.

Ah! que votre pere mériteroit bien qu'il lui en arrivât autant. Voyez un peu ce vieux fou, planter là sa femme et sa fille, pour aller voir des tambours, et des trompettes, des chevaux, des mousquets, des hommes et des piques; car ce n'est que cela dans le fond : ne voilà-t-il pas une belle curiosité ?

ANGÉLIQUE.

Voilà mon pere.

SCENE XVII.

M. VALENTIN, MADAME VALENTIN, ANGELIQUE, FRONTIN.

M. VALENTIN.

Mon cher monsieur Frontin, que je vous ai d'obligation !

FRONTIN.

Oh ! point du tout, monsieur, je vous assure.

M. VALENTIN.

Ah ! c'est toi, ma petite femme, ma mie, je te croyois avec mon neveu. Pourquoi nous as-tu quittés ? Tu as bien perdu, va.

MADAME VALENTIN.

Ç'amon, vraiment, « tirez, bourgeois, à la boutique : » cela est bien plaisant, de s'aller faire dire au nez de ces sottises-là !

M. VALENTIN.

Ah ! ah ! cela est vrai, on a crié cela, et tout auprès de moi : mais ce n'étoit pas à moi que cela s'adressoit, au moins.

MADAME VALENTIN.

Non, car cela ne vous convient pas aussi bien qu'aux autres ?

FRONTIN.

Oh ! il y a bourgeois et bourgeois, madame ; et monsieur Valentin est un homme aussi respecté parmi les troupes...

M. VALENTIN.

J'ai rencontré monsieur Frontin le plus heureusement du monde ; et sous ses auspices, j'ai vu assez commodément tout ce qui se pouvoit voir.

FRONTIN.

Vous vous moquez, monsieur; je suis seulement fâché de vous avoir voulu faire passer imprudemment par cet endroit que gardoient ces deux sentinelles.

M. VALENTIN.

C'étoit notre plus court.

FRONTIN.

Cela est vrai; mais en prenant le plus long, cela vous auroit épargné les bourrades quec es brutaux-là vous ont donnees.

MADAME VALENTIN.

Des bourades, monsieur Valentin?

M. VALENTIN.

Oh! j'ai fort bien soutenu cela, je ne me suis point déferré; je les aurois forcés si j'avois voulu.

FRONTIN.

Vous avez bien fait de ne le pas vouloir.

MADAME VALENTIN.

Le beau plaisir, de faire vingt lieues pour se faire battre par des sentinelles!

M. VALENTIN.

Je vous dis que je m'en suis fort bien tiré, encore une fois.

FRONTIN.

Oui, oui, madame; et tout cela se seroit fort bien passé, monsieur, sans ce brutal d'aide-major qui vous a fort vilainement appliqué une vingtaine de coups de canne en passant là.

MADAME VALENTIN.

Une vingtaine de coups de canne?

ANGÉLIQUE.

Comment, mon pere?

M. VALENTIN.

C'est une méprise, il l'a fait par mégarde; cet aide-major-là est un de mes amis, et qui me doit de

l'argent même; il ne me voyoit que par le dos quand il frappoit; dès que j'ai retourné le visage, et qu'il m'a reconnu, il s'est mis à rire comme un fou; il n'étoit point du tout fâché contre moi.

FRONTIN.

Monsieur votre mari a l'esprit bien fait, madame Valentin; vous devez être bien heureuse avec cet honnête homme-là.

M. VALENTIN.

Savez-vous bien ce qui me chagrine le plus de tout cela, monsieur Frontin?

FRONTIN.

Eh quoi, monsieur?

M. VALENTIN.

C'est le coup de pied que ce cheval m'a donné dans l'estomac.

FRONTIN.

Ecoutez, ce cheval-là pourroit bien l'avoir fait exprès, lui; car il vous a vu au visage.

M. VALENTIN.

Enfin, tout compté, tout rabattu, je suis fort content de mon petit voyage; et après tout ce que j'ai vu, je commanderois une armée en cas de besoin, il n'y a rien de plus facile.

SCENE XVIII.

M. VALENTIN, MADAME VALENTIN, GUILLAUME, FRONTIN, ANGELIQUE.

GUILLAUME.

Ah! palsangué, monsieur Frontin, je nous allons bian rire.

FRONTIN.

Comment donc? qu'est-il arrivé, monsieur Guillaume?

GUILLAUME.

Parguenne, il y a une douzaine d'officiers à qui l'on a baillé ordre de faire la recherche de tous les curieux qui se trouveront ici, et qui n'y avont que faire.

FRONTIN.

La recherche des curieux qui n'ont que faire ici? Et pourquoi cela, monsieur Guillaume?

GUILLAUME.

Margué! n'an les mettra tretous sur le cheval de bois; n'an dit que ce sont des espions.

MADAME VALENTIN.

Monsieur Valentin?

ANGÉLIQUE.

Sur le cheval de bois, mon pere?

M. VALENTIN.

Fi donc, vous êtes folle; cela ne me regarde point, je ne suis point un espion.

GUILLAUME.

Tatigué! vous en avez pourtant bian la meine. Dame, acoutez, songez à votre conscience, autant de grimpé, il n'y a pas là de façons.

M. VALENTIN.

Mais voyez cet animal, avec son grimpé.

FRONTIN.

Il ne sait ce qu'il dit, monsieur, il n'y a jamais eu de cheval de bois dans un camp.

GUILLAUME.

On en a fait faire tout exprès.

M. VALENTIN.

Tout exprès, monsieur Frontin!

FRONTIN.

On fera entendre raison à ces officiers-là, monsieur; ne vous mettez pas en peine.

GUILLAUME.

Oh, palsanguenne! oui, raison; ils n'écoutont

raison que le lendemain, et ils fesont toujours monter à cheval la veille. Oh ! ces gens-là abrégeont bian la procédure.

MADAME VALENTIN.

Il faut partir, monsieur Valentin, regagnons Paris. Je serois au désespoir, si par quelque mal entendu il vous arrivoit un accident à Compiegne.

M. VALENTIN.

Vous me feriez enrager, madame Valentin. On me connoît une fois, quand je dirai qui je suis.

FRONTIN.

Au pis aller, monsieur, si on vous faisoit ce chagrin-là, il ne dureroit pas du moins ; mon maître a des amis, et vous ne seriez pas là plus de trois ou quatre heures.

SCENE XIX.

M. VALENTIN, MADAME VALENTIN, FRONTIN, LE CHEVALIER, GUILLAUME, FUSILLARD, QUATRE SOLDATS, *avec des pertuisannes.*

LE CHEVALIER.

Doucement, camarades, point de tumulte ni de méprise, et qu'on fasse les choses dans l'ordre.

GUILLAUME.

Ah, tatigué ! velà un de ces persécuteurs de curieux ; vous n'avez morgué qu'à vous bi an tenir.

M. VALENTIN.

Ne vous éloignez pas, ma femme ; tenez-vous auprès de moi, ma fille ; ne nous quittez pas, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Non, non, monsieur, laissez-faire : (*à part.*) Voilà un bourgeois bien en sûreté.

LE CHEVALIER.

Ah, cadédis, la plaisante occupation! Sera-ce bientôt fait? Que je suis las de ces corvées! Eh! Boisansoif, Fusillard, la Taillade.

FUSILLARD.

Monsieur?

LE CHEVALIER.

Combien avons-nous de ces messieurs les curieux à cheval?

FUSILLARD.

Dix-neuf, je pense; et un que voilà que nous y aurons bientôt mis, ce sera là vingtaine.

M. VALENTIN.

Monsieur Frontin, ce n'est point une raillerie, vraiment.

FRONTIN.

Paix! je connois cet officier-là, laissez-moi faire. Monsieur, je vous donne le bon jour.

LE CHEVALIER.

Ton valet, Frontin. Qui sont ces gens? connois-tu ce visage?

MADAME VALENTIN.

Comment visage?

M. VALENTIN.

Taisez-vous, ma femme, ne vous faites point d'affaires.

LE CHEVALIER.

Il a mauvaise physionomie.

FRONTIN.

C'est pourtant un fort honnête homme, un des intimes amis de mon maître.

LE CHEVALIER.

Quand il seroit l'intime du diable. Allons, enfants, que l'on commence par s'en assurer.

M. VALENTIN.

Eh! monsieur, faites-moi la grace de m'écouter.

LE CHEVALIER.

Il fait rebellion, je pense? Qu'on me lui fende l'estomac de trente coups de pertuisannes.

M. VALENTIN.

Eh! monsieur, ayez pitié de moi, je suis un honnête bourgeois, qui fournit je ne sais combien de régiments.

LE CHEVALIER.

Un bourgeois dans cet équipage? déguisé dans un camp? pris en flagrant délit, le procès est tout fait.

M. VALENTIN.

Mais, monsieur...

LE CHEVALIER.

Ne voyez-vous pas bien vous-même que vous êtes trop bien vêtu pour rester à pied? Allons, enfants, que l'on fasse venir en cérémonie une monture pour ce galant homme.

MADAME VALENTIN.

C'est mon mari, monsieur l'officier.

ANGÉLIQUE.

C'est mon pere, monsieur.

LE CHEVALIER.

Votre mari? votre pere? Les aimables personnes! A votre considération, mesdames, on ne lui mettra que vingt livres pesant de boulet à chaque jambe.

M. VALENTIN.

Miséricorde! Eh! mon pauvre monsieur Frontin, où est votre maître? C'est lui qui m'a fait venir ici; cela crie vengeance.

FRONTIN.

Cela est bien chagrinant, je vous l'avoue; tâchez de ne point monter à cheval sitôt, je m'en vais le chercher.

M. VALENTIN.

Ah, le maudit voyage! qu'on se va moquer de moi! le maudit voyage!

SCENE XX.

M. VALENTIN, MADAME VALENTIN, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, GUILLAUME.

(*Marche de soldats, de vivandiers, de bourgeois, de bourgeoises, et de paysannes, qui apportent en cérémonie un cheval de bois.*)

M. VALENTIN.

Ouais! tout ceci est trop bien concerté pour être naturel; c'est un tour qu'on me joue, assurément.

MADAME VALENTIN.

Hom! que c'est bien employé.

M. VALENTIN.

Vous tairez-vous?

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher monsieur, sans façon, donnez la main, que je vous serve d'écuyer; venez.

M. VALENTIN.

Monsieur, ceci n'est qu'une plaisanterie que vous voulez me faire, je le vois bien; mais tout en riant vous allez me déshonorer, et le ridicule m'en demeurera.

LE CHEVALIER.

Comment, une plaisanterie? Ou, riez, et bien fort, je vous le conseille; nous perdons ici le temps. Holà! hé! Fusillard!

SCENE XXI.

M. MOUFLARD, CLITANDRE.

M. MOUFLARD, *entre deux soldats.*

Je ne fais point de résistance ; monsieur ; mais que je sache du moins pourquoi l'on m'arrête.

CLITANDRE.

On vous le dira ; marchez, monsieur, marchez.

SCENE XXII.

M. VALENTIN, MADAME VALENTIN, FRONTIN, M. MOUFLARD, CLITANDRE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, GUILLAUME.

FRONTIN.

Ah, monsieur ! il y a une heure que je vous cherche, où diable êtes-vous donc ? Voilà le pauvre monsieur Valentin que l'on prend pour un espion.

M. VALENTIN.

Oui, monsieur, vous savez ce qu'il en est ; tenez, ils me veulent faire grimper là dessus.

M. MOUFLARD.

Et moi, monsieur le Chevalier, on me mene en prison sans que je sache pourquoi.

LE CHEVALIER.

On vous arrête aussi, monsieur Mouflard ? Ah, cadédis, la cruelle affaire !

GUILLAUME.

Ils le mettront morgué en croupe darriere vous ; ne vous chagrinez point.

CLITANDRE.

Ecoute, Chevalier, voilà ton ami, voilà le mien, j'ai les mêmes ordres que toi, l'un me répondra de l'autre.

FRONTIN.

Si vous montez celui-ci, nous monterons celui-là par représailles.

GUILLAUME.

Eh, jarnigué ! laissez-les à pied tous deux, pisqu'ils s'y trouvont bian ; ils aimeront peut-être mieux porter la tarre à cette fortification que n'an va faire.

M. MOUFLARD.

Porter la terre ! Eh ! monsieur le Chevalier, ayez pitié de moi.

M. VALENTIN.

Me laisserez-vous recevoir cet affront-là, monsieur Clitandre ?

CLITANDRE.

Un peu d'humanité, mon pauvre Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais un peu de réflexion, toi. Cela ne peut manquer d'être su, l'ordre est exprès ; si nous y manquons, demain nous voilà cassés, je t'en avertis : Hé donc ! qui nous dédommagera de cet inconvénient ?

M. MOUFLARD.

Ah ! s'il ne tenoit qu'à de l'argent, j'ai quatre-vingt-dix louis dans ma bourse.

M. VALENTIN.

Et j'en ai cent trente, moi, monsieur.

CLITANDRE.

Vous vous moquez de nous, je pense, avec votre argent.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point l'intérêt qui nous gouverne, à

moins qu'on ne nous fasse un établissement solide...

M. MOUFLARD.

Un établissement solide !

M. VALENTIN.

Tout mon bien n'y suffiroit pas.

LE CHEVALIER.

Oh ! que si fait, voilà votre fille : que mon ami l'épouse.

M. VALENTIN.

Qu'il épouse ma fille !

LE CHEVALIER.

Vous hésitez ? Hé donc ! rien n'est trop avancé, voyez.

M. VALENTIN.

Madame Valentin ?

MADAME VALENTIN.

Que ma fille épouse un homme de guerre ! J'aime mieux que vous soyez pendu, monsieur Valentin.

GUILLAUME.

La bonne femme que velà !

ANGÉLIQUE.

Et moi, ma mere, je suis d'un bien meilleur naturel ; pour tirer mon pere d'un mauvais pas, il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

M. VALENTIN.

Ma chere enfant !

LE CHEVALIER.

La pauvre petite personne ! elle en épouseroit vingt en cas de besoin pour faire plaisir à son pere.

MADAME VALENTIN.

Je me moque de cela, moi, et je ne consentirai point...

LE CHEVALIER.

Oh ! si vous faites la rétive, je vous mets à dada, vous, maman Valentin.

MADAME VALENTIN.

Hom !

CLITANDRE.

Y consentirez-vous sans répugnance ? et puis-je me flatter...

LE CHEVALIER.

Répugnance ou non, te voilà pourvu ; mais moi je reste, et monsieur Mouflard n'a point de fille.

GUILLAUME.

Hé bian, palsanguienne ! épousez sa femme ; il y a une madame ici qui ne l'est pas encore ; mais que n'an dit qui alloit bientôt l'être ; faut-il tant de façons ? qu'alle devienne la vôtre.

LE CHEVALIER.

Madame Robin? l'avis n'est pas mauvais, je m'en accommode.

M. MOUFLARD.

Mais il ne dépend pas de moi, monsieur...

LE CHEVALIER.

Il ne dépend pas de vous ? A cheval, monsieur Mouflard, à cheval : Allons, enfants, le boute-selle.

(*Les hautbois sonnent le boute-selle.*)

M. MOUFLARD.

Eh ! voilà madame Robin, monsieur, qu'elle y consente ; je voudrai tout ce qu'elle voudra, moi, je vous le promets.

SCENE XXIII.

LE CHEVALIER, MADAME PINUIN, GUILLAUME, MADAME ROBIN, M. MOUFLARD, ETC.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! voilà parler raison. Approchez, aima-

ble personne. Que la voilà gracieusement déguisée!

MADAME PINUIN.

C'est pour faire honneur à un certain petit bal dont on nous a parlé.

GUILLAUME.

Oh, tatiguenne! il est bien question de bal, couseine; velà monsieur Mouflard que n'an va mettre sur le cheval de bois, à moins que madame n'épouse monsieur le Chevalier.

MADAME ROBIN.

On feroit un tel affront à monsieur Mouflard? lui que j'aime plus que ma vie!

M. MOUFLARD.

Hé bien! monsieur, je ne lui fais pas dire, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Sa destinée dépend de vous. Allons, tôt, décidez, charmante.

MADAME ROBIN.

Je ne balance point; et pour faire plaisir à monsieur Mouflard, je me détermine à tout ce que vous voudrez. Voilà ma main, monsieur le Chevalier.

M. MOUFLARD.

Comment, madame?

LE CHEVALIER.

Le boute-selle, monsieur Mouflard.

M. MOUFLARD.

Mais nous sommes liés, madame et moi, par des engagements.

LE CHEVALIER.

Oh, cadédis! fussiez-vous liés du nœud gordien, je le coupe, c'est mon affaire; et nous ne nous quitterons pas que toutes nos conventions ne soient bien signées de part et d'autre; je les garde à vue.

M. MOUFLARD.

Pour moi, je veux m'en retourner à Paris ; je me déplais trop ici.

GUILLAUME.

Oh, palsangué ! vous y resterais ; vous êtes un incivil, monsieur Moufflard ; ces messieurs vous auriont fait l'honneur de vous voir à cheval ; il faut bian que vous leur assiez sti de les voir marier.

LE CHEVALIER.

C'est excellemment bien parler. Que les plaisirs succedent à la crainte : nous avons ici des hautbois, bonne compagnie. Allons, Frontin, ce petit bal d'armée que nous avons tantôt projetté ; et nous irons ensuite souper tous ensemble chez le cousin Guillaume, où il aura soin de faire trouver un notaire.

GUILLLAUME.

Oh, parguenne ! oui, je vous en réponds. Si tous les curieux qui n'avont que faire au camp y sont régalés comme ceux-ci, les officiers ne seront morgué pas ruinés de ces visites-là, sur ma parole.

DIVERTISSEMENT.

M. TOUVENELLE.

Le bruit éclatant des trompettes,
Et le son bruyant des tambours,
Dans ces aimables retraites,
Ne menacent point nos jours.
Venez, bourgeois; venez, grisettes;
Venez, guerriers; venez, coquettes:
Tout invite aux plaisirs, aux festins, aux amours.

Entrée de quatre officiers.

MADAME ROBIN.

Que j'aime un camp près de Paris!
Là le plaisir vous accompagne,
Et l'on y trouve des maris
Choisis, polis,
De tout pays.
Pour moi, je prétends, si je vis,
Tous les mois faire une campagne.

LE CHEVALIER.

Heureuse madame Robin,
Il n'étoit fait que pour Bellone,
Ce cœur si fier que je vous donne:
Rendez grace à votre destin.

De cette gaillarde aventure,
Que direz-vous, race future?

L'amour a mis dans le milieu d'un camp
Le cœur d'un Gascon à l'encan.

Entrée de madame Robin et d'un officier.

AIR.

Beautés, qui dans le champ de Mars
Cherchez à faire des conquêtes,
Au milieu de ces fêtes,
Vous courez bien des hasards.

Prenez le parti du mystere;
Et si vous voulez toujours plaire,
Ce n'est point au son du tambour
Que vous devez faire l'amour.

Entrée de deux officiers et d'une paysanne.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Que de bourgeois viennent à l'aventure,
Voir dans le camp la guerre en miniature,
Qui,
Si ce n'étoit en peinture,
Se tiendroient bien loin d'ici.
Qui, etc.

GUILLAUME.

Je fons ici, d'une façon courtoise,
De très grand cœur accueil à la bourgeoise;
Mais
D'une maniere grivoise,
Je régalons le bourgeois.
Mais, etc.

MADEMOISELLE DESMARRES.

Monsieur Moutard, vraiment, c'est grand dommage,

Qu'un peu trop tard la guerre vous engage;
Car
Si vous aviez du courage,
On vous prendroit pour César.

LE CHEVALIER.

On a parlé de camp et de revues,
Bourgeoises sont aussitôt accourues
Pour
Travailler à des recrues
Qui pourront servir un jour.

FRONTIN.

D'exploits guerriers on voit ici l'image;
Et si d'assaut on prenoit quelque ouvrage,
Les
Bourgeoises du voisinage
Verroient l'action de près.

MADAME ROBIN.

Mons Valentin, vous avez la figure
D'aller bien loin pour peu que le camp dure.
Point,
Notre bête est d'une allure
Qui n'avance pas chemin.

GUILLAUME.

Vous aviais là une noble monture,
Un grand dada de fort belle encolure;
Ouais!
La selle eût été bian dure
Pour des darrieres bourgeois.

FIN DES CURIEUX DE COMPIEGNE.

LE MARI RETROUVÉ,

COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

25 octobre 1698.

ACTEURS.

JULIEN, meûnier.
JULIENNE, sa femme.
COLETTE, leur niece.
CLITANDRE, amant de Colette.
LEPINE, son valet.
MADAME AGATHE, amoureuse de Charlot.
CHARLOT, amoureux de Colette.
LE BAILLI.
MATHURIN, garçon du moulin.

La scene est au Moulin.

LE MARI RETROUVÉ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LEPINE.

LÉPINE.

Ma foi, monsieur, c'est une sotte chose que l'amour! convenez-en de bonne foi. Tant que vous n'avez été que libertin, vous avez vécu le plus heureux du monde : pourquoi diantre changer des manieres dont vous vous êtes si bien trouvé?

CLITANDRE.

Que veux-tu que je fasse, mon pauvre Lépine? Il ne dépend pas de moi de résister aux charmes de l'aimable Colette; et son mérite et sa beauté me paroissent dignes d'une fortune bien plus considérable que celle que je puis lui faire.

LÉPINE.

Comment diable? voilà une passion bien sérieuse, au moins; et pour la petite niece d'une meuniere encore! Cette aventure-là fera du bruit, monsieur; et ce sera un des beaux chapitres du roman de votre vie.

CLITANDRE.

C'en sera la conclusion, mon enfant; et je borne tous mes desirs, toute ma félicité, au seul plaisir de me faire aimer d'une si charmante personne.

LÉPINE.

Hé! fi donc, monsieur, c'est bien à moi qu'il faut dire cela.

CLITANDRE.

Je te dis vrai.

LÉPINE.

Quoi! vous qui avez passé de si doux moments dans les plus agréables compagnies de la province! vous qui êtes la coqueluche de tout le Gâtinois, et les délices de toutes les coquettes de Montargis! vous allez vous borner ici, et vous amuser à filer le parfait amour dans un moulin? Vous vous moquez, je pense.

CLITANDRE.

Je ne me moque point, je m'abandonne à ma destinée. Je n'ai jamais rien vu de plus aimable que Colette, et jamais je n'aimerai qu'elle.

LÉPINE.

C'est-à-dire que vous voilà déterminé à ne vous point marier; car, apparemment, vous ne voulez pas faire de la petite meunière autre chose qu'une maîtresse?

CLITANDRE.

Pourquoi non? Est-ce la naissance qui doit déterminer au choix d'une femme? c'est le mérite et la vertu qui font des mariages; et je trouve dans la personne de Colette tout ce qu'il me faut pour me rendre heureux.

LÉPINE.

Puisque vous êtes absolument dans ce goût-là, monsieur, j'en suis ravi, je vous assure; je vous en félicite; et je pourrai bien avoir l'honneur de devenir votre oncle.

CLITANDRE.

Comment, mon oncle?

LÉPINE.

Oui, monsieur, madame Julienne la meûniere est, comme vous savez, la tante de votre charmante Colette.

CLITANDRE.

Hé bien?

LÉPINE.

Hé bien, monsieur! je trouve dans la personne de la tante tout ce que vous trouvez dans celle de la niece : et comme je ne m'oppose point à votre satisfaction, vous ne voudrez pas mettre obstacle à ma petite fortune, peut-être?

CLITANDRE.

Quelles visions tu te mets dans la tête! Toi, épouser madame Julienne! il faut auparavant qu'elle devienne veuve.

LÉPINE.

Oh! elle l'est, monsieur; le meûnier est défunt, lui.

CLITANDRE.

Tu ne sais ce que tu dis; cela n'est point.

LÉPINE.

Que diantre seroit-il donc devenu? On l'a assommé quelque part, sur ma parole; tout le monde le croit, du moins; et il faut que madame Julienne en soit bien sûre, elle; car depuis quelques jours elle est d'un contentement, d'une gaieté...

CLITANDRE.

Je lui pardonnerois de ne le pas regretter : un fou, un imbécille, qui, sans la résistance de sa femme, auroit rendu sa pauvre petite niece malheureuse.

LÉPINE.

Il prétendoit la marier à monsieur le bailli; et ce

monsieur le bailli n'a pas encore renoncé tout-à-fait à ses prétentions.

CLITANDRE.

Il peut se flatter tant qu'il lui plaira; mais la tante est dans mes intérêts.

LÉPINE.

Vos affaires sont en bonnes mains; c'est une maîtresse femme. La voici, monsieur.

SCENE II.

JULIENNE, CLITANDRE, LEPINE.

JULIENNE.

Votre sarvante, monsieu Clitandre. Hé bian, qu'est-ce? êtes-vous toujours bian amoureux de ma niece? terminerons-je cette affaire-là? Il ne faut point tant barguigner; je ferons le contrat quand vous-voudrez. A quand la noce? que j'y danserai de bon cœur! je ne me suis jamais sentie si fort en joie.

LÉPINE.

Oh! le bon-homme Julien est trépassé; il n'y a point de milieu.

CLITANDRE.

Que je suis ravi, ma chere madame Julienne, de vous trouver dans ces sentiments! si ceux de votre charmante niece m'étoient aussi favorables...

JULIENNE.

Seriais-vous encore à vous en apercevoir? Et depuis un mois que son bourru d'oncle a quitté le moulin, n'avez-vous pas eu tout le temps et toute la commodité de lui conter vos raisons, et de savoir ce qu'elle a dans l'ame?

CLITANDRE.

Je crois lire dans ses yeux et dans ses manieres qu'elle n'est pas insensible à ma tendresse : mais j'ai beau la presser de consentir à l'union que vous voulez faire, l'éloignement de votre mari, le dessein qu'il avoit de lui faire épouser ce malheureux bailli, la crainte où elle est qu'à son retour il ne fasse éclater son ressentiment contre vous...

JULIENNE.

De quoi se mêle-t-elle? sont-ce là ses affaires? Je veux le fâcher, moi; je veux qu'il me querelle, en cas qu'il me revienne, dà, car...

LÉPINE.

Oh! madame Julienne sait bien ce qu'elle fait, monsieur.

JULIENNE.

Oh! pour cela, oui; j'ai toujours voulu être la maîtresse. Quand Julian me faisoit l'amour, il m'a tant dit qu'il étoit mon serviteur, que je n'en ai jamais voulu démordre. Dès depuis que je sommes mariés, il a voulu faire le maître; oh! dame, je nous sommes trouvés deux; je nous sommes querellés; je nous sommes battus; aussi ça fait que je ne nous aimons guere. A la parfin, je l'y ai fait désarter la maison; et de cette magniere-là, je suis demeurée la maîtresse, moi, comme vous voyez.

LÉPINE.

Si la niece suit l'exemple et les leçons de la tante, vous allez faire un beau mariage, monsieur.

CLITANDRE.

Paix, tais-toi.

JULIENNE.

M'en croirez-vous, monsieu Clitandre? Sarvez-vous de l'occasion : vous aimez Colette, alle est gentille, alle a de bon bian; j'ons vingt mille francs

à elle, ça est bon à prendre; je vous la veux bailler, parceque Julian la vouloit bailler à un autre. Si par aventure je n'avois plus personne qui m'obstinât, je changerois d'avis peut-être, et vous en enrageriais, je gage.

CLITANDRE.

Oui, je serois au désespoir, si vous deveniez contraire à mon amour. J'adore votre aimable niece, je fais tout mon bonheur de la posséder; disposez-la seulement à ce mariage; nous en ferons, quand il vous plaira, la cérémonie.

JULIENNE.

Dame, acoutez, je prétends que ça fasse fracas dans le pays, et que tout le monde sache que vous serez mon neveu.

CLITANDRE.

Je m'en fais trop de plaisir pour ne m'en pas faire honneur, je vous assure.

JULIENNE.

Bon, tant mieux, le bailli en crevera de dépit; et je m'en vais faire prier de la noce toutes les meûnieres des environs, pour qu'alles aient la rage au cœur de voir Colette devenir grosse madame.

LÉPINE.

La bonne personne que madame Julienne!

JULIENNE.

Il faut faire les fiançailles drès aujourd'hui, monsieu Clitandre: je baillerai le festin, moi; ayez-nous des ménétriers tant seulement.

LÉPINE.

C'est mon affaire à moi, je m'en charge.

CLITANDRE.

Et moi, je vais avertir ma famille de la résolution que j'ai prise; les inviter à venir prendre part à mon bonheur; et je me rends ensuite auprès de

votre charmante niece, pour ne la quitter de ma vie.

JULIENNE.

L'aimable petit homme! Adieu, mon neveu.

SCENE III.

JULIENNE, LEPINE.

JULIENNE.

Cette parenté-là ne fera point de déshonneur à la profession, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Non, vraiment; et voilà votre moulin illustré, madame Julienne.

JULIENNE.

Vous ne sauriais croire le plaisir que ça me fait; et si pourtant je ne sis pas glorieuse.

LÉPINE.

Un peu d'ambition n'est pas blâmable.

JULIENNE.

Ça ne me tourmente point; et je voudrois que mon pauvre mari fût mort, an verroit bian que ce n'est pas la vanité qui me gouvarne.

LÉPINE.

Vous ne seriez pas fâchée d'être veuve, madame Julienne?

JULIENNE.

Il m'est avis que non, monsieu de Lépine; je crois que ça est drôle; je ne l'ai jamais été, ça me seroit nouviau; et les femmes ne haïssont pas la nouvianté, comme vous savez.

LÉPINE.

Non, vraiment.

JULIENNE.

S'il étoit vrai, comme chacun dit, que Julian fût défunt... je ne lui souhaite point du mal, le ciel m'en préserve.

LÉPINE.

Vous avez le cœur trop bon pour cela, assurément : mais si le mal étoit arrivé par aventure?

JULIENNE.

Oh! dame, en cas de ça, Dieu veuille avoir son ame! cet homme-là m'a bian tourmentée.

LÉPINE.

Vous ne vous remarierez pas, je gage?

JULIENNE.

Vous croyez cela, monsieu de Lépeine?

LÉPINE.

Oui, vous vous êtes si mal trouvée de ce mari-là...

JULIENNE.

Hé! voirement, ce seroit pour être mieux que je voudrois en prendre un autre.

LÉPINE.

Cela est de fort bon sens.

JULIENNE.

N'est-il pas vrai?

LÉPINE.

Il faudroit bien prendre garde au choix que vous feriez.

JULIENNE.

Il est déja tout fait, monsieu de Lépeine.

LÉPINE.

Il est déja fait? quelle précaution de femme!

JULIENNE.

Oh! dame, je ne sis pas une barguigneuse, moi.

LÉPINE, *à part.*

Parbleu, c'est à moi qu'elle en veut; je l'avois bien prévu, je serai l'oncle de mon maître.

JULIENNE.

Drès que je suis menacée de queuque accident, je songe d'abord au remede, voyez-vous.

LÉPINE.

C'est fort prudemment fait. Et quel heureux mortel, madame Julienne, seroit l'antidote de votre veuvage?

JULIENNE.

Un bon garçon, de qui je ferai la forteune, monsieu de Lépeine.

LÉPINE, *à part.*

C'est moi.

JULIENNE.

Jeune et de bonne himeur.

LÉPINE, *à part.*

Justement, c'est moi.

JULIENNE.

Beau, bien fait.

LÉPINE, *à part.*

Oh! c'est moi, sans contredit.

JULIENNE.

Et de qui je sis sûre que je ferai ce que je voudrai.

LÉPINE.

Oui, madame Julienne, je vous en réponds; et vous me verrez toujours l'homme du monde le plus amoureux et le plus reconnoissant.

JULIENNE.

Je vous varrai amoureux! de qui? et reconnoissant! de quoi?

LÉPINE.

De toutes les bontés que vous avez pour moi.

JULIENNE.

Hé! voirement, je n'en ai point; ce n'est pas vous que ça regarde.

LÉPINE.

Ce n'est pas moi.....

JULIENNE.

Hé ! fy donc ; vous vous gaussez, je pense. Oh ! vous n'êtes pas d'une corpulence à devenir meûnier ; le moulin dépériroit entre vos mains. Je sis biam votre sarvante, je ne veux pas quitter la profession. Allez nous chercher des ménétriers. Jusqu'au revoir, monsieur de Lépeine.

SCENE IV.

LEPINE.

Maugrebleu de la masque, avec son moulin. Ce sera quelque jeune meûnier du voisinage qui lui aura donné dans la vue. A la peinture qu'elle a faite pourtant, je me suis reconnu trait pour trait, beau, bien fait. Il est vrai qu'elle n'a point parlé de l'esprit et du mérite ; c'est quelque manant dont elle est coiffée ; et voilà l'erreur de la plupart des femmes : ce n'est ni le mérite, ni l'esprit ; c'est la taille et la figure qui font aujourd'hui la fortune des hommes.

SCENE V.

MADAME AGATHE, LEPINE.

MADAME AGATHE.

Bon jour, monsieur de Lépine ; comment vous en va ?

LÉPINE.

Votre valet, madame Agathe : fort à votre service.

MADAME AGATHE.

N'auriez-vous point vu la commere Julienne, par aventure?

LÉPINE.

La voilà qui s'en va de ce côté.

MADAME AGATHE.

Je m'en vais courir après elle; j'ai une plaisante nouvelle à lui apprendre.

LÉPINE.

Et quelle?

MADAME AGATHE.

Son mari n'est pas mort, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cette nouvelle là ne lui plaira point, madame Agathe; ne vous pressez point de la lui donner.

MADAME AGATHE.

Hé! le plaisant n'est pas qu'il soit en vie, c'est qu'il va se marier.

LÉPINE.

Du vivant de sa femme?

MADAME AGATHE.

Oui, vraiment; il ne s'embarrasse pas de ça, et il faut y mettre empêchement, n'est-ce pas?

LÉPINE.

Oh! point du tout; il n'y a qu'à le laisser faire; elle lui rendra bien le change, sur ma parole.

MADAME AGATHE.

Je sais bien qu'ils ne s'aiment guere: mais ça ne fait rien; une femme a beau ne se pas soucier de son mari, elle aime toujours bien mieux qu'il soit mort, que non pas qu'il en épouse d'autres.

LÉPINE.

Mais, êtes-vous bien sûre de cette nouvelle-là, madame Agathe?

MADAME AGATHE.

Si j'en suis sûre? c'est le cousin Vincent qui me

l'a dite. Il revient de Nemours, comme vous savez.

LÉPINE.

Hé bien?

MADAME AGATHE.

Hé bien, il a trouvé là le meûnier qui s'est fait rat de cave. Ils ont joué bouteille à la boule ensemble; et en buvant, le meûnier lui a tout conté: qu'il est amoureux de la fille d'un cabaretier; qu'il y a trois ans que cet amour là lui trotte dans la cervelle; et que, comme il n'aime point madame Julienne, et que madame Julienne ne l'aime point, il a trouvé à propos de devenir veuf, sans qu'il mourût personne, et de se remarier en survivance.

LÉPINE.

Cela est fort commode: mais le meûnier est fort indiscret.

MADAME AGATHE.

Oh! il a bien recommandé le secret au cousin. Aussi, le cousin ne l'a dit qu'à moi; je ne l'ai dit qu'à vous, je ne le dirai plus qu'à la commere Julienne.

LÉPINE.

Et je n'en ferai confidence qu'à trois ou quatre de mes amis, moi.

MADAME AGATHE.

Priez-les bien de n'en point parler, monsieur de Lépine. Je meurs d'impatience de le conter à la commere; il est bon qu'elle prenne un peu l'avis de sa famille là-dessus; je crois qu'elle ne feroit pas mal de faire avertir celle de son mari; qu'en dites vous?

LÉPINE.

Oui, oui, vous avez raison; un secret est bien entre vos mains, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Oh! je ne manque ni de discrétion, ni de juge-

ment, ni de conduite. Je vous dis adieu, monsieur de Lépine.

SCENE VI.

LEPINE.

Voilà un incident qui change la situation de nos affaires; il faut en faire part à mon maître. Je n'ai que faire de me presser de retenir les ménétriers jusqu'à nouvel ordre: les fiançailles et le festin pourront bien être retardés, et madame Julienne ne dansera pas de si bon cœur qu'elle croyoit, sur ma parole.

SCENE VII.

JULIEN, LEPINE.

JULIEN *à part.*

Palsanguenne, il faut jouer de notre reste : allons, bonne meine et mauvais jeu.

LÉPINE.

Hé, parbleu! voilà le meûnier qui revient de Nemours; il lui a pris quelque remords de conscience, apparemment.

JULIEN.

Je vians prendre congé de mon ancien ménage; et je tâcherai d'emporter de sti-ci de quoi commencer à tenir le nouvian. Quand on n'est pas bian d'un côté, il n'y a pas de mal à se torner de l'autre.

LÉPINE.

Serviteur à monsieur Julien.

JULIEN.

Ah! votre valet, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Hé! d'où diantre venez-vous donc?

JULIEN.

Je viens de voyager : le monde est bian grand, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Oui, vraiment, et vous aimez fort à voyager, vous, monsieur Julien?

JULIEN.

Drès que Julianne et moi j'avons queuque grabuge, je me divartis à ça ; c'est ma contenme. Tâtigué, que de villes et villages ! et si parmi tout ça, charchez-moi une bonne femme ; vous n'en trouverez morgué pas tant seulement la queue d'une.

LÉPINE.

Vous êtes prévenu contre le sexe, monsieur Julien : j'ai pourtant ouï dire qu'à Nemours il y avoit d'assez bonne pâte de filles, et qui promettoient.....

JULIEN *à part.*

A Nemours? ce drôle-là est sorcier, ou bian la mêche est découvarte. Faisons bonne contenance.

LÉPINE.

Vous y avez passé, à Nemours?

JULIEN.

Oui ; mais je n'y ai passé qu'en passant..... Comment se porte Julianne, monsieur de Lépeine ; j'aime toujours cette masque-là, queuque chagrin qu'alle me baille. J'avons à tout bout de champ maille à partir ensemble ; et velà déja la troisieme fois qu'alle me fait désarter la maison.

LÉPINE.

Et vous désertez toujours du côté de Nemours, monsieur Julien?

JULIEN *à part.*

Il a morgué queuques soupçons de l'affaire.

LÉPINE.

Vous avez un grand foible pour cette ville-là, monsieur Julien?

JULIEN.

Et vous itou, monsieur de Lépeine, vous en parlez souvent: y auriais-vous queuque connoissance?

LÉPINE.

Si j'y en ai? j'y ai été rat de cave.

JULIEN *à part.*

Rat de cave? il se gausse pargué de moi.

LÉPINE.

Il y avoit dans ce temps-là une jolie fille dans une certaine hôtellerie, là; comment appelez-vous? aidez-moi à dire.

JULIEN.

La fille de l'Ecu?

LÉPINE.

Oui, justement, la fille de l'Ecu.

JULIEN *à part.*

Ce drôle-là me veut faire parler: défions-nous de ly.

LÉPINE.

Elle s'appelle, je pense, mademoiselle..... j'aurai oublié son nom, mademoiselle.... mademoiselle....

JULIEN.

Mademoiselle Margot?

LÉPINE.

La voilà, mademoiselle Margot de l'Ecu; c'est elle-même.

JULIEN *à part.*

Il me tire morgué les vars du nez; baillons-nous de garde.

LÉPINE.

C'étoit une aimable personne dans le temps que je l'ai vue.

JULIEN.

Oh! parguenne, alle l'est plus que jamais: si vous la voyais, c'est un petit charme.

LÉPINE.

Ah! que j'ai été vivement amoureux d'ellé, monsieur Julien!

JULIEN.

Pas tant que moi, je gage; j'en pars l'esprit, pis qu'il faut vous le dire.

LÉPINE.

Oui, vraiment? Je vous en félicite. Voilà donc la cause de vos fréquentes promenades, monsieur Julien?

JULIEN.

Morgué, je jase trop; mais je ne saurois m'en tenir.

LÉPINE.

Et si madame Julienne vient à savoir...

JULIEN.

Oh! palsangué, ne l'y en parles pas; ne me jouez pas ce tour-là, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Promettez-moi donc de ne vous plus opposer au mariage de mon maître avec votre niece, et je vous promets, moi, de vous garder le secret.

JULIEN.

Pargué! de tout mon cœur. Touchez-là; voilà qui est fait; je baille ma parole, mais *motus*, au moins.

LÉPINE.

Je vous réponds de moi. Mais, si d'ailleurs on venoit à découvrir....

JULIEN.

On ne sauroit; je sis trop dissimulé. Il y a morgué trois ans que ça dure, et personne ne se doute de rian; vous n'en savez pas le plus principal vous-même. Oh! pour ce qui est de ça, je sis un rusé manouvre.

SCENE VIII.

JULIEN, JULIENNE, MADAME AGATHE, LEPINE.

JULIENNE.

Ah, ah! te voilà, je pense: et de quoi t'avises-tu de revenir ici, bon vaurien?

JULIEN.

Madame Julianne?

LÉPINE.

Voilà un mari bien reçu chez lui!

MADAME AGATHE.

On disoit que vous étiez mort, monsieur Julien; cela n'est donc pas?

JULIEN.

Non, vraiment, je ne le sis pas.

JULIENNE.

Hé, pourquoi ne l'es-tu pas; dis? Je ne sais qui me tient que je ne te dévisage.

LÉPINE.

Hé, là, là, sans emportement.

JULIEN.

Velà toujours de vos magnieres, madame Julianne.

JULIENNE, *pleurant.*

Il vaudroit bien mieux pour moi que tu le fusses, que non pas de mener la vie que tu menes.

MADAME AGATHE.

Oh! pour cela, monsieur Julien, vous êtes un méchant homme, d'abandonner comme ça tous les ans une pauvre femme qui vous adoreroit si vous étiez raisonnable.

JULIENNE, *pleurant.*

Vous savez mieux que parsonne, ma commere,

toutes les pieces que ce libartin-là m'a faites; et si pourtant l'autre jour, quand on nous vint dire qu'il étoit défunt, queulle inquiétude est-ce que ça me donnit: je vous en fais juge.

MADAME AGATHE.

Et moi, ma commere? Il falloit nous voir: nous étions toutes deux dans des impatiences de savoir ce qu'il en étoit. L'incertitude de ces choses-là fait bien souffrir une pauvre femme, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cela est vrai, tout le monde étoit d'une affliction... Vous êtes furieusement aimé, monsieur Julien; et quand vous êtes arrivé, je m'en allois chercher les ménétriers, pour nous aider ce soir à consoler tout le village.

JULIENNE.

Ne suis-je pas bien malheureuse!

JULIEN.

Entrons dans la maison, madame Julianne, et nous parlerons...

JULIENNE.

Dans la maison? Oh! ne t'avises pas d'y mettre le pied, je ne veux pas que tu en approches. Si tu regardes la porte seulement...

JULIEN.

Comment? comment donc? qu'est-ce que cela signifie?

LÉPINE.

Le meûnier ne sera pas le maître dans le moulin, sur mon honneur.

JULIENNE.

J'y mettrois plutôt le feu, que non pas qu'il le fût.

JULIEN.

Quelle enragée! Mais acoutez donc, madame ma femme, vous le prenez-là sur un ton...

JULIENNE.

Ta femme, moi? moi, ta femme? Ah! le bon traître! Il croit parler à sa cabaretiere de Nemours, ma commere.

LÉPINE.

A la cabaretiere de Nemours!

JULIEN.

La meine est inventée: mais, chut.

MADAME AGATHE.

Etes-vous bien content de votre nouveau ménage, monsieur Julien?

JULIEN.

Qu'est-ce que vous voulez dire avec votre nouvau ménage? Morgué! vous avez une langue de vipere, madame Agathe. Vous croyez les contes qu'on vous fait, madame Julianne?

JULIENNE.

Des contes, bon pendard? Oh! la gueule du juge en petera; tu seras pendu, je t'en réponds.

JULIEN.

Je serai pendu, moi?

MADAME AGATHE.

Oui, par votre cou, mon compere Julien.

JULIEN.

Madame Julianne.

JULIENNE.

Tu m'as fait trop de fredaines; je veux devenir veuve.

JULIEN.

Madame Agathe?

MADAME AGATHE.

Un débauché qui prend deux femmes! au diable, au diable, point de miséricorde.

JULIEN.

Par ma foi, voilà deux méchantes carognes!

JULIENNE.

Mais, voyez ce frippon, cet insolent, qui nous injurie !

MADAME AGATHE.

Ce débauché ! ce misérable ! il perd le respect qu'il nous doit, ma commere.

JULIEN.

Comment ? du respect ! Je me donne au diable ! si vous me faites prendre un tricot, je le pardrai, morgué, bian davantage ; prenez-y garde.

JULIENNE.

Un tricot ! au secours ! à la force ! on me roue de coups ! on m'assassine ! à la justice ! à la justice !

MADAME AGATHE.

Un tricot ! bon, ferme, courage, ma commere, à la justice ! à la justice !

SCENE IX.

JULIEN, LEPINE.

JULIEN.

Alles avont le diable au corps, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Oui vraiment, et je vous trouve fort à plaindre d'avoir affaire à ces deux masques-là.

JULIEN.

Moi ? palsangué, je ne les crains point ; je les mets à pis faire.

LÉPINE.

S'il étoit vrai que vous eussiez épousé cette mademoiselle Margot de l'Ecu, l'affaire seroit fâcheuse.

JULIEN.

Oh ! ça n'est morgué pas fait à demeurer ; il n'y a encore que le contrat de dressé, voyez-vous.

LÉPINE.

Que le contrat de dressé ! Oh ! ce n'est qu'une bagatelle, on ne sauroit vous faire un crime que de l'intention, et je vois bien que cela n'ira qu'aux galeres.

JULIEN.

Aux galeres, monsieur de Lépeine ?

LÉPINE.

Oui, à moins que votre femme n'eût pour ami quelque juge qui eût l'adresse de donner un tour à l'affaire, et de vous faire pendre à sa considération.

JULIEN.

Alle est morguenne assez malicieuse pour ça. Mais velà une extravagante créature ! Alle voudroit être défaite de moi, je voudrois être débarrassé d'elle ; qu'alle me passe veuf, je la passerai veuve. Il m'est avis qu'il ne faudroit pour ça qu'un petit mot d'accommodement sous seing privé ; et quand je serions d'accord une fois, ce ne seroit l'affaire de parsonne : qu'est-ce qui s'aviseroit de nous plaider ?

LÉPINE.

Vous avez raison : mais madame Julienne est une femme réguliere qui veut être veuve dans toutes les formes : c'est là sa folie.

JULIEN.

Ce seroit bian la mienne itou : mais comment s'y prendre ?

LÉPINE.

Elle va faire sa plainte, et l'on informera contre vous. Je ne vous crois pas ici trop en sûreté, monsieur Julien ; si vous m'en croyez...

JULIEN.

Parguenne, à bon chat, bon rat ; pis qu'alle le prend comme ça, je m'en vas l'y jouer d'un tour à quoi elle ne s'attend pas : le Bailli est plus de mes amis que des siens ; alle n'a qu'à se bian tenir.

LÉPINE.

Comment? quel est votre dessein ?

JULIEN.

Tatigué ! je n'en dirai mot de stila, en arrivera ce qui pourra ; je varrons lequel ce sera de nous deux qui aura plutôt l'esprit de faire pendre l'autre. Votre valet, monsieu de Lépeine, jusqu'au revoir.

LÉPINE.

Je vous baise les mains, monsieur Julien.

SCENE X.

LEPINE, CHARLOT.

LÉPINE, *à part.*

Voilà une agréable société! Il y a d'heureux mariages dans le monde.

CHARLOT, *à part.*

L'amour et la jalousie me feront devenir fou, moi qui sis si sage et si raisonnable.

LÉPINE, *à part.*

Voilà le garçon du moulin de madame Julienne. Ah! ventrebleu! ne seroit-ce point lui qui lui auroit donné dans la vue, et qu'elle coucheroit en joue en cas de veuvage?

CHARLOT, *à part.*

N'est-ce pas là le valet de ce houberiau, qui fait l'amoureux de ma chere Colette ?

LÉPINE, *à part.*

Que parle-t-il de Colette ?

CHARLOT, *à part.*

Je ne l'y ôterai morgué pas mon chapiau le premier ; je ly en veux trop.

LÉPINE.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur Charlot ? vous me paroissez bien fier aujourd'hui.

CHARLOT.

Parguenne ! comme de couteume ; et si ça ne vous convient pas, je m'en gausse ; je ne vous charchons pas, laissez-nous en repos.

LÉPINE.

Vous avez quelque chose dans la tête, à ce qu'il me semble ?

CHARLOT.

Ça est vrai, il vous semble bian ; j'y ai la volonté de vous paumer la gueule, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

A moi ?

CHARLOT.

Oui, palsanguenne ! à vous : vous êtes un débaucheux de filles. Je sis garde-moulin, le meûnier n'y est pas, vous en voulez à la niece ; mais si vous me faites prendre un gourdin...

LÉPINE.

Qu'est-ce à dire un gourdin ?

CHARLOT.

Je ne parle pas pour à c't'heure, c'est une maguiere d'avertissement, pour en cas que vous y reveniais.

LÉPINE.

J'y reviendrai quand il me plaira, monsieur Charlot.

CHARLOT.

Quand il vous plaira, monsieur de Lépeine?

LÉPINE.

Assurément, quand il me plaira.

CHARLOT.

Eh bian, revenez-y, ce sont vos affaires, vous êtes le maître.

LÉPINE.

Et si vous vous avisez de faire le raisonneur, savez-vous bien que vous vous attirerez mille coups de bâton, mon petit ami?

CHARLOT.

Mille coups de bâton! c'est biaucoup, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Vous les aurez, si vous raisonnez.

CHARLOT.

Eh bian! je ne raisonnerai point, velà qui est fini.

LÉPINE.

Vous ferez sagement; et pour vous faire voir qu'on ne vous craint guere, c'est que je veux bien vous avertir que mon maître épouse aujourd'hui Colette; entendez-vous?

CHARLOT.

Il épouse aujourd'hui Colette, monsieur de Lépeine?

LÉPINE.

Oui, vous dis-je.

CHARLOT.

Et il l'épouse en vrai mariage?

LÉPINE.

En vrai mariage. Le festin est commandé, les parents et les amis priés; je m'en vais chercher les violons, moi.

CHARLOT.

Eh! mais, morgné! que votre maître ne fasse pas cette sottise-là, il s'en repentiroit. Colette est amoureuse de moi, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Colette est amoureuse de vous?

CHARLOT.

Drès le berceau, vous dit-on; je l'ai élevée à la brochette. Et tenez, la velà qui vient; je m'en vais vous le faire dire.

LÉPINE.

Parbleu! je le voudrois de tout mon cœur; mon maître n'auroit que ce qu'il mérite.

SCENE XI.

COLETTE, LÉPINE, CHARLOT.

COLETTE.

Bon jour, Charlot.

CHARLOT.

Comme alle me dit bon jour de bonne amitié! voyez-vous?

LÉPINE.

Cela est fort tendre.

COLETTE.

Votre servante, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je vous baise les mains, mademoiselle Colette.

COLETTE.

Qu'est-ce donc, mon garçon? tu me parois tout triste?

CHARLOT.

Eh tatigué! comment ne le serois-je pas? n'an

vent bailler du croc en jambe à l'amour que j'avons l'un pour l'autre.

COLETTE.

Nous avons de l'amour l'un pour l'autre! qui t'a dit cela, Charlot?

CHARLOT.

Eh! pargué, je sens bian le mien, parsonne n'a que faire de me le dire; et pour ce qui est du vôtre, il m'est avis que depis quatre ans que vous m'en avez baillé tant de signifiance...

LÉPINE.

Haye! haye! haye! haye!

COLETTE.

Je t'ai donné des signifiances d'amour, moi? Eh! qu'est-ce que c'est que l'amour, Charlot? Je ne le connois pas encore.

CHARLOT.

Oh! tatigué non; quelle ignorante! alle en sait morgué bian plus qu'alle ne dit, monsieu de Lépeine.

COLETTE.

Mais vraiment, Charlot, tu perds l'esprit, et tu ferois croire des choses...

CHARLOT.

Pargué, je le fais exprès; je sis bien aise qu'on sache ce qu'il en est, et je ne veux pas que vous en attrapiais personne: oh! j'ai de la conscience, moi.

LÉPINE.

Voila un honnête garçon.

COLETTE.

J'en ai aussi, je t'assure; et pour te tirer de ton erreur, je te dirai en bonne conscience que je ne t'aime point, que je ne t'ai jamais aimé, et que je ne t'aimerai de ma vie.

LÉPINE.

Cela est fort clair, monsieur Charlot; et voilà une déclaration dans les formes.

CHARLOT.

Oh! palsanguenne, alle ne pense point ça; c'est pour vous le faire accroire : morgué! c'est un animal bien trompeux que la femelle d'un homme!

LÉPINE.

Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, monsieur Charlot.

CHARLOT.

Me traiter de la maguiere! allez, cela n'est ni biau, ni honnête, après tout ce qui s'est passé depis que je nous connoissons!

COLETTE.

Eh! que s'est-il passé, dis marouffle, qui te fasse penser que j'ai de l'amour pour toi?

CHARLOT.

Quoi! je n'ons pas joué ensemble à la Madame, à Colin-Maillard, à la Queu-leleu, à Pétanguenle?

COLETTE.

Eh bien?

CHARLOT.

Ce n'est rien que ça, n'est-ce pas? et quand je jouions à la Cleumisette; acoutez, ne me faites pas parler.

COLETTE.

Parle, parle, je ne te crains point : quand nous jouions à la Cleumisette! que veux-tu dire?

CHARLOT.

On nous trouvoit tous deux dans la même cache. Sont-ce des preuves que ça, monsieur de Lépeine?

LÉPINE.

Non vraiment.

COLETTE.

Voyez le grand malheur? Eh! pourquoi m'y venois-tu trouver, dis?

CHARLOT.

Parceque je vous aime: mais pourquoi ne me chassiais-vous pas, vous?

COLETTE.

Parceque je ne savois pas que tu m'aimasses, et que je ne t'aimois pas, moi.

CHARLOT.

Alle ne m'aimoit pas! qu'alle est trigaude! Quand je dansions aux chansons, alle étoit toujours la premiere à me prendre: et si alle auroit voulu pouvoir me tenir par les deux mains, tant alle étoit assotée de ma parsonne.

COLETTE.

Tu t'es figuré cela, mon pauvre Charlot.

CHARLOT.

Oh! pargué non, je sais bian ce que je dis. Tenez, monsieu de Lépeine, alle faisoit cent fois plus de caresse aux francs moigneaux que je li dénichois, qu'à tous les marles que lui bailloient les autres. Morgué! n'est-ce pas là de l'amour? je vous en fais juge.

LÉPINE.

Il y a quelque chose à dire à cela, vous avez raison: mais il n'y a pas de quoi rebuter mon maître, et ces bagatelles là ne l'empêcheront pas de conclure le mariage.

CHARLOT.

Ça ne l'empêchera pas?

LÉPINE.

Non vraiment.

CHARLOT.

Tatigué! que je sis fâché de ce qu'il n'y en a pas davantage.

COLETTE.

J'en suis fort contente, moi. Tu l'aurois dit de même ?

CHARLOT.

Oh ! pour sti-là, oui, je vous en réponds.

COLETTE.

Où est votre maître, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Vous ne tarderez pas à le voir ; je vais vous l'amener dans le moment même.

COLETTE.

Et moi, je vais l'attendre avec impatience.

CHARLOT.

Hom ! la masque !

SCENE XII.

COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

Adieu, Charlot, ne te chagrine point ; je t'aime toujours un peu. Va, tiens, baise ma main.

CHARLOT.

Non, morgué ! je n'en ferai rian, je cracherois plutôt dessus. Fi ! pouas ! la perfide ! la vilaine !

COLETTE.

Tu fais le mauvais ! tant pis pour toi, je ne m'en soucie guere.

SCENE XIII.

CHARLOT.

Ces carognes de filles ! être déja traîtresses à cet âge-là ! Ça ne s'apprend point, ça leur viant tout

seul. Tians, baise ma main : le biau régal! C'est madame Julianne qui fait ce mariage pour me faire piece ; car alle est fâchée que j'aime Colette : marguenne! alle me le paiera! le bailli l'aime itou cette Colette, c'est un matois qui en sait bien long; je m'en vais le trouver, je leur baillerons du fil à retordre.

SCENE XIV.

MADAME AGATHE, CHARLOT.

MADAME AGATHE.

Eh! où vas-tu si vîte, Charlot? attends, attends, j'ai quelque chose à te dire.

CHARLOT.

Dépêchez-vous donc; car j'ai queuque chose à faire, moi.

MADAME AGATHE.

Colette va être mariée avec un monsieur; sais-tu bien cela?

CHARLOT.

Oh! morguenne, ça n'est pas bien sûr; j'y boutrons queuque empêchement, ou je ne pourrons.

MADAME AGATHE.

Eh! pourquoi cela? qu'est-ce que ça te fait?

CHARLOT.

Comment, morgué! qu'est-ce que ça me fait? Ne seriait-ce point vous qui auriais baillé conseil à notre maîtresse de me jouer ce tour-là?

MADAME AGATHE.

Moi! par quelle raison?

CHARLOT.

Morgué, que sais-je? Pour m'avoir peut-être; car vous êtes folle de moi, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Je suis folle de toi? tu ne le mérites guere.

CHARLOT.

Si-fait, parguenne, il n'y a que Colette que j'aime mieux que vous, la peste m'étouffe!

MADAME AGATHE.

Eh! pourquoi l'aimes-tu mieux que moi, dis?

CHARLOT.

Pargué! parcequ'alle me plait davantage, que voulez-vous que je vous dise?

MADAME AGATHE.

Elle te plait davantage? une petite coquette.

CHARLOT.

Cela est vrai.

MADAME AGATHE.

Qui te préfere un autre amoureux.

CHARLOT.

Vous avez raison.

MADAME AGATHE.

Et cela ne te corrige point de la passion que tu as pour elle?

CHARLOT.

Pargué! non: et je vous préferre bian, Colette, moi; ça vous corrige-t-il?

MADAME AGATHE.

Cela le devroit bien faire.

CHARLOT.

Oui, mais ça ne le fait pas; et pourquoi velez-vous que je ne sois pas si mal aisé à corriger que vous, madame Agathe?

MADAME AGATHE.

Mais promets-moi donc que tu m'épouseras, si tu ne peux empêcher le mariage de Colette.

CHARLOT.

Oh! pour ce qui est d'en cas de ça, je le veux

bian. Si Colette m'échappe, je me baille à vous par désespoir ; velà qui est fini.

MADAME AGATHE.

Par désespoir ! je ne te devrois qu'à ton désespoir ?

CHARLOT.

Tatigué ! qu'importe à qui ? Vous ne velez que m'avoir une fois, vous m'aurais, et je vous baillerai la préférence sur madame Julianne, qui me marchande itou.

MADAME AGATHE.

Ma commere Julienne est amoureuse de toi ?

CHARLOT.

Oui, alle me mitonne pour en cas qu'alle soit veuve : mais queuque sot, je ne m'y frotte pas. Drès que je serions mariés, alle en mitonneroit peut-être quenqu'autre pour être veuve de moi. Je n'aime morgué point ces prévoyeuses-là, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Et tu as bien raison.

CHARLOT.

Tatigué ! je li en veux plus qu'à une autre, à stelle-là ; c'est elle qui fait le mariage de Colette.

MADAME AGATHE.

Toujours Colette. Cela te tient bien au cœur, petit vilain.

CHARLOT.

J'en serois plus d'à-demi consolé si alle épousoit queuque autre que cet Houberiau, et que je trouvisse la magniere de me venger de madame Julianne. Morguenne ! aidez-moi à ça, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Très volontiers ; mais comment s'y prendre ?

CHARLOT.

Comment, morguenne? Allons demander conseil à monsieu le Bailli; c'est bian le meilleur homme, le plus honnête, le plus habile homme, pour faire du mal à quenqu'un dà. Il sait morgué! sur le bout du doigt toutes les rubriques de la justice.

MADAME AGATHE.

Ça n'est pas mal imaginé. Allons, viens.

CHARLOT.

Non, ne bougeons; le velà lì-même tout à point, comme si je l'avions mandé.

SCENE XV.

LE BAILLI, MADAME AGATHE, CHARLOT.

CHARLOT.

Sarviteur, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Bon jour, monsieur Charlot, bon jour.

MADAME AGATHE.

Monsieur le Bailli, je suis bien votre servante.

LE BAILLI.

Votre valet, madame Agathe. Hé bien! qu'est-ce mes enfants? Voilà d'étranges nouvelles; cette scélérate de Julienne!

CHARLOT.

Morgué! bon, il enfourne bian, j'aurons bonne issue. Vous savez déja ça, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Il y a plus de quinze jours que je le soupçonne; mais je n'ai point voulu faire d'éclat que je n'en eusse quelque certitude.

CHARLOT.

Oh, parguenne! n'y a point à en douter à présent; c'est une affaire sûre.

MADAME AGATHE.

On ne parle d'autre chose dans tout le village.

LE BAILLI.

En savez-vous quelque particularité, et ne pourriez-vous point servir de témoins dans tout ceci, vous autres?

CHARLOT.

Pargué! vous en sarvirez vous-même; ils allont faire la noce, et velà les ménétriers qui allont venir.

LE BAILLI.

Comment, des ménétriers? la noce de qui?

MADAME AGATHE.

La noce de Colette, que madame Julienne fait épouser à ce monsieur Clitandre.

LE BAILLI.

Vraiment, vraiment; elle prend bien son temps pour faire une noce. Oh! je troublerai la fête, sur ma parole.

CHARLOT.

Et vous ferez fort bian, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

La malheureuse!

CHARLOT.

Acoutez, c'est une méchante femme. Est-ce que vous sauriais queuqu'une de ses petites fredaines?

LE BAILLI.

Oui, de ses petites fredaines, une bagatelle; elle a fait noyer son mari seulement.

CHARLOT.

Alle a fait noyer monsieu Julian? Velà pourquoi alle me [illegible]

MADAME AGATHE.

Ça ne se peut pas, monsieur le Bailli ; je viens de le voir.

LE BAILLI.

Vous avez rêvé cela, madame Agathe : il y a plus d'un mois qu'il est défunt ; je le sais de bonne part.

MADAME AGATHE.

Il n'y a qu'un quart-d'heure que j'ai quitté monsieur Julien, vous dis-je.

LE BAILLI.

Oui ; un faux monsieur Julien qu'elle aura attiré pour faire prendre le change.

MADAME AGATHE.

Oh ! point du tout, c'est le véritable ; elle l'a reçu comme un vrai mari ; je l'ai aidée à le battre, moi, monsieur le Bailli, puisqu'il faut vous le dire.

LE BAILLI.

Bagatelle, je ne donne pas là-dedans ; et nous avons, le procureur fiscal et moi, commencé une procédure que nous soutiendrons vigoureusement.

CHARLOT.

Je vous le disois bian, madame Agathe ; c'est un bian honnête homme, un bian habile homme que notre monsieu le Bailli.

MADAME AGATHE.

Mais le compere Julien n'est point défunt ; ce sont des contes.

CHARLOT.

Je croia pargué bian que si, moi, et s'il ne l'étoit pas, il faudroit qu'il le devenit, puisque monsieu le Bailli le dit. Est-ce que la justice est une menteuse, madame Agathe ?

LE BAILLI.

Monsieur Charlot prend fort bien la chose, et il n'est pas qu'il n'ait quelque connoissance du fait.

CHARLOT.

Moi, monsieu le Bailli ?

LE BAILLI.

Oui, vous : votre témoignage sera d'un grand poids dans cette affaire-ci.

CHARLOT.

Mon témoignage sera de poids ?

LE BAILLI.

Sans doute.

CHARLOT.

Pargué ! bon, tant mieux, velà de quoi me venger de madame Julianne. Çà voyons, qu'est-ce qu'il faut que je témoigne, monsieu le Bailli ?

LE BAILLI.

Ce que vous savez; on ne vous demande pas autre chose.

CHARLOT.

Morgué ! je ne sais rian, mais tout coup vaille. Si vous velez que je nous aimions, il faut dire comme moi, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Je dirai la vérité.

CHARLOT.

Et moi itou ; mais aidez-nous à la dire, monsieu le Bailli ; car ce que je savons, nous, vous qui savez tout, vous le savez peut-être mieux que nous, par aventure.

LE BAILLI.

Mais le meûnier et la meûniere vivoient en très mauvaise intelligence, premièrement ?

CHARLOT.

Oh ! pour sti-là, oui, tous les jours ils se battiont ou ils se querelliont très régulièrement à une çartaine heure; je sis témoin de ça.

MADAME AGATHE.

Et moi aussi, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Bon ; le reste est une suite de cela, mes enfants. Le pauvre Julien s'enivroit quelquefois.

CHARLOT.

Queuquefois ? Pargué ! très souvent ; il étoit coutumier de ça, quasiment autant que vous, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Voilà le fait. La femme aura pris le temps de l'ivresse du mari pour exécuter son mauvais dessein.

CHARLOT.

Justement : il avoit trop bu de vin, alle li aura voulu faire boire de l'iau ; il n'y a rien de plus naturel, ça parle tout seul.

MADAME AGATHE.

Si ça est, ça est comme ça, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Oui, on l'a jetté dans la riviere, et il ne se trouve point ; voilà ce qui est d'embarrassant.

CHARLOT.

On li a mis une piarre au cou. Est-ce une chose si rare qu'une piarre ? En velà un gros tas tout proche du moulin, où il m'est avis qu'il en manque queuqu'une.

LE BAILLI.

Oui, il en manque quelqu'une ? Voilà un bon indice ; mais elle n'aura pas fait cela toute seule.

CHARLOT.

Non, voirement ; il faut li bailler des camarades. Eh, pargué ! cet amoureux de Colette, et son valet monsieu de Lépeine. Le défunt ne vouloit pas qu'il épousit sa niece. C'est eux qui avont fait le coup, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Vous croyez cela, monsieur Charlot ?

CHARLOT.

Si je le crois? Je li en veux morgué trop pour ne le pas croire ; et vous le croyez itou, vous, je gage : c'est notre rival, monsiéu le Bailli : j'en jurerois, moi, en cas de besoin ; ça suffira-t-il pour le faire pendre?

LE BAILLI.

Voilà une cruelle affaire pour ces gens-là.

CHARLOT.

J'allons pargué leur tailler de la besogne.

LE BAILLI.

Je les ferai arrêter sur votre déposition, et je vais tout de ce pas faire chercher le greffier pour la venir recevoir.

CHARLOT.

Qu'il écrive ce qu'il voudra, je sommes témoins de tout, ne vous boutez pas en peine. Pargué ! je nous en allons bian rire.

SCÈNE XVI.

MADAME AGATHE, CHARLOT.

MADAME AGATHE.

Mais sais-tu bien que tu fais-là une fort méchante action, mon pauvre Charlot ?

CHARLOT.

Bon, quen conte ! ce n'est pas par méchanceté : ce n'est que pour troubler la noce, et faire enrager madame Julianne.

MADAME AGATHE.

Ce ne sont pas là des bagatelles : il y a de quoi la ruiner, tout au moins : et cela pourroit aller plus loin, même.

CHARLOT.

Oh! que point, point, madame Agathe; je nous dédirons quand on sera prêt de la pendre. La voici : si vous m'aimez, laissez-moi faire, ou sans ça la paille est rompue.

SCENE XVII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CHARLOT.

JULIENNE.

Allons, gai, gai, mes enfants, alégresse! Ma commere, Julian est redécampé; je li avons fait peur, et velà nos parents et nos amis qui s'en allont venir aux fiançailles; je ferons notre noce tout à gogo, sans rabat-joie.

CHARLOT.

Oh, pargué! je gage que non : il faudroit pour ça qu'il n'y eût point de Charlot, ni de Bailli, madame Julianne. Mais, Dieu marci, je ne sis pas noyé, moi; tatigué, que je l'ai échappé belle!

JULIENNE.

Tu n'es pas noyé? vraiment, je le vois bian.

CHARLOT.

Non, tatigué! je ne le sis pas, ni le Bailli nan plus, je vous en avartis.

JULIENNE.

Quand il le seroit, il n'y auroit pas grand dommage; mais voyez ce qu'il veut dire avec son noyé! est-ce qu'il a pardu l'esprit, ma commere?

MADAME AGATHE.

Dame, acontez, si sti-là est fou, monsieur le Bailli n'est pas trop sage; ils disont comme ça tous deux, que vous avez fait noyer votre mari.

JULIENNE.

Je l'ai fait noyer, moi ! Vous venez de le voir, ma commere ?

MADAME AGATHE.

Ça est vrai, je l'ai vu ; mais le Bailli dit que non, et Charlot dit de même ; et comme ils sont deux contre un, je ne sais qu'en croire.

JULIENNE.

Tu oses dire ça, toi ?

CHARLOT.

Parguenne ! oui, je l'ose dire, et je sis sûr que ça est ; j'en bouterois, morgué ! la main au feu.

JULIENNE.

Ah, le malheureux !

SCENE XVIII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

Ah ! ma chere tante, sauvez-vous, vous êtes perdue.

JULIENNE.

Comment, qu'est-ce qu'il y a ?

COLETTE.

Enfuyez-vous-en vitement, vous dis-je ; voilà le Bailli qui amasse du monde pour venir vous prendre prisonniere.

JULIENNE.

Prisonniere, moi ?

CHARLOT.

Pargué ! bon ; ça commence bien.

COLETTE.

Tout le village dit que mon oncle est noyé ; et

que c'est vous et Charlot qui avez fait cette belle affaire, pour vous marier ensemble.

CHARLOT.

Moi ?

MADAME AGATHE.

Charlot ?

COLETTE.

Oui, toi-même ; et si cela est, tu feras fort bien de t'enfuir.

CHARLOT.

Morgué ! ça n'est point ; c'est votre monsieu Clitandre que vous velez dire.

COLETTE.

Clitandre ?

CHARLOT.

Oui, le Bailli est convenu que je le diriona comme ça. Oh, dame ! si l'on fait un quiproquo, je tire mon épingle du jeu ; monsieu Julian n'est point noyé, je m'en dédis.

SCENE XIX.

JULIEN, JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, CHARLOT.

CLITANDRE.

Rien ne retarde mon bonheur, j'ai donné les ordres nécessaires... Mais, que vois-je ? quelle consternation ! qu'avez-vous ?

JULIENNE.

Ah ! mon pauvre monsieur Clitandre, voici de tarribles affaires !

CLITANDRE.

Comment ?

JULIENNE.

Ce Bailli de malheur qui m'accuse d'avoir fait noyer mon mari.

CLITANDRE.

Ah! quelle noirceur!

SCENE XX.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LEPINE, CHARLOT.

LÉPINE.

Voilà des violons que je vous amenois, monsieur: mais il faudra les renvoyer, je pense, et monsieur le Bailli nous prépare d'autres occupations, à ce que je viens d'apprendre.

CLITANDRE.

Sais-tu le fond de cette affaire?

LÉPINE.

Non, Monsieur; je sais seulement qu'il prétend que nous avons noyé le meûnier; et que sur la déposition de ce maroufle, on a décrété contre vous et moi.

CLITANDRE.

Décrété contre nous?

CHARLOT.

Ah! bon, passe pour stilà.

CLITANDRE *tire l'épée.*

Comment, maraud....

CHARLOT.

Hé, miséricorde, monsieur, ne me tuez pas.

MADAME AGATHE.

Hé, pardonnez-lui, monsieur Clitandre.

CHARLOT.

Ce n'est qu'une petite gaillardise que tout ça, la peste m'étouffe.

CLITANDRE.

Une gaillardise, misérable?

CHARLOT.

Ah! je sis mort.

LÉPINE.

Ne vous emportez point, monsieur; ceci n'aura pas de suite. Laissez-moi faire seulement; j'y vais donner ordre.

SCENE XXI.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, CHARLOT.

JULIENNE.

Les maris ne donnent jamais que du chagrin, de queuque façon que ce soit; je sis plus morte que vive.

CLITANDRE.

Ne craignez rien; cette affaire est plus désagréable que dangereuse, et le retour de votre mari...

JULIENNE.

Il est revenu, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Il est revenu? l'imposture ne sera pas difficile à confondre.

JULIENNE.

Le malheureux Bailli et ce coquin-là disent que ce n'est pas lui.

CLITANDRE.

Tu dis cela, pendard?

CHARLOT.

Moi! je ne dis plus rian; j'ai pardu la parole.

CLITANDRE.

Il n'a qu'à se montrer; où est-il?

JULIENNE.

Il s'en est déja retourné; je l'ai trop mal reçu. Où l'aller recharcher? Ah! s'il étoit ici! Que je sis malheureuse!

COLETTE.

Voilà ce vilain Bailli avec toute sa sequelle, ma tante.

SCENE XXII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LE BAILLI, CHARLOT, SUITE DU BAILLI.

CLITANDRE.

Avancez, monsieur le Bailli; avancez; mais que vos recors se tiennent écartés, sur-tout: car je donnerai de l'épée dans le ventre au premier qui hasardera de s'approcher.

LE BAILLI.

Ah! monsieur, point d'emportement; ce ne sont ici que de petites formalités, dont le devoir de ma charge ne me permet pas de me dispenser.

CLITANDRE.

Oui, vous êtes fort exact, je le vois bien.

LE BAILLI.

L'affaire est importante, monsieur; il y a ici mort d'homme et suppositions, voyez-vous?

CLITANDRE.

Il n'y a ni l'un ni l'autre: mais il pourroit arriver, si vous vous mettez en devoir...

SCENE XXIII.

JULIEN, JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LE BAILLI, LEPINE, CHARLOT.

LÉPINE.

Tirez, monsieur le Bailli et rengaînez vos procédures; le défunt n'est pas mort; le voilà que je vous amene.

JULIENNE *embrassant son mari.*

Mon pauvre Julian, mon cher mari!

JULIEN.

Comment, tatigue, queu changement! Julianne est devenue bonne femme. En vous remarciant, monsieur le Bailli; je n'avons plus que faire de vos écritures.

LE BAILLI.

Comment? Hé, qui êtes-vous donc, mon ami, vous qui raisonnez?

JULIEN.

Qui je sis? hé, pargué, je sis moi: avez-vous la barlue?

LE BAILLI.

Hé qui, vous? Je ne vous connois point.

JULIEN.

Morgué! tant pis pour vous. Vous êtes plus malade que vous ne croyais, pisque vous avez pardu connoissance.

JULIENNE.

Vous ne connoissez pas mon mari, monsieur le Bailli?

LE BAILLI.

Ce ne l'est point là, madame Julienne.

MADAME AGATHE.

Ce n'est point là le compere Julien?

LE BAILLI.

Non, il y a plus de trois semaines qu'il est noyé.

JULIEN.

Je sis noyé, moi? Palsangué, vous en avez menti, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Il y a un bon procès-verbal qui certifie le fait.

JULIEN.

Oh! tatigué, je certifie le contraire.

JULIENNE.

Et je nous gaussons du procès-verbal.

LE BAILLI.

C'est ce qu'il faudra voir.

CLITANDRE.

Ecoutez, monsieur le Bailli, vous vous engagez là dans une affaire...

LE BAILLI.

Le meûnier est noyé, cela aura des suites.

JULIEN.

Oh bian! morgué, si je sis nayé, c'est vous qu'il faut pendre: car c'est de votre façon, puisqu'il faut tout dire..

CLITANDRE.

Comment, de sa façon?

JULIEN.

Oui voirement, c'est ly qui m'a conseillé de laisser croire ça, pour faire pendre Julianne.

JULIENNE.

Pour me faire pendre? tu as eu ce cœur-là, cher petit mari?

JULIEN.

Morgué, je ne l'ai pas eu long-temps, comme tu vois, je sis sans rancune. Ne me fais plus enrager, je n'irai plus à Nemours; vivons bien ensemble; la

Justice en aura un pied de nez; et si alle ne le boutera morgué pas dans nos affaires.

SCÈNE XXIV.

JULIEN, JULIENNE, CLITANDRE, COLETTE, MADAME AGATHE, LE BAILLI, MATHURIN, LEPINE, CHARLOT.

MATHURIN.

Madame Julianne, velà ces personnes que vous avez fait prier des fiançailles de Colette, qui n'osont approcher, parcequ'ils voyont ici des gens de Justice.

JULIEN.

Ils avont morgué raison; c'est une vilaine vision. Mais parle-donc, hé, femme; est-ce que tu maries comme ça notre niece, sans que j'en sache rian?

JULIENNE.

Oui, Julian; et si tu n'y bailles pas ton consentement, je recommencerons à quereller, mon enfant, tu n'as qu'à dire.

JULIEN.

Oh! palsangué non, ne querellons point; j'aime mieux faire tout ce que tu voudras.

CLITANDRE.

Vous n'aurez pas lieu de vous reprocher cette complaisance.

JULIEN.

Je le veux bian, velà qui est fini, monsieu Clitandre.

MADAME AGATHE.

Tu sais bien ce que tu m'as promis, Charlot?

CHARLOT.

Hé bian, touchez-là, je sis garçon de parole.

JULIEN.

À la franquette, monsieu le Bailli, je serai moi, maugré vous, vous avez bian faire. Hé morgué, laissez nous en paix, je vous baillesons de bonne amiquié ce que vous pourriais gagner à nous parsécuter. N'est-ce pas être raisonnables?

CHARLOT.

Allons, monsieu le Bailli, Julian n'a pas tort; c'est vous et moi qui l'avions tantôt jeté à l'iau. Morgué! repêchons-le; qu'est-ce que ça nous coûtera?

LE BAILLI.

Je suis trop humain pour un Bailli. Qu'il n'en soit plus parlé; mais au moins....

JULIEN.

Je ferons bian les choses, ne vous boutez pas en peine. Touche là, Julianne. Avec les fiançailles de Colette, j'allons faire notte remariage. Allons, palsangué! que tout le monde vianne, et que tous les ménétriers jouyont queuque drôlerie qui fasse un peu tremousser ces jeunes filles!

DIVERTISSEMENT.

M. TOUVENELLE.

Pour célébrer les noces de Colette,
Folâtrons, chantons, et dansons;
Qu'on fasse retentir les sons
Du hautbois et de la musette;
Et que par-tout l'écho répete
Nos agréables chansons.

Entrée de deux Meûniers et de deux meûnieres.

MADAME AGATHE.

Les maris qu'on voit parmi nous
Sont marchandise bien mêlée;
Pour bien faire, il faudroit les noyer presque tous;
Et la France, faute d'époux,
N'en seroit pas moins peuplée.

Entrée d'un meûnier et de madame Agathe.

CHARLOT.

Palsangué! si j'avois fait bian,
Lorsque vous caressiez ma petite meûniere,
J'aurois sur vous lâché mon chian.
Quoi! me ravir Colette, à moi, de la magniere?
Ça me déplaît, ça ne vaut rien;
C'est, morguenne! empêcher le cours de la riviere.
Pargué! c'est être bian malin,
De détourner l'iau d'un moulin!

Entrée de plusieurs meûniers et meûnieres.

MADEMOISELLE LOLOTTE.

Je ne suis qu'une meûniere;
Mais si l'Amour
Vouloit un jour
Me ranger sous sa loi sévere,
Je me rirois de son dessein;
Et pour punir ce petit téméraire,
J'en ferois mon garde-moulin.

Entrée.

M. TOUVENELLE.

Tu croyois en aimant Colette
Que tu n'aurois point de rival;
Mais le moulin d'une coquette
Est toujours un moulin banal.

Entrée.

M. TOUVENELLE.

Monsieur Clitandre a bon génie,
En faisant même un mauvais pas;
Il prend meûniere bien jolie,
Son moulin ne chomera pas.

MADEMOISELLE LOLOTTE.

Avoir deux amants en nature,
Cela se peut selon les lois;
C'est tirer d'un sac deux moutures,
Qu'avoir deux époux à la fois.

M. TOUVENELLE.

Vous qu'Amour à l'hymen destine,
Ecoutez bien cette leçon :
Tel croit en avoir la farine,
Qui souvent n'en a que le son.

FIN DU MARI RETROUVÉ.

COLIN-MAILLARD,

COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

28 octobre 1701.

ACTEURS.

M. ROBINOT, tuteur d'Angélique.
MADAME BRILLARD, tante de M. Robinot.
ANGELIQUE.
ERASTE, son amant.
LE BAILLI, cousin de M Robinot.
MATHURIN, jardinier de M. Robinot.
CLAUDINE, sa fiancée.
LEPINE, valet d'Eraste.
VIOLONS, PAYSANS ET PAYSANNES.

La scene est à Andresy.

COLIN-MAILLARD,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. ROBINOT, MATHURIN.

MATHURIN.

Tatiguié, Monsieu, vous devenez une marchandise bian rare ! On ne sauroit jouir de vous ; vous arrivez le soir à votre maison, et vous repartez drès le lendemain.

M. ROBINOT.

Je reviendrai ce soir, mon enfant ; je ne vais qu'à deux lieues d'ici consulter un peu le bailli de Pontoise, mon parent et mon ami, sur une petite affaire dans laquelle tu me feras aussi besoin.

MATHURIN.

Acoutez, si c'est pour faire du mal à quequ'un, quoique je ne soyons pas bailli, j'ons pour le moins autant de malice.

M. ROBINOT.

Je n'en doute pas.

MATHURIN.

Vous resterez ici queuque temps de ce voyage, peut-être ? Je croia, Gnieu me pardonne, qu'ous n'y avez pas houté le pied depis que notre minagere Thomasse et madame Robinot sont trépassées ?

M. ROBINOT.

Non, Mathurin ; cette mort m'a laissé tant d'affaires....

MATHURIN.

La brave femme que c'étoit que votre défunte ! On ne s'ennuyoit pas avec elle. Oh pour ça oui, c'étoit un vrai boute-en train. Je voudrois qu'on l'eussiais vue, quand alle étoit ici avecque ses bons amis, qui étiont aussi les vôtres, dà ; car y beuviont tant à votre santé.... Ma défunte à moi, qui étoit une maleigne bête, disoit comme ça que ce n'étoit pas par amiquié qu'ils y beuviont, qu'ils se gobargiont de vous, qui s'en moquiont ; mais mon opignion à moi, c'est qu'ils y alliont tout à la franquette ; et une marque qu'ils n'y entendiont point de finesse, c'est qu'ils n'y beuviont jamais qu'ils ne fussiont saouls.

M. ROBINOT.

Ne parlons point de cela. Vois-tu, ce qui est passé est passé, mon pauvre Mathurin. La mort efface tout, et je ne prends sur mon compte que le présent ; du reste, je suis un bon humain, qui aime la paix et la tranquillité, et j'ai toujours regardé une femme, moi, comme un mal nécessaire, comme une de ces choses dont on ne sauroit se passer dans la vie, et qu'il faut prendre bonnes ou mauvaises.

MATHURIN.

Morgué que c'est bian dit ! Cette mademoiselle Angélique que vous avez amenée avecque vous de Paris, Monsieur, n'est-ce point quelque mal nécessaire que vous auriais envie de prendre ?

M. ROBINOT.

Cette jeune enfant qui est là-dedans auprès de ma tante ? Est-ce que tu ne l'avois pas encore vue ? (Ah ! non à propos, elle étoit au couvent). Oh bien, cette aimable personne est sous ma tutelle, mon cher Mathurin, et de son tuteur je vais devenir son mari. Mais dis-moi un peu, toi, cette

jeune paysanne avec laquelle je t'ai surpris tantôt causant dans la grange ; hé ; plaît-il ?

MATHURIN.

Claudeine, Monsieur ?

M. ROBINOT.

Claudine soit.

MATHURIN.

C'est un mal nécessaire que je me baille itou, M. Robinot.

M. ROBINOT.

Oui dà.

MATHURIN.

Oh! parguenne ce n'est plus un secret; je sommes déja promis l'un à l'autre, et j'avons fait des façons de fiançailles. Ça se rencontre à merveilles, et il m'est avis qu'il est bian juste, quand vous nous baillez une maitresse, que je vous baillons itou une jardiniere.

M. ROBINOT.

Oui, tu as raison, et je suis ravi que cela se rencontre ainsi, ce sera une compagnie pour Angélique. Comme elles sont de même âge, elles joueront ensemble à mille petits jeux, dont il faut quelquefois occuper ces jeunes personnes-là, afin de les distraire d'autres choses.

MATHURIN.

Oh morguenne oui ! il faut de l'occupation à la jeunesse.

M. ROBINOT.

Croirois-tu bien, tout barbon que je suis, que je passe quelquefois des heures entieres, avec mon petit domestique, à jouer à colin-maillard avec elle? cela la divertit, cela la divertit : sur-tout lorsque je fais Colin-Maillard, moi ; elle saute, elle rit, elle gambade, elle est dans une joie qui n'est pas concevable.

MATHURIN.

Je le crois morgué bian. Les filles et les femmes ne sont jamais plus aises que quand leurs tuteurs ou leurs maris faisont les Colin-Maillards avec elles ; et je crois que c'est pour ça, Guieu me pardonne, que ma defunte à moi m'affectionnoit tant. Stanpandant je n'aimois pas trop ce jeu-là, voyez-vous ; et me souviant d'un jour, que par complaisance pour le vieux Signeur de notre village, alle, ly et moi, avec une demi-douzaine d'autres, j'y jouions tretous par ensemble ; je n'avois morgué pourtant pas les yeux si bian bouchés, que je ne visse venir le jeune Lucas, qui se glissit tout bellement aux environs de ma femme, et qui eut la hardiesse de l'y prendre la main.

M. ROBINOT.

Hé bien ?

MATHURIN.

Hé bian morgué ! je ly pris la sienne, et je vous ly bailly un tour de poignet. Tout bian, ly dis-je, monsieu Lucas, ce n'est pas pour vous que je jouons à ce jeu-là ; vous n'en êtes pas, retirez-vous d'ici.

M. ROBINOT.

Fort bien.

MATHURIN.

Oh tatigué ! je n'entends point de raillerie, et le Colin-Maillard n'est pas fait pour tout le monde ; n'est-ce pas ?

M. ROBINOT.

Oui, il faut prendre garde avec qui l'on y joue, et ne se pas laisser attraper.

MATHURIN.

N'est-il pas vrai ? quand se fera le mariage ? Claudeine et moi, j'aurons affaire à Paris ce jour-là, je vous en avartis.

M. ROBINOT.

Tu n'auras pas la peine de venir si loin. J'ai choisi ma maison de campagne, comme plus convenable à mon dessein, et tu ne me vois à Andresy que pour cela.

MATHURIN.

Tatigué, que cela me viant bian! Acoutez, monsieu, si vous m'en croyez, je ne ferons qu'une noce de toutes les deux; et comme la mienne est la plus chétive, alle ira par-dessus le marché, ce sera autant d'épargné.

M. ROBINOT.

Oh! non, mon enfant, je ne ferai point de noce; je crains trop l'éclat.

MATHURIN.

Un mariage sans noce, monsieu? queulle vargogne! Queu dévergondage! Hé, mais! velà toutes les manieres de la défunte; votre femme vous a gâté, M. Robinot.

M. ROBINOT.

Tu ne m'entends pas, Mathurin? Je veux dire que j'ai des raisons pour faire les choses à petit bruit. La petite personne que j'épouse n'est point sans avoir quelque amant, et je suis bien aise surtout de prendre le temps qu'un certain capitaine, qu'on appelle Eraste, est à sa garnison. La présence de ce drôle-là pourroit mettre obstacle à mon dessein.

MATHURIN.

Oui voirement, alle en y boutroit. Ce sont des enjoleux, que ces capitaines, des attrapeux de filles.

M. ROBINOT.

Assurément, et tant absent qu'est celui-ci, il est important de garder le secret.

MATHURIN.

Ne vous boutez pas en peine.

M. ROBINOT.

Je ne me fie point à ma tante, je crains qu'elle n'ait donné quelques avis à ce capitaine, et je te recommande sur toutes choses de faire si bonne garde aux environs de ce logis, que personne n'en puisse approcher sans que j'en sois averti.

MATHURIN.

Laissez-moi faire. Hé pargué, la velà qui viant, madame votre tante; demandez-ly de quen bois je me chauffe. Tout petit que j'étois, alle s'est queuquefois sarvi de moi pour en faire accroire à votre bon-homme d'oncle, et c'est morgué de pere en fils que je sommes attachés à la famille.

M. ROBINOT.

Ma tante va m'amuser encore, et je manquerai le bailli; dépêche, Mathurin, va dire au maître de l'Epée royale qu'il m'amene sa cavale à la porte de derriere; je traverserai le clos à pied; tout en me promenant avec ma tante, ce sera autant de chemin de fait; va vîte.

MATHURIN.

Alle y sera plutôt que vous, quelque vîte que vous alliais. En tout cas, vous n'aurais qu'à attendre.

SCENE II.

MADAME BRILLARD, M. ROBINOT.

MADAME BRILLARD.

Ah! ah! mon neveu, vous voilà encore? je vous croyois bien loin.

M. ROBINOT.

Vous voyez, ma tante, j'avois quelques ordres

à donner à Mathurin, et le temps s'est passé en les lui donnant.

MADAME BRILLARD.

Vous le consultiez apparemment sur vos amours? C'est un homme de bon conseil pour ces sortes d'affaires, que votre Mathurin.

M. ROBINOT.

Je ne l'ai point encore éprouvé là-dessus; mais, ma tante, si on l'en veut croire, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est utile à la famille.

MADAME BRILLARD.

Hé! hé! brisons là-dessus. Il n'y a qu'à l'écouter, je crois, pour entendre de belles choses; c'est encore un bon babillard. Mais vous, monsieur mon neveu, que prétendez-vous faire de votre mademoiselle Angélique?

M. ROBINOT.

Ce que j'en prétends faire? Hé parbleu! ma femme.

MADAME BRILLARD.

Votre femme, mon neveu! Votre femme? Et ne vous souvient-il plus que la défunte et vous l'aviez promise à Eraste? Ils s'aiment, ils sont de même âge, et de pareille condition, et....

M. ROBINOT.

Oui, ma tante, du vivant de la défunte je l'avois promise à Eraste; la défunte morte, vous ne trouverez pas mauvais que je la garde pour moi.

MADAME BRILLARD.

Oh bien! faites, mon neveu, faites; vous allez faire de belles affaires. Pour moi, je n'y donnerai point les mains, et je m'en vais quitter la maison; je ne saurois entendre tant gémir, tant soupirer. La pauvre enfant n'oseroit dire ce qu'elle pense: mais je m'en doute bien. Je viens de la laisser là-dedans avec une jeune paysanne, à-peu-près de

son âge ; peut-être lui ouvrira-t-elle son cœur plus volontiers qu'à moi ; mais au bout du compte, mon neveu, l'on n'est point triste comme cela la veille de ses noces, quand on épouse ce qu'on aime.

M. ROBINOT.

A cela près, commençons toujours par épouser; le reste viendra après comme il pourra, ma tante.

MADAME BRILLARD.

Le reste ne viendroit peut-être que trop tôt, et il n'est pas difficile de faire l'horoscope d'un mari qui a épousé sa femme en dépit d'elle.

M. ROBINOT.

J'en courrai les risques, ma tante, j'en courrai les risques. Je vous ai bien ouï dire à vous-même que mon oncle ne vous devoit qu'à la persécution de vos parents. Nous sommes hardis, comme vous voyez, dans notre famille. N'auriez-vous point tiré mon horoscope sur la sienne ?

MADAME BRILLARD.

Jour de dieu ! mon neveu, ne raillons point sur de pareilles matieres ; la chose est sérieuse, croyez-moi.

SCENE III.

M. ROBINOT, MADAME BRILLARD, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Hé ! venez vite, madame ! venez vite.

MADAME BRILLARD.

Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant ?

CLAUDINE.

Venez m'aider à la retenir, vous dis-je.

M. ROBINOT.

Qui, retenir ?

CLAUDINE.

Cette mademoiselle Angélique. Je crains, Dieu me pardonne, qu'elle ne se défasse ; elle se veut jeter dans le puits.

MADAME BRILLARD.

Se jeter dans le puits? Vous voyez, mon neveu?

CLAUDINE.

Elle pleure, elle se lamente, elle tape du pied, elle se tord les bras, elle se tourmente.

MADAME BRILLARD.

Hé ! pourquoi fait-elle tout cela ? ne te l'a-t-elle point dit ?

CLAUDINE.

Si fait vraiment.

M. ROBINOT.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien ! monsieur, elle dit qu'elle aime mieux mourir que d'épouser un vilain, un pied plat, un laid mâtin, un vieux penard.

MADAME BRILLARD.

Vous voyez, mon neveu ?

CLAUDINE.

Comment, madame, est-ce que vous croyez que c'est de monsieur qu'elle parle ?

M. ROBINOT.

Qu'est-ce à dire, de moi ?

CLAUDINE.

Mais, écoutez, monsieur, cela pourroit bien être ; car elle dit qu'elle ne vous aime point, et je gagerois bien qu'elle dit vrai.

M. ROBINOT.

La petite insolente ! Hé pourquoi ne m'aimeroit-elle point ?

CLAUDINE.

Parceque vous ne lui paroissez point aimable. Hé puis, voulez-vous que je vous dise, il me paroît qu'elle en aime quelque autre.

M. ROBINOT.

Elle en aime quelque autre ?

MADAME BRILLARD.

Vous voyez, mon neveu ?

CLAUDINE.

Est-ce que vous vous êtes doutée de cela, madame ?

MADAME BRILLARD.

Si je m'en suis doutée ! oui vraiment, je m'en suis doutée.

CLAUDINE.

Oh bien, n'en doutez plus ; cela est certain.

M. ROBINOT.

Cela est certain ? Qui te le fait accroire ?

CLAUDINE.

Ce qu'on m'a dit, et ce que j'ai vu.

M. ROBINOT.

Hé ! qu'as-tu vu ? Que t'a-t-on dit ?

CLAUDINE.

Ne vous impatientez point, je m'en vais vous le dire ; mais que cela ne vous fâche point, au moins.

M. ROBINOT.

Non, non, parlé.

CLAUDINE.

Hier au soir, quand vous arrivâtes, il y avoit un grand jeune monsieur qui étoit arrivé dès le matin.

M. ROBINOT.

Un grand jeune monsieur, ma tante !

CLAUDINE.

Vous ne le connoissez peut-être pas, vous, monsieur ? Mais il est de la connoissance de mademoi-

selle Angélique; et c'étoit elle qu'il attendoit; ce n'étoit pas vous.

MADAME BRILLARD.

Hé bien, mon neveu?

M. ROBINOT.

Hé bien, ma tante? il faut approfondir cette affaire, et chercher un peu...

CLAUDINE.

Bon! chercher; vous aurez beau chercher, vous ne trouverez rien; il est décampé.

M. ROBINOT.

Comment, décampé? Hé, se sont-ils vus? se sont-ils...

CLAUDINE.

S'ils se sont vus? Ils ont parlé ensemble

M. ROBINOT.

Ils ont parlé ensemble?

CLAUDINE.

Oui vraiment; et c'est moi qui ai conduit tout ça; j'avois le mot.

M. ROBINOT.

Tu avois le mot? Comment, impudente!

CLAUDINE.

Oh! dame, écoutez, je n'y entends point de malice; ce jeune monsieur m'avoit priée de faire en sorte qu'il dit seulement deux ou trois paroles à une jeune personne qui viendroit avec vous. Tout en arrivant je lui ai fait un signe : elle, tout d'abord, m'en a fait un autre; j'ai recommencé, elle a continué; j'ai passé devant, elle m'a suivie; et sans nous être jamais connues, nous avons fort bien entendu tout ce que nous voulions nous dire.

MADAME BRILLARD.

Hé bien, mon neveu, vous hasarderez d'épouser cette petite personne malgré elle?

M. ROBINOT.

Si je l'épouserai? Mais il n'est pas question de cela maintenant. Où t'a-t-elle suivie? dis.

CLAUDINE.

Dans la salle où étoit ce jeune monsieur; et à peine s'étoient-ils dit quatre paroles, en tremblant tous deux, on vous a entendu venir; on a caché le monsieur dans le cabinet, où il a demeuré pendant tout le souper, et il n'en est sorti que quand nous avons joué le soir à Colin-Maillard, pendant que c'étoit vous qui l'étiez.

M. ROBINOT.

Pendant que j'étois Colin-Maillard? Ah! je ne m'étonne pas si elle avoit hier tant d'envie d'y jouer.

CLAUDINE.

Le tour est fort plaisant, n'est-ce pas? Oh! ces demoiselles de Paris ont l'esprit bien plus joli que nous autres paysannes.

MADAME BRILLARD.

Ah! merci de ma vie, vous paroissez une bonne piece.

CLAUDINE.

Oh! non, en vérité, je suis trop innocente; et ce n'est que faute d'invention que le jour des fiançailles de Mathurin et de moi, ce pauvre Blaise, qui m'étoit comme ça venu parler en cachette, fut enfermé plus de vingt-quatre heures chez ma mere, dans la grande huche, pendant que tout le monde étoit à table. Il pensa étouffer, et il ne put sortir que le lendemain. Si j'avois eu de l'esprit comme votre mademoiselle Angélique...

MADAME BRILLARD.

Allez, Claudine; retournez auprès d'elle, mon enfant, je vais vous joindre: en attendant, tâchez de lui remettre l'esprit, de lui faire entendre...

CLAUDINE.

Elle n'entendra rien, madame, à moins que ce ne soit ce jeune monsieur qui lui parle, ou que le vieux qu'elle craint lui promette de ne point l'épouser.

M. ROBINOT.

Allez, impertinente; faites ce qu'on vous dit; et si vous vous mêlez encore de faire des signes davantage, j'avertirai Mathurin de l'histoire de la grande hache.

CLAUDINE.

Le grand malheur! Je voudrois qu'il la sût; car je ne l'aime pas plus qu'on vous aime.

SCENE IV.

M. ROBINOT, MADAME BRILLARD.

MADAME BRILLARD.

Hé bien, mon neveu?

M. ROBINOT.

Hé bien, ma tante?

MADAME BRILLARD.

Vous persévérez dans votre dessein?

M. ROBINOT.

Sans doute.

MADAME BRILLARD.

Une fille que vous voyez qui en aime un autre?

M. ROBINOT.

Elle en aimera tant qu'elle voudra : mais elle n'épousera que moi.

MADAME BRILLARD.

Hé! qui vous fait vous obstiner dans cette résolution?

M. ROBINOT.

De très fortes raisons, ma tante; mon repos, l'acquit de ma conscience.

MADAME BRILLARD.

L'acquit de votre conscience? Auriez-vous abusé...

M. ROBINOT.

Oui, de son bien, ma tante; et c'est par manière de restitution que je l'épouse. Depuis douze ans qu'elle est ma pupille, ses revenus et les miens se sont tellement mêlés et confondus, que cela fait une espece d'embarras; et pour en sortir aisément, je veux tâcher de n'avoir de compte à rendre qu'à moi-même. C'est une raison que celle-là, comme vous voyez.

MADAME BRILLARD.

Oui, et très forte, même.

M. ROBINOT.

Ce mariage-là me servira de quittance, et je voudrois bien pouvoir de même épouser tous mes autres créanciers.

MADAME BRILLARD.

Mais si les choses se fesoient un peu plus à l'amiable?

M. ROBINOT.

A l'amiable ou non, elles se feront : cependant, comme on me pourroit imputer d'avoir ou surpris ou contraint cette petite créature, je vais prier mon cousin le bailli de dresser lui-même les articles, et de donner un bon tour à l'affaire. Vous, ma tante, rentrez, je vous prie; ayez l'œil un peu sur elle et sur la petite paysanne; et prenez garde aux signes, sur-tout.

MADAME BRILLARD.

Je ne jouerai point à Colin-Maillard, je vous le promets.

M. ROBINOT.

Je saurai bientôt qui est le jeune homme; et s'il est demeuré dans le village, il ne peut pas s'y cacher long-temps. Cependant, ma tante, il faut étourdir Angélique à force de jeux, d'amusements et de petites fêtes; et tâcher, s'il se peut, d'empêcher qu'elle continue de réfléchir à l'engagement que j'exige d'elle.

MADAME BRILLARD.

Vous aurez bien de la peine à y réussir.

M. ROBINOT.

Il n'importe; tout coup vaille. Faites avertir les violons, et toute la jeunesse du village, de se trouver ici tantôt à mon retour; je tarderai le moins qu'il me sera possible. Sans adieu, ma tante.

SCENE V.

MADAME BRILLARD.

Je vous baise les mains, mon neveu. Hom, le vieux fou, qui pense amuser une fille de seize ans avec des ménétriers de village, et des jeux d'enfants. Ce n'est ni l'esprit, ni les oreilles; c'est le cœur qu'il faut amuser à cet âge-là. Mais que vois-je? Est-ce toi, Lépine?

SCENE VI.

MADAME BRILLARD, LEPINE.

LÉPINE.

Moi-même, madame, à votre service.

MADAME BRILLARD.

Hé! que viens-tu faire ici, mon pauvre garçon?

LÉPINE.

Tâcher de vous rencontrer et de vous parler, madame. Je vous rencontre et je vous parle; voilà qui est fini.

MADAME BRILLARD.

Tu me parles? mais tu ne me dis rien. Que fait ton maître? a-t-il reçu ma lettre?

LÉPINE.

Oui, madame, il est ici.

MADAME BRILLARD.

Eraste est ici?

LÉPINE.

Depuis hier matin, madame. Il vit le soir Angélique en arrivant, il lui a parlé.

MADAME BRILLARD.

Quoi! c'est lui qu'on a fait cacher dans ce cabinet...

LÉPINE.

Oui, madame, et qui en est sorti pendant que vous dormiez dans un coin de la salle, et que monsieur Robinot jouoit à Colin-Maillard avec Angélique.

MADAME BRILLARD.

Mon neveu le croit à la garnison. Hé bien! quelles mesures prend-il? Que prétend-il faire?

LÉPINE.

Tout ce qu'il vous plaira, madame; il attend vos ordres, et je viens les prendre.

MADAME BRILLARD.

Il a fort bien fait de venir.

LÉPINE.

Pas trop, madame; et je crains bien qu'il ne soit arrivé que pour être de la noce de sa maîtresse.

MADAME BRILLARD.

Oh! non, non. Où est-il? Il faut que je lui parle.

LÉPINE.

Il faut qu'il vous parle aussi, madame.

MADAME BRILLARD.

Qu'il vienne, qu'il vienne; mon neveu n'y est pas; et nous le ferons jouer à Colin-Maillard, s'il revient.

LÉPINE.

Voici mon maître.

SCENE VII.

ÉRASTE, MADAME BRILLARD, LÉPINE.

ÉRASTE.

Ah! madame, que j'ai de graces à vous rendre des avis que vous m'avez donnés par votre lettre : mais suis-je assez-tôt arrivé pour mettre obstacle à mon malheur?

MADAME BRILLARD.

Vous parlâtes hier à Angélique; que vous a-t-elle dit?

ÉRASTE.

Nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir.

MADAME BRILLARD.

Vous aime-t-elle?

ÉRASTE.

J'ai lieu de le croire.

LÉPINE.

Si elle ne vous aime pas, elle hait monsieur Robinot du moins; voilà ce qu'il y a de sûr.

MADAME BRILLARD.

Oui : mais monsieur Robinot prétend l'épouser; voilà ce qu'il y a de plus certain.

LÉPINE.

Et nous prétendons l'en empêcher, nous : voilà de quoi il s'agit.

ÉRASTE.

Comment la tirer de ses mains, mon pauvre Lépine?

LÉPINE.

Il faut obtenir d'elle qu'elle y consente, premièrement. Si madame étoit d'humeur à lui donner un bon conseil. De bons conseils, donnés bien à propos quelquefois, déterminent bien utilement la jeunesse.

MADAME BRILLARD.

Mais quels conseils pourrois-je lui donner, moi?

LÉPINE.

Examinons un peu cela. Allons, de la vivacité, monsieur; rêvons chacun de notre côté, et nous rassemblerons ensuite nos idées.

SCENE VIII.

ERASTE, MADAME BRILLARD, LEPINE, MATHURIN.

MATHURIN.

Tatigué! que ce capitaine, qui est amoureux de mademoiselle Angélique, baille martel en tête à monsieu Robinot!

LÉPINE.

Hé bien, monsieur, trouvez-vous quelque chose? hem!

ÉRASTE.

Non, rien du tout.

LÉPINE.

Pauvre esprit!

MATHURIN.

Il croit qu'il est à la garnison; il pense que peut-être il est ici; il ne sait, morguenne! à quoi s'en tenir. Oh! que c'est une sotte chose que d'être amoureux et défiant!

LÉPINE.

Et vous, madame, n'entrevoyez-vous rien qui pût...

MADAME BRILLARD.

Je ne sais par où m'y prendre.

LÉPINE.

Quelle foiblesse d'imagination!

MATHURIN.

Comment, morgué! vela la taute avec deux parsonnes qui avons la physionomie de capitaines.

LÉPINE.

Seriez-vous si peu ingénieuse que cela pour vous-même?

MADAME BRILLARD.

Je crois qu'oui, mon enfant.

LÉPINE.

Oh! je n'en crois rien, moi; je m'y connois.

MATHURIN.

Approchons-nous plus près pour acouter ce qu'ils disont.

LÉPINE.

Voyons un peu. Mettez-vous à la place d'Angélique, par exemple.

MADAME BRILLARD.

Hé bien?

MATHURIN.

Ils parlont d'Angélique; il se trame quenque chose.

LÉPINE.

Figurez-vous que vous êtes elle-même, que vous n'avez que son âge.

MADAME BRILLARD.

Hom, ce temps-là n'est pas si fort éloigné, qu'il ne me soit quasi présent, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Fort bien, madame; vous entrerez mieux dans le fait de la chose.

MATHURIN.

Dans le fait de la chose? J'y suis quasi, moi, dans le fait de la chose.

LÉPINE.

Vous êtes donc mademoiselle Angélique, et vous n'avez comme elle que quinze ou seize ans tout au plus.

MADAME BRILLARD.

Oh! je valois mieux qu'elle à cet âge-là, sur ma parole.

LÉPINE.

Vous êtes passionnément aimée de monsieur Eraste, que voilà?

MATHURIN.

Justement.

LÉPINE.

Qui est un joli homme, un grand garçon, beau, bien fait, capitaine en pied dans un régiment de garnison?

MATHURIN.

C'est morgué ly, c'est le capitaine: achevons d'acouter.

LÉPINE.

Ils savent bien aimer, madame, ces officiers de garnison; ils n'ont que cela à faire.

MADAME BRILLARD.

Hé! à qui le dis-tu, mon enfant? Nous en avons quelquefois fait soupirer quelques-uns.

LÉPINE.

Je crois bien. La peste! Celui-ci est averti

qu'un vieux magot, qui est votre tuteur, vous veut épouser malgré vous. Il met d'abord en gage quelques vestes d'or, quelques juste-au-corps galonnés, une montre d'Angleterre...

ÉRASTE.

Es-tu fou, Lépine, avec ton détail ridicule?

LÉPINE.

Hé, non, monsieur, je ne suis point fou; laissez-moi faire. Cela est bien touchant, n'est-ce pas, madame?

MADAME BRILLARD.

Oui, je trouve cela fort tendre.

LÉPINE.

Il prend la poste; il part, il arrive; il vous trouve outrée de désespoir de la violence qu'on veut vous faire; il soupire, il pleure, il gémit, il se jette à vos pieds, il embrasse vos genoux.

MADAME BRILLARD.

Allons donc, tenez-vous, petit badin, vous m'attendrissez trop, vous m'attendrissez trop: je suis toute je ne sais comment.

LÉPINE.

Tant mieux, madame, voilà comme il faut que soit Angélique. Il vous conjure de prévenir par la fuite le malheur qui vous menace également l'un et l'autre.

MATHURIN.

Tatigué, que velà un drôle qui a la langue bian pendue.

LÉPINE.

De consentir à un enlevement, qui peut seul vous mettre à couvert des persécutions de ce vilain tuteur.

MATHURIN.

Un enlèvement, la peste!

LÉPINE.

D'abord vous ne répondez rien à cela; le mot d'enlevement vous effarouche.

MADAME BRILLARD.

Mais vraiment, la proposition est un peu vive.

LÉPINE.

Assurément; et Angélique est une fille bien née de s'en effaroucher: mais elle a pour amie une personne de bon esprit, comme vous, qui entre charitablement dans ses intérêts; qui la rassure contre ses scrupules; qui lui dit naturellement que dans les maladies désespérées les remèdes violents sont nécessaires; que c'est plutôt une promenade qu'un enlevement. Cela donne à rêver à la petite fille.

MADAME BRILLARD.

Oui, sans doute, cela donne à rêver.

LÉPINE.

N'est-il pas vrai?

MATHURIN.

Queul enjoleux!

LÉPINE.

Le capitaine saisit le moment de la réflexion. Il parle, il presse, il prie, s'arrache les cheveux; il se veut passer son épée au travers du corps: cela persuade, madame.

MADAME BRILLARD.

Ah! vraiment oui, cela persuade; cela ne persuade que trop. Ne m'en dis pas davantage; voilà qui est fini: qu'on m'enleve; allons, qu'on m'enleve.

LÉPINE.

Comment, madame?

MADAME BRILLARD.

Oui, me voilà déterminée.

ÉRASTE.

Maugrebleu de la vieille folle!

LÉPINE.

Hé, non, Madame, ce n'est pas pour l'enlevement que vous êtes Angélique. Vous changez de personnage sur la fin, et vous devenez cette bonne amie qui lui conseille la chose.

MADAME BRILLARD.

Ah! cela est vrai. J'entre là-dedans; tu as raison. Je m'égarois un peu: mais tu dis les choses d'une maniere si vive, si touchante! c'est un tableau si naturel! Laisse-moi faire, va, je suis pénétrée; je vais le conseiller comme pour moi.

MATHURIN.

Hé, nannin, nannin, madame, vous ne conseillerez rian: tatigué, queulle conseilleuse!

MADAME BRILLARD.

Ce rustre-là nous écoutoit, je pense...

MATHURIN.

Oui, palsangué, je vous acoutois, et bien en prend à monsieu Robinot. Il a morgué bian raison de se défier de vous.

MADAME BRILLARD.

Que veut dire cet animal-là?

MATHURIN.

Ce que je veux dire, madame? que ça n'est ni biau ni honnête: à l'âge que vous avez, n'avez-vous point de honte?

MADAME BRILLARD.

Quel insolent est-ce là?

MATHURIN.

Oh! oui, insolent, ta, ta, ta, pa, la, pouf; il semble qu'il n'y a qu'à dire des injures.

ÉRASTE.

Qu'est-ce que c'est que ce faquin-là, madame?

MATHURIN.

Faquin, Monsieur?

MADAME BRILLARD.

C'est le jardinier de monsieur Robinot, un maroufle.

MATHURIN.

Nannin, nannin, madame, jardinier-concierge, et non pas jardinier-maroufle, entendez-vous?

ÉRASTE.

Oh! bien, monsieur le jardinier-concierge, vous me paroissez un maître fat, qui voulez faire l'important... Mais je vous avertis...

LÉPINE.

Hé, monsieur, ne prenez pas garde à cet homme-là.

ÉRASTE.

Si...

MATHURIN.

Ah! oui, si... pargué, qu'il y prenne garde s'il veut; en bian faisant on ne craint parsonne: je prends les intérêts de mon maître une fois, et je ne ferons tantôt pas mal chapitrer madame la tante.

MADAME BRILLARD.

Et moi, de mon côté, je te la garde bonne. Je vais songer à vos intérêts, Eraste.

MATHURIN.

Oh! parguenne oui, velà de biaux songements. Tant que je serai ici, je vous mets morgué à pis faire.

MADAME BRILLARD.

C'est ce qu'il faudra voir. En attendant, je vous demande pour toute reconnoissance, Eraste, de traiter ce coquin-là comme il le mérite; je vous le recommande.

SCENE IX.

ERASTE, LEPINE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ho, ho, ho, ho, ho! velà de bonnes chiennes de recommandations.

ÉRASTE.

Ecoute, mon ami.

MATHURIN.

Non, morgué, je ne sis pas votre ami, et ça est bian vilain à un honnête capitaine comme vous, d'avoir comme ça des enjoleux à gage, qui venont prêcher dans les maisons, afin de parvartir les parsonnes foibles.

ÉRASTE.

Je perdrai patience.

LÉPINE.

Voilà un maraud qui prend tout le train de se faire battre. Mon camarade...

MATHURIN.

Hé bian! mon camarade? morgué, vous ne me parvartirez point; je sis imparvartissable.

LÉPINE.

Je le crois : mais si tu es si rétif, voilà mon maître, monsieur le capitaine, qui est un peu brutal ordinairement; je le suis aussi de mon métier.

MATHURIN.

Hé tatigué, ne le sis-je pas itou, moi, de ma nature? de brutal à brutal, il n'y a que la main.

LÉPINE.

Oui, mais nous sommes deux brutaux contre un; prends-y garde, tu te feras donner cent coups de bâton.

MATHURIN.

Cent coups de bâton?

LÉPINE.

Oui, de mon maître seulement, et autant de moi.

MATHURIN.

Et autant de vous? ça feroit deux cents, voyez-vous.

ÉRASTE.

Justement.

LÉPINE.

Il compte fort bien au moins, monsieur.

MATHURIN.

Et vous parlez fort mal, vous. Ce n'est morgué pas comme ça qu'on m'amadoue. Hé, fi, qneulle magniere! Allons, de l'honnêteté, de la douceur; on a tout de moi par la douceur; j'aime qu'on me prie.

ÉRASTE.

Ah! s'il ne tient qu'à te prier...

MATHURIN.

Oui: mais il y a magniere et magniere de prier.

ÉRASTE.

Ne t'oppose point à l'exécution des desseins favorables qu'on veut faire prendre à Angélique, je t'en conjure.

LÉPINE.

Je t'en conjure aussi.

MATHURIN.

Fort bian: mais avec quoi est-ce que vous faites ces conjurations, s'il vous plaît?

ÉRASTE.

Avec toute l'ardeur imaginable, tous les sentiments de reconnoissance qu'un si bon office me peut inspirer.

LÉPINE.

On ne peut mieux prier que cela, mon pauvre garçon.

MATHURIN.

Si fait, morguenne, on peut mieux prier. On m'a prié plus de cent fois pour des affaires comme ça: mais n'an s'y prenoit d'une autre façon.

LÉPINE.

Comment?

MATHURIN.

Oh! il y a des parsonnes bian plus stilées les unes que les autres. Tenez, on tiroit une bourse, d'abord; ça me bailloit de l'attention; ça me faisoit ouvrir les yeux; vous entendez bian ça, n'est-ce pas?

LÉPINE.

Oui, à merveilles: mais...

MATHURIN.

On m'expliquoit la chose, j'acoutois: on ouvroit la bourse, je boutois la main dedans sans qu'on me fît seigne; car je comprends facilement les choses, moi; et il m'est avis que vous ne comprenez pas si bian, vous, monsieur le capitaine.

LÉPINE.

Si fait, si fait, nous comprenons bien: mais il y a une petite difficulté; c'est que nous ne portons jamais de bourse, nous autres.

MATHURIN.

Morgué, tant-pis; c'est pourtant un meuble bian nécessaire.

LÉPINE.

Vous avez raison: mais au défaut de bourse, nous vous ferons notre billet si vous voulez, hem?

MATHURIN.

Un billet? non. Je n'avons pas de foi pour des billets de capitaine.

LÉPINE.

Mais...

MATHURIN.

Non, voyez-vous, je sis incorruptible.

LÉPINE.

Mon pauvre garçon...

MATHURIN.

Il n'y a rian à faire. Je prends mon cœur par autrui, moi. J'aime Claudeine autant que monsieu Robinot aime Angélique; si on me l'enlevoit, je mourrois de chagrin. Allons, morgueune, point de foiblesse; il ne faut pas qu'un jardinier soit cause du trépassement de son maître, ça seroit trop parfide.

LÉPINE.

Mais écoute donc.

MATHURIN.

Je n'aconte rian; l'attention me manque.

ÉRASTE.

Il faut pourtant absolument...

MATHURIN.

Point de brutalité, monsieur; vous m'avez prié fort civilement, je vous refuse de même. Jusqu'au revoir, monsieu le capitaine.

LÉPINE.

Hé! attends, attends, on fera un effort.

MATHURIN.

Oh! oui, tarare, je vous en réponds; ça vous apprendra une autre fois à porter une bourse.

SCENE X.

ERASTE, LEPINE.

LÉPINE.

Il a raison, monsieur; c'est un grand secours que

celui d'une bourse bien garnie; et malheureusement la nôtre ne l'est pas.

ÉRASTE.

Je dois recevoir de l'argent à Paris.

LÉPINE.

Oui, mais ce rustre-ci ne veut point de billet; et sans argent comptant, ces marcoufles-là...

ÉRASTE.

Au défaut de l'argent comptant, il faut payer d'imagination; il est amoureux de cette petite Claudine, qui me fit parler à Angélique?

LÉPINE.

Hé bien, monsieur?

ÉRASTE.

La voici que le hasard me livre le plus à propos du monde.

LÉPINE.

Qu'en prétendez-vous faire?

ÉRASTE.

Tu le verras. Tâche de rejoindre le jardinier, et de l'amener ici comme sans dessein.

LÉPINE.

Ah! je vous devine à-peu-près. L'idée est bonne, et nous en aurons bonne issue.

SCENE XI.

ERASTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Hé! que faites-vous là, monsieur? Que n'entrez-vous? Monsieur Robinot n'y est pas, et mademoiselle Angélique m'envoie vous chercher, pour vous dire qu'elle sera ravie de vous voir. Allons, venez, venez.

ÉRASTE.

Non, demeurons, belle Claudine; je me plais mille fois plus avec vous qu'avec elle; et je voudrois y pouvoir demeurer toute ma vie.

CLAUDINE.

Avec moi, monsieur? vous n'y songez pas. Est-ce que ce n'est pas pour mademoiselle Angélique que vous êtes venu ici?

ÉRASTE.

Oui, Claudine, mais je vous ai vue: j'aimois hier Angélique en arrivant; aussitôt que je vous vis, mon amour diminua pour elle.

CLAUDINE.

Oh! vous mentez, monsieur; cela ne s'est pas fait si vîte. Vous fûtes hier avec moi toute la journée; et quand mademoiselle Angélique arriva, vous l'aimiez encore de tout votre cœur; je sais bien cela.

ÉRASTE.

Non, je vous assure. Un reste de tendresse combattoit pour elle, je vous l'avoue: mais dès le moment que je vous vis toutes deux ensemble, aussitôt que je pus comparer vos charmes aux siens...

CLAUDINE.

Vous me trouvâtes la plus jolie, moi?

ÉRASTE.

Sans comparaison.

CLAUDINE.

Hé bien! monsieur, vous mentez encore, ou bien vous ne vous y connoissez pas; et peut-être aussi vous voulez m'en faire accroire?

ÉRASTE.

Point du tout; et pour marque de ma sincérité, promettez-moi seulement de m'aimer, et je vous promets de ne plus voir Angélique de ma vie.

CLAUDINE.

Hé! fi donc, monsieur, vous venez ici pour elle, et vous ne la verriez pas? Cela seroit beau, vraiment.

ÉRASTE.

Il est vrai, je venois ici pour elle: mais je n'y demeure que pour vous, je vous assure.

CLAUDINE.

Si cela est comme ça, monsieur, allez-vous-en, car ça est inutile; nous ne sommes pas pour être mariés ensemble.

ÉRASTE.

Pourquoi non? Si vous voulez m'aimer, il n'y a rien de plus facile.

CLAUDINE.

Oui, de nous aimer: mais de nous marier, ce n'est pas de même; et quand des messieurs comme vous épousent de petites paysannes comme moi, on dit que ce n'est jamais pour tout de bon, et je veux que ce soit tout de bon qu'on m'épouse.

ÉRASTE.

Ce sera tout de bon aussi.

CLAUDINE.

Que ma mere, ma tante et mes cousines soient de la noce.

ÉRASTE.

C'est comme je l'entends.

SCENE XII.

ERASTE, CLAUDINE, MATHURIN.

MATHURIN.

Oh! palsanguenne, en velà bian d'une autre: Claudeine avec cet enjoleux de capitaine!

CLAUDINE.

Mais comment faire, monsieur? Il faudroit donc me défiancer d'avec Mathurin?

MATHURIN.

Se défiancer d'avec moi? Le velà, morgué! après.

CLAUDINE.

Car nous sommes fiancés, je vous en avertis.

ÉRASTE.

On vous défiancera, voilà une belle bagatelle. Aimez-moi seulement.

CLAUDINE.

Oh! ce n'est pas là la difficulté, je vous aimerai mieux que lui; c'est un vilain, un rustre, un butord.

MATHURIN.

Fort bian, notre accordée, fort bian. Vous dites-là de biaux vars à notre louange.

CLAUDINE.

Est-ce que tu étois-là, Mathurin?

MATHURIN.

Oui, palsanguenne! j'y étois; ça ne va pas mal; stanpendant je ne sommes que fiancés, et que sera-ce donc quand je serons mari et femme?

CLAUDINE.

Oh! ne t'embarrasse point de ça, nous ne le serons point; c'est ce monsieur-là qui m'épouse.

MATHURIN.

Bon! qui t'épouse? Queu peste de conte!

CLAUDINE.

Il n'y a point de conte; il m'épouse tout de bon: le voilà, demande-lui plutôt.

MATHURIN.

Eh! que tu es sotte, Claudeine; ne t'affie point à ça, morguenne! ce sont des feintes.

ÉRASTE.

Non, monsieur le jardinier, non, ce ne sont

point des feintes : Claudine sera ma femme, je vous en réponds.

MATHURIN.

Comment, votre femme ?

CLAUDINE.

Hé bien ! Mathurin ?

ÉRASTE.

Je me fais un plaisir sensible de réparer l'injustice du sort qui l'a fait naître paysanne.

CLAUDINE.

C'est bien de la bonté à vous, monsieur. Tu entends, Mathurin ?

ÉRASTE.

Que j'ai d'impatience de la voir habillée d'une belle étoffe d'or.

CLAUDINE.

Mathurin ?

ÉRASTE.

Avec une belle croix de diamants, et de belles pierreries à ses oreilles.

CLAUDINE.

Oh, monsieur ! Sont-ce-là des feintes, Mathurin ?

ÉRASTE.

Qu'elle sera brillante dans ce beau carrosse que je lui ferai faire !

CLAUDINE.

Un carrosse, Mathurin !

MATHURIN.

Par la jarnigué ! velà une mauvaise langue ; il n'y a morgué pas un mot de vrai à tout ce qu'il dit là. Et comment te bailleroit-il tout ça ? Agà, tiens, Claudeine, son valet ni li n'avont pas seulement de bourse.

ÉRASTE.

Non, monsieur le jardinier, pour acheter vos soins auprès d'Angélique, dont je ne me soucie

plus ; mais, pour rendre Claudine la plus heureuse personne du monde, vous verrez que rien ne nous manquera.

CLAUDINE.

Oh ! moyennant que cela soit comme ça, je vous aimerai bien, monsieur, je vous en réponds.

MATHURIN.

La parfide ! qu'il dise vrai ou non, la velà, morgué ! emboisée. Monsieu le capitaine, mettez la main à la conscience, je sommes fiancés, Claudeine et moi ; est-ce que vous voudriais me faire ce tort-là ?

ÉRASTE.

Que veux-tu que je te dise ? Je trouve Claudine si charmante, et tu m'as fait tant de difficultés pour Angélique...

MATHURIN.

Oh, palsanguenne ! s'il ne tient qu'à ça, je vous en ferai encore davantage pour stelle-ci.

ÉRASTE.

Nous trouverons moyen de les surmonter.

CLAUDINE.

Ça ne sera pas mal aisé, monsieur ; je vous veux déja, moi, c'est le principal ; il n'y a plus qu'à me demander en mariage à ma mere, elle le voudra bien aussi, je vous en réponds.

MATHURIN.

Hom, masque !

ÉRASTE.

Je ferai tout ce qu'il faudra faire ; ne vous mettez pas en peine.

CLAUDINE.

Dépêchez-vous donc, monsieur, je vous en prie ; je m'en vais faire part de mon bonheur à tout le village.

SCENE XIII.

ERASTE, MATHURIN.

MATHURIN.

Alle ne me dit pas adieu tant seulement! Queu dommage qu'alle soit si gentille et si changeuse! Comment faire?

ÉRASTE.

Oh çà, mon pauvre garçon, enseigne-moi vite, je te prie, où demeure la mere de cette aimable enfant.

MATHURIN.

Comment, morgué! que je vous l'enseigne? J'aimerois mieux que vous fussiais pendu.

ÉRASTE.

Tu ne veux pas me le dire? Je le saurai de quelque autre.

MATHURIN.

Mais acoutez donc, monsieu le capitaine, une petite parole.

ÉRASTE.

Hé bien?

MATHURIN.

Est-ce que vous êtes fou, de vouloir épouser cette petite criature-là? C'est une maleigne bête, je vous en avartis.

ÉRASTE.

Elle me paroît si simple, si douce.

MATHURIN.

Alle ne vaut rien, ne vous y fiez pas.

ÉRASTE.

Je ne saurois me persuader cela.

MATHURIN.

Alle me change pour vous, parceque je ne sis que jardinier, et que vous êtes capitaine ; alle vous changera contre queuque colonel, prenez-y garde. Hé fi, c'est une volage.

ÉRASTE.

Je trouverai moyen de la fixer.

MATHURIN.

Eh, morgue ! n'entreprenez pas ça ; c'est une dévargondée, une petite libartine.

ÉRASTE.

Quelle apparence que tu dises vrai ? tu veux l'épouser.

MATHURIN.

C'est que ça est bon pour moi, qui ne sis que du village : mais vous...

ÉRASTE.

Mon parti est pris, rien ne me peut changer.

MATHURIN.

Eh ! ne me baillez pas cette mortification, monsieu le capitaine. Comme on se moquera de moi !

ÉRASTE.

Je n'y saurois que faire.

MATHURIN.

Je vous en prie.

ÉRASTE.

Non.

MATHURIN.

Je me boute à vos pieds.

ÉRASTE.

Cela est inutile.

SCENE XIV.

ERASTE, LEPINE, MATHURIN.

LÉPINE.

Comment donc ? qu'est-ce que cela signifie, monsieur ? C'étoit nous qui prions tantôt cet animal-là, et je le trouve à vos genoux.

ÉRASTE.

Ah ! mon pauvre Lépine, il s'est fait depuis tantôt aussi d'étranges révolutions dans mon cœur.

LÉPINE.

Comment donc, monsieur ?

MATHURIN.

Il va épouser mon accordée.

LÉPINE.

Ton accordée ?

MATHURIN.

Oui, il est tombé tout subitement amoureux de Claudeine.

LÉPINE.

Ah ! monsieur, où est la charité ? Voudriez-vous faire ce tort-là à ce pauvre diable ?

MATHURIN.

Oui.

ÉRASTE.

Ma passion est trop vive ; je n'en suis pas le maître.

LÉPINE.

Il faut l'être, monsieur, allons, allons, un peu d'humanité ; voilà un pauvre coquin que vous mettez au désespoir.

MATHURIN.

Cela est vrai. Parlez pour moi, monsieu Lépeine, je vous en conjure.

LÉPINE.

As-tu une bourse ?

MATHURIN.

Je vous ferai un billet de cent francs.

LÉPINE.

De cent francs ? je suis plus honnête que toi, je l'accepte. Oh çà, monsieur, il faut avoir un peu de conscience dans la vie. Voilà des gens qui sont fiancés une fois, je regarde cela, moi, comme mari et femme ; et pour une petite fantaisie qui vous passe dans la tête, vous venez troubler la paix d'un ménage ; cela n'est pas bien.

MATHURIN.

Oui, ça seroit fort malhonnête, monsieu le capitaine.

LÉPINE.

Le voilà rêveur... nous en viendrons à bout. Le beau dessein à un homme comme vous, d'épouser une paysanne ? une petite étourdie apparemment ; sans conduite, sans jugement, sans retenue, sans scrupule.

MATHURIN.

Alle est encore pis que vous ne dites.

LÉPINE.

Il en reviendra, laissez-moi faire. Elle vous fera peut-être au premier jour le même tour qu'elle fait à cet homme-ci.

MATHURIN.

C'est ce que je li disois, monsieu de Lépeine.

LÉPINE.

Et cependant vous rompez pour elle des engagements très solides : vous oubliez mademoiselle Angélique.

ÉRASTE.

J'ai peine à l'oublier, je te l'avoue ; l'amour combat un peu pour elle.

LÉPINE.

Il faut se laisser vaincre, monsieur, il faut se laisser vaincre.

MATHURIN.

Oui, il n'y a pas de honte à ça.

ÉRASTE.

Un tendre souvenir me rappelle à ses charmes.

MATHURIN.

Retornez-y, monsieu le capitaine.

ÉRASTE.

J'y trouve tant d'obstacle.

MATHURIN.

Morgué ! je les leverons, ne vous boutez pas en peine.

ÉRASTE.

Non, je fais cas de ta fidélité ; je ne veux point que tu trahisses ton maître.

MATHURIN.

Oh, paisangué ! je le trahirai.

LÉPINE.

Voilà un fort honnête garçon, monsieur.

ÉRASTE.

Il mourroit de douleur.

MATHURIN.

Morguenne ! il ne m'importe, partant que j'aie Claudeine.

ÉRASTE.

Ce seroit une trop grande perfidie, à toi, de me livrer une personne qu'il regarde comme sa femme.

MATHURIN.

Ça n'y fait rien, je vous la livrerai. J'aime mieux que vous épousiais sa femme que la mienne.

LÉPINE.

Il a raison, monsieur, il n'y aura point de mal à tout cela ; je n'y trouve qu'un petit inconvénient.

MATHURIN.

Pargué ! je n'y en trouve point, moi.

LÉPINE.

Hom ! si fait, si fait, il y en a.

ÉRASTE.

Comment, qu'est-ce ?

LÉPINE.

Monsieur Robinot s'informe de nous dans le village ; on est venu de sa part au cabaret demander qui nous sommes.

ÉRASTE.

Hé bien ?

LÉPINE.

Avant qu'Angélique se soit déterminée à ce que vous souhaitez, il se passera du temps peut-être ; de jeunes filles qui sortent du couvent sont un peu barguigneuses quelquefois.

ÉRASTE.

Hé bien ?

LÉPINE.

Hé bien, hé bien, si monsieur Robinot vient à savoir que vous êtes ici ; il se tiendra sur ses gardes, et cela rendra l'exécution de vos projets plus difficiles.

ÉRASTE.

Tu as raison ; que faire à cela ?

MATHURIN.

Que faire ? il n'y a qu'à déloger du cabaret, faire semblant de partir, et changer de figure.

ÉRASTE.

Comment changer de figure ?

MATHURIN.

Parguenne ! oui. J'ai un grand dadais de cousin

qui est fait comme vous ; il vous baillera un habit, j'en baillerai un à votre homme, moi ; n'an vous prenra pour queuques paysans des environs, et vous aurais comme ça tout le temps d'ajuster toutes vos manigances.

LÉPINE.

Cela est de fort bon sens, monsieur ; ne perdons point de temps, allons.

MATHURIN.

Venez, venez, je vous aurons biantôt fagotés ; et puis après ça je songerons au reste.

LÉPINE.

Dépêchons, monsieur : voilà un bon garçon, ce seroit conscience de lui prendre son accordée.

SCENE XV.

CLAUDINE, MATHURIN.

CLAUDINE.

Mathurin, holà, ho, Mathurin, écoute donc, j'ai quelque chose à te dire.

MATHURIN.

Bon, tant mieux ; j'ai à te parler iton, moi, je m'en vas revenir.

CLAUDINE.

Ma mere dit que tu ailles vite la trouver, qu'il faut que tu lui rendes sa parole.

MATHURIN.

Oh, pargué ! nannin, je [illegible]la rendrai pas, je ne sis pas si bête ; et tu seras trop heureuse de me r'avoir, va, laisse faire.

SCENE XVI.

CLAUDINE.

Je serai trop heureuse de le r'avoir ! Il aura dit du mal de moi à ce monsieur, peut-être : mais cela n'aura rien fait ; il m'aime trop. Mais voici cette mademoiselle Angélique.

SCENE XVII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ma pauvre Claudine, à quoi t'amuses-tu donc ? que tu es lente ! As-tu trouvé ce jeune monsieur ?

CLAUDINE.

Oui, vraiment, je l'ai trouvé : mais je crois que vous l'avez perdu, vous, mademoiselle Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je l'ai perdu ! comment ?

CLAUDINE.

J'ai eu beau lui dire que vous vouliez lui parler, monsieur Robinot n'y étoit pas, que ce seroit un grand plaisir pour vous de le voir...

ANGÉLIQUE.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Il m'a dit que ce n'en seroit pas un pour lui, qu'il aimoit mieux demeurer avec moi.

ANGÉLIQUE.

Demeurer avec toi !

CLAUDINE.

Oui, vraiment, et si je voulois l'aimer, il y demeureroit toute sa vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien, mademoiselle, je l'ai bien voulu.

ANGÉLIQUE.

Comment, impudente ?

CLAUDINE.

Impudente ? Oh ! doucement, s'il vous plaît, je serai bientôt plus grande dame que vous. Mais voyez un peu avec son impudente !

ANGÉLIQUE.

Ce qu'elle me dit là n'est pas concevable : elle a perdu l'esprit, ou bien Eraste est devenu fou. Non, non, il n'y a pas d'apparence qu'il la préfere à moi.

CLAUDINE.

Il n'y a pas d'apparence ? Ah ! voyez donc comme il n'y en a pas. Hom ! quand j'aurai de belles pierreries aux oreilles, avec ces beaux habits dorés, dans ce beau carrosse qu'il me fera faire...

ANGÉLIQUE.

Elle extravague assurément. Ma pauvre Claudine, ma chere enfant, parlons sérieusement, je te prie.

CLAUDINE.

Je vous parle sérieusement aussi.

ANGÉLIQUE.

Eraste est amoureux de toi ?

CLAUDINE.

Comme un perdu. Il m'épouse dès demain : il est allé demander le consentement de ma mere.

ANGÉLIQUE.

Il est allé demander le consentement de ta mere ?

CLAUDINE.

Oui vraiment, et il est si hâté, si hâté de m'épou-

ser, qu'il m'épouseroit sans ça si je voulois. Demandez à Mathurin; on va me défiancer d'avec lui.

ANGÉLIQUE.

Tout cela peut être. Elle parle avec une confiance qui m'assassine; et ce qui me désespere le plus, je ne vois point Eraste : il devroit me chercher, il m'évite, il est infidele.

CLAUDINE.

Oh! pour ça oui, je vous en réponds : demandez à Mathurin, vous dis-je, il m'a chanté pouille; il est aussi fâché que vous, et il n'y a que le monsieur et moi qui soyons bien aises.

ANGÉLIQUE.

Ah! Claudine, Claudine, vous m'avez trahie!

CLAUDINE.

Je vous ai trahie, moi? Je ne vous connois quasi point; suis-je obligée de refuser ma fortune pour l'amour de vous? Non pas, s'il vous plaît, je ne suis pas si sotte; il faut prendre son bon quand on le trouve.

ANGÉLIQUE.

Non, cela n'est point, ce sont des contes; je ne suis point assez touchée de cette prétendue perfidie; j'y serois plus sensible, si elle étoit véritable. Mais qu'elle le soit ou non, il néglige de me voir et de me parler pendant l'absence de monsieur Robinot; cette apparence de mépris lui coûtera cher s'il m'aime encore; et s'il ne m'aime plus, il ne jouira pas au moins du plaisir de croire qu'on ne l'aura pas prévenu.

CLAUDINE.

Oui, c'est bien dit. Oh! pour ce qui est de cela, vous ne sauriez mieux faire que de prendre votre parti.

ANGÉLIQUE.

Si je le prendrai! Dussai-je le reste de mes jours

traîner une vie languissante et malheureuse avec monsieur Robinot, prévenons, du moins en apparence, en lui donnant la main, la honte de n'avoir pu garder un cœur qui devoit n'être qu'à moi.

CLAUDINE.

C'est bien prendre la chose. Eh! tenez, le voilà tout à propos.

SCENE XVIII.

M. ROBINOT, ANGELIQUE, CLAUDINE.

M. ROBINOT.

Ah! ah! c'est vous, mignonne? Vous voilà bien émue! qu'avez-vous?

ANGÉLIQUE.

Je suis dans un état un peu violent, monsieur, je vous l'avoue; et les moments de votre absence ont donné lieu à des réflexions qui m'ont très cruellement agitée.

M. ROBINOT.

Comment, comment donc?

ANGÉLIQUE.

Ne vous alarmez point, elles n'ont servi qu'à me faire sentir le tort que j'avois de refuser l'offre de votre cœur.

CLAUDINE.

Voilà bien du changement, monsieur, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

C'est à vous que je dois mon éducation, et la reconnoissance que j'en ai ne sauroit souffrir de retardement : trop heureuse si le don de ma main peut aujourd'hui m'acquitter envers vous du soin que vous avez pris de mon enfance!

M. ROBINOT.

Ah! le charmant aveu! les douces paroles! Je ne me sens pas de joie, et il ne tient qu'à moi de mourir de plaisir tout subitement.

CLAUDINE.

C'est moi, monsieur, qui suis cause de ça.

M. ROBINOT.

Toi, Claudine? Que je te suis redevable! Oh! pour cela, mignonne, je ne m'attendois pas à te trouver si raisonnable à mon retour. Ces sentiments là te sont venus bien à propos; mon cousin le Bailli doit arriver dans un moment avec nos articles tout dressés et tout prêts à signer, et notre mariage est une affaire à terminer demain si nous voulons.

ANGÉLIQUE.

Dès demain, monsieur! Non, dès aujourd'hui: point de retardement.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui! Ces personnes de Paris sont bien pressées!

M. ROBINOT.

Mais aujourd'hui, mignonne...

ANGÉLIQUE.

Vous hésitez, monsieur, et vous voulez que je croie que vous m'aimez?

M. ROBINOT.

Il y a dans ces sortes d'affaires de certains délais auxquels il faut bien...

ANGÉLIQUE.

Les délais ne me conviennent point.

M. ROBINOT.

Cela est admirable! Oh bien, mignonne, on vient à bout de tout avec de l'argent; je m'en vais voir ce qui peut se faire, et je t'en viendrai dire des nouvelles. Ah! l'heureux changement! l'heureux changement! Adieu, ma poule.

SCENE XIX.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Le voilà presqu'aussi aise que moi.

ANGÉLIQUE.

A quoi je m'engage, et quelle résolution viens-je de prendre! Mais que vois-je! Ah! juste ciel!

CLAUDINE.

Ah! c'est lui, c'est ce monsieur qui m'aime, et qui s'est habillé en paysan pour me faire plaisir.

ANGÉLIQUE.

L'indigne amant! je n'en puis plus douter; c'est un perfide.

SCENE XX.

ERASTE, ANGELIQUE, CLAUDINE.

ÉRASTE.

Charmante Angélique, je mourois d'impatience...

CLAUDINE.

Avez-vous vu ma mere, monsieur?

ERASTE.

Non, pas encore... La tante de monsieur Robinet vous a-t-elle parlé d'un dessein...

CLAUDINE.

Mais dépêchez-vous donc de parler à ma mere, monsieur, s'il vous plaît.

ÉRASTE.

Tout à l'heure... Vous ne me dites mot, me méconnoissez-vous, Angélique? Je le pardonnerois à vos yeux: mais votre cœur devroit vous dire que

sous cet habit de paysan vous voyez le tendre, l'amoureux Éraste.

ANGÉLIQUE.

Ah! scélérat!

ÉRASTE.

Moi scélérat, aimable Angélique?

CLAUDINE.

Mais qu'est-ce que c'est donc que ça, monsieur? vous disiez que vous ne la verriez plus, et vous lui parlez plutôt qu'à moi?

ANGÉLIQUE.

Cet habillement vous sied à merveille, et celle pour qui vous l'avez pris vous est bien redevable. Adieu, monsieur.

ÉRASTE.

Je veux vous expliquer...

ANGELIQUE.

Ne me suivez pas.

ÉRASTE.

Voulez-vous ma mort?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment, vivez, monsieur le paysan, vivez pour votre aimable paysanne, et jouissez avec elle....

ÉRASTE.

Quelle est votre erreur, Angélique! il faut vous dire...

CLAUDINE.

Elle est fâchée de ce que vous m'aimez, et elle va épouser monsieur Robinot par dépit.

ÉRASTE.

Epouser monsieur Robinot?

ANGÉLIQUE.

Oui, traître, et mon plus grand chagrin, c'est que cela ne puisse pas t'en donner.

ÉRASTE.

Adorable Angélique, écoutez.

ANGÉLIQUE.

Ne me suivez pas, vous dis-je.

ÉRASTE.

Ah! je ne vous quitterai pas, aimable Angélique, que je ne me sois justifié du crime imaginaire que vous m'imputez.

SCENE XXI.

CLAUDINE, MATHURIN.

CLAUDINE.

Comme il court après, Mathurin, qu'est-ce que ça veut dire?

MATHURIN.

Il y a morgué bian de la bizarrerie là-dedans.

CLAUDINE.

Je n'y comprends rien.

MATHURIN.

Je m'en vas te l'expliquer. Ce sont da drôles de parsonnes que ces gens de Paris.

CLAUDINE.

Comment?

MATHURIN.

Quand ils sont monsieux, ila courons les paysannes; s'habillont-ils en paysans, c'est aux damoiselles qu'ils en voulont. Ils ne faisont jamais rian de ce qu'ils devont faire. Ha! ha! ha!

CLAUDINE.

Ah! Mathurin, je crois que celui-ci s'est moqué de moi, mon pauvre Mathurin.

MATHURIN.

Oui-dà, oui-dà ; ça se pourroit bian ; ils sont un tantinet gausseux ces drôles-là.

CLAUDINE.

Les vilaines gens ! Tu vaux mieux que tout cela ; toi, Mathurin, tu n'es point trigaut.

MATHURIN.

Oh ! morgué non.

CLAUDINE.

Tu reviens si aisément quand on t'a donné quelque chagrin !

MATHURIN.

Ça est vrai, je n'ai point de fiel.

CLAUDINE.

Eh bien, touche donc là. Va, je t'aime mieux que personne.

MATHURIN.

Oh ! nannin, nannin, je ne te veux point faire pardre ta forteune.

CLAUDINE.

Je n'en veux point d'autre que la tienne.

MATHURIN.

Non, je te veux voir dans ce biau carrosse, avec cet habit d'or et ces pend'oreilles.

CLAUDINE.

Bon ! c'est encore un bon nigaud avec ses contes ! Va, Mathurin, je n'y serai plus attrapée.

MATHURIN.

Tu me le promets, au moins ?

CLAUDINE.

Oui, je te le promets.

MATHURIN.

Eh bian ! velà qui est fait, je te le pardonne. Stanpendant vois-tu, autant c'en seroit si j'avions déja été mari et femme ; t'étois folle de li, il n'en faut morgué pas plus que ça pour gâter un ménage.

CLAUDINE.

Tu as raison.

MATHURIN.

C'est que, vois-tu, Claudeine, il est bon que tu saches ça. Il en est du ménage, vois-tu, comme d'une charrue où sont attelés le mari et la femme; tant qu'ils tiront tous deux de conçart, la charrue va bian : mais si la femme se met queuque fantaisie dans la carvelle, le mari se chagraine; l'un tire à dià, l'autre à uriau : la charrue devient mal attelée, et le ménage s'en va à tous les diables.

CLAUDINE.

Cela est fort bien dit, Mathurin. Que tu as d'esprit!

MATHURIN.

Oh! ce n'est pas par esprit que je sais ça, c'est par l'expérience, et ma défunte, à moi, tiroit à uriau tout autant que parsonne de sa sorte : mais, acoute donc, ne va pas faire de même.

CLAUDINE.

Non, non, va, ne crains rien.

MATHURIN.

Velà nos gens qui revenont, et qui ne querellont plus.

CLAUDINE.

C'est cette bonne madame qui les a raccordés.

SCENE XXII.

MADAME BRILLARD, ANGELIQUE, ERASTE, MATHURIN, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

Ne me trompez-vous point, Eraste?

MADAME BRILLARD.

Non, je suis caution de sa sincérité.

ÉRASTE.

S'il vous en faut encore quelque autre, voilà Mathurin qui vous rendra compte...

MATHURIN.

Tout ce qu'il en faisoit n'étoit que gausserie. Je sommes raccommodés, moi et Claudeine.

CLAUDINE.

Oui? C'est un plaisant visage, au moins, d'avoir cru se moquer; on donne bien là-dedans.

ANGÉLIQUE.

Ah! qu'ai-je fait, Eraste, vous n'êtes point coupable, vous m'aimez, et mon dépit m'a fait promettre à monsieur Robinot de l'épouser dès aujourd'hui.

ÉRASTE.

Je dégagerai votre parole, avouez-moi de tout seulement, et consentez au dessein que l'on vous a dit.

ANGÉLIQUE.

M'en aller seule avec vous? Prendre la fuite?

MADAME BRILLARD.

Je vous accompagnerai, moi; je servirai de chaperon, j'aime à voyager.

ANGÉLIQUE.

C'est une démarche si peu de mon goût.

MATHURIN.

Paix, voilà monsieu Robinot.

ANGÉLIQUE.

Sa présence me détermine. Je ferai tout ce que vous voudrez, Eraste.

SCENE XXIII.

M. ROBINOT, MADAME BRILLARD, ANGELIQUE, ERASTE, CLAUDINE, MATHURIN.

M. ROBINOT.

Me voilà de retour, moutonne, et tu seras mariée dès ce soir comme tu le souhaites.

ANGÉLIQUE.

Que cet espoir me flatte agréablement, monsieur, et que je serai contente de ma destinée!

M. ROBINOT.

La pauvre enfant, comme elle m'aime? Vous voyez ma tante?

MADAME BRILLARD.

Cela est vrai, mon neveu, je le sais mieux que personne.

M. ROBINOT.

Qui est cet homme-là, Mathurin? j'ai quelque idée de son visage.

MATHURIN.

La grande marveille! vous l'avez queuquefois vu ici peut-être. C'est un de mes cousins d'auprès de Bourgenville, qui, ayant ouï dire dans le village qu'on disoit qu'il y avoit ici des ménétriers...

M. ROBINOT.

Oui, j'ai donné ces ordres-là : y avez-vous songé, ma tante?

MATHURIN.

Parguenne! oui, c'est moi qui les ai avartis; et ils ne tarderont pas à venir... Hé bian! l'ai-je dit? Qui ne les voit, les entend; les velà eux-mêmes avec tout le village.

M. ROBINOT.

Ils viennent le plus à propos du monde; rangeons-nous, faisons-leur place. Ah! mignonne, je ne me sens pas de joie, et je vais cabrioler comme un jeune homme de quinze ans.

Les violons, hautbois, paysans et paysannes occupent les deux côtés du théâtre.

PREMIER AIR.

Chantons, cabriolons, dansons,
Pour amuser une aimable jeunesse.
Un galant suranné se sert de nos chansons:
Venez, fillettes et garçons,
Prendre part à notre alégresse.
Sans effaroucher les barbons,
Quand on veut plaire à sa maîtresse,
Les plaisirs sont de toutes les saisons.

Entrée.

SECOND AIR.

Un vieux corbeau,
Amant d'une jeune hirondelle,
Ne vouloit pas qu'un franc-moineau
S'approchât d'elle:
Mais cet amoureux passereau,
Sous une figure nouvelle,
S'empara du cœur de la belle;
Et le laid, le vilain oiseau,
En eut dans l'aile.

Entrée.

TROISIEME AIR.

PREMIER COUPLET.

Ne nous parlez point d'un amant

Qui près de nous pleure et soupire
Pour mieux nous prouver son tourment,
Mais de celui qui nous fait rire,
Qui mene au bal, à l'opéra :
Le bon amant que celui-là !

SECOND COUPLET.

Ne me parlez point de maman,
Qui ne chante pour toute note
Qua la retraite ou le couvent,
Mais d'une qui vendroit sa cotte
Pour nous tirer du célibat :
Bonne maman que celle-là !

ANGÉLIQUE.

Ah ! c'est assez chanter, danser, changeons d'amusement, monsieur, je vous en prie.

MATHURIN.

Alle a raison ; j'aime itou la divarsité, moi.

M. ROBINOT.

Tout comme tu voudras, fanfan ; tu n'as qu'à dire.

ANGÉLIQUE.

Jouons à quelques petits jeux.

MATHURIN.

Oui, à cache-cache-mitoulas, à la cleumissette, à la queuleuleu.

CLAUDINE.

Oh ! non, non, à Colin-Maillard : c'est un joli jeu que Colin-Maillard, n'est-ce pas, monsieur ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! oui, j'aime le Colin-Maillard à la folie.

M. ROBINOT.

Ah ! fi, je ne le puis souffrir, moi. Dispensez-moi, mignonne...

ANGÉLIQUE.

Oh ! non, monsieur, vous y jouerez : cela seroit

beau vraiment, qu'au moment de ce qui va se faire vous manquassiez de complaisance!

M. ROBINOT.

Mais c'est que...

CLAUDINE.

Allez, allez, monsieur, ne craignez rien; il n'y a point de monsieur dans le cabinet.

M. ROBINOT.

Et dans la grande huche, n'y est-il point encore, Blaise?

MATHURIN.

Hem, plaît-il; qu'est-ce que vous dites de Blaise?

CLAUDINE.

Il dit qu'il fera tout ce qu'on voudra, qu'il en est bien aise. Çà, ça, allons vite; au doigt mouillé, voyons qui le sera.

ANGÉLIQUE.

Donne, donne-moi que je tire la premiere.

CLAUDINE.

Non pas, s'il vous plaît; c'est au maître du *logis* que l'honneur appartient; et il est bon qu'une femme s'accoutume de bonne heure à porter respect à sa personne. Allons, monsieur.

M. ROBINOT.

Allons, je le veux bien, voyons. Claudine est fille d'ordre.

CLAUDINE.

Et vous êtes Colin-Maillard, monsieur. Tiens, Mathurin, voilà un mouchoir blanc, bouche-lui bien les yeux.

M. ROBINOT.

Le sort tombe toujours sur moi; cela est étrange.

MATHURIN.

Oui; mais stanpendant que je jouerons, que les ménétriers jouiont iton, et poursuivons de nous

divartir, ça n'en sera que mieux. On ne prendra pas sti qui chante.

Pendant que Mathurin bande les yeux à M. Robinot, le divertissement continue.

PREMIER AIR.

Au jeu d'amour, comme à Colin-Maillard,
Tout dépend du hasard.
Sous un bandeau, que peut servir l'adresse ?
Tel échappe souvent que l'on croit tenir bien ;
Pour prix d'une longue tendresse,
Tel croit tenir le cœur de sa maîtresse,
Qui souvent ne tient rien.

Entrée des gens qui jouent à Colin-Maillard avec monsieur Robinot.

BRANLE.

PREMIER COUPLET.

Amants qu'un jaloux inquiète,
Sachez profiter du hasard,
Et faites vite la retraite,
Pendant qu'il fait Colin-Maillard.

Eraste, Angélique, et madame Brillard, s'en vont précipitamment; et l'on continue de chanter.

SECOND COUPLET.

Monsieur Robinot, homme sage,
Ferme les yeux : le fin renard !
Il ne verra pas son dommage
Tant qu'il sera Colin-Maillard.

SCENE XXIV.

M. ROBINOT, LE BAILLI, MATHURIN, CLAUDINE.

LE BAILLI.

Ah, ah! qu'est-ce que ceci? Fort bien; je suis bien aise de voir ainsi tout le village en joie à la veille d'une noce.

M. ROBINOT.

Ah! parbleu, je tiens quelqu'un pour le coup; il ne m'échappera pas. C'est un homme, justement; oui, c'est Mathurin.

LE BAILLI.

Non, c'est moi, cousin; je ne suis pas du jeu; mais il n'importe.

MATHURIN.

Oh! parguenne, monsieur, vous êtes pris pour dupe, vous croyais me tenir : allons, allons, rebouchez-vous les yeux.

M. ROBINOT.

Non, voilà qui est fini, je ne saurois plus jouer, cela m'étouffe; continuez vous autres. Hé bien, cousin?

LE BAILLI.

J'ai votre affaire toute prête dans ma poche, le contrat tout dressé; il n'y a qu'à le signer.

M. ROBINOT.

Oui, c'est bien dit, signons. Je n'ai jamais rien fait avec tant de joie. Allons, mignonne... Comment donc, où est Angélique?

MATHURIN.

Pargué! monsieur, pendant que je jouons à

Colin-Maillard, je crois qu'alle est allé jouer à la cleumissette.

M. ROBINOT.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MATHURIN.

Vous apportez le contrat trop tard, monsieur le bailli; la mariée est partie.

M. ROBINOT.

Angélique partie?

MATHURIN.

Oui, velà madame votre tante et le cousin de Bourgenville qui l'emmenont; ils l'avont enrôlée, et ils disont que c'est une recrûe pour un capitaine.

M. ROBINOT.

Pour un capitaine?

CLAUDINE.

C'est ce monsieur du cabinet d'hier au soir.

M. ROBINOT.

Ah! je suis trahi, je suis assassiné!

CLAUDINE.

Vous n'êtes pas heureux à Colin-Maillard; n'y jouez plus.

M. ROBINOT.

Vous étiez tous de concert; vous êtes des coquins, des canailles. Allons, cousin, ils ne peuvent être loin, courons après; et si je les attrape, je ferai tout pendre, et ma tante, et Angélique même.

SCENE XXV.

CLAUDINE, MATHURIN, *et les acteurs du divertissement.*

MATHURIN.

Oh, palsanguenne! il aura biau courir, il ne fera pendre parsonne. Allons, enfants, les ménétriers sont payés; pendant qu'il courra, que chacun se prenne par la main, et achevons notre branle. Je ne craignons plus le capitaine; velà une bonne épeine hors de mon pied : touche-là, Claudeine.

TROISIEME COUPLET DU BRANLE.

Au cœur d'une galante,
Amants, voulez-vous avoir part?
N'ayez point l'ame défiante,
Faites toujours Colin-Maillard.

QUATRIEME COUPLET.

Nombre de femmes et filles
Seroient au couvent tôt ou tard,
Si leurs maris ou leurs familles
Ne faisoient pas Colin-Maillard.

CINQUIEME COUPLET.

Quand une femme, à la bassette,
Feint de plumer quelque richard,
Loin d'interroger la coquette,
Maint époux fait Colin-Maillard.

SIXIEME COUPLET.

Heureux qui rit d'une inhumaine,
Qui vit gai, content, et gaillard!
A tout ce qui fait de la peine,
Heureux qui fait Colin-Maillard!

SEPTIEME COUPLET.

Arminte est sévere et cruelle,
Et rebute un amant vieillard;
Qu'un jeune amant soit auprès d'elle,
La belle fait Colin-Maillard.

HUITIEME COUPLET.

Votre plaisir nous intéresse,
Pour nos soins ayez quelque égard;
Sur les défauts de notre piece,
Faites, messieurs, Colin-Maillard.

FIN DE COLIN-MAILLARD.

LE
GALANT JARDINIER,

COMEDIE EN UN ACTE
ET EN PROSE.

10 novembre 1704.

ACTEURS.

M. DUBUISSON.
MADAME DUBUISSON.
LUCILE, leur fille.
M. CATON.
M. BAVARDIN.
M. ORGON.
LÉANDRE, fils de M. Orgon, et amant de Lucile.
LUCAS, jardinier.
MATHURINE, sa femme.
LA MONTAGNE, valet de Léandre.
MARTON, suivante de Lucile.
UNE BOHÉMIENNE.
UN GARÇON RÔTISSEUR.
TROUPE DE MASQUES.

La scene est dans la maison de campagne de M. Dubuisson.

LE

GALANT JARDINIER,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. DUBUISSON, MADAME DUBUISSON.

MADAME DUBUISSON.

Oh! pour cela, monsieur Dubuisson, vous prenez bien mal votre temps pour faire ce mariage.

M. DUBUISSON.

Taisez-vous, ma femme, je sais bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge, d'un certain esprit, d'une certaine tournure, on ne peut trop se hâter de les marier, et il n'y a point de contre-temps pour s'en défaire.

MADAME DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant qui a passé toute sa vie dans un couvent, qui n'en sort que depuis quinze jours....

M. DUBUISSON.

C'est justement ce qui fait que je m'en défie : cela ne connoît point le monde, cela meurt d'envie de faire connoissance, et il n'y a point d'oiseaux si faciles à attraper que ceux qui sortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du

couvent pour la marier; elle sera mariée, et tout au plus vîte.

MADAME DUBUISSON.

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti que celui que vous lui voulez donner.

M. DUBUISSON.

Cela est vrai. Sur la proposition de mon frere l'avocat, je m'étois résolu de la donner au fils de monsieur Orgon, un de mes anciens camarades de college, homme fort riche, qui n'a que ce fils-là; nous étions en paroles pour cela, monsieur Orgon et moi; mais, outre que ce fils-là ne m'est point connu, c'est qu'il me revient de plusieurs endroits que c'est un libertin, qui s'est fait capitaine malgré son pere, grand dissipateur de biens, homme de plaisirs, de bonne chere, et aimant les femmes.

MADAME DUBUISSON.

Le grand malheur! Vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariâmes; et si ma famille y avoit regardé de si près...

M. DUBUISSON.

Il y a encore autre chose. Ce fils de monsieur Orgon devoit être rendu à Paris il y a trois semaines, pour terminer l'affaire. Son pere lui avoit écrit d'y venir pour cela, et l'on n'en a ni vent, ni nouvelle; cela me fait comprendre que c'est un jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage, et cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez-vous que je vous dise? si je me hâte de la marier à ce monsieur Caton qui ne me plaît guere, c'est que je suis prévenu que l'autre me plairoit encore moins, et que je veux me mettre hors d'état d'être persécuté par monsieur Orgon, qui, comme l'on m'a dit, ne songe à marier son

fils que pour le tirer du libertinage, et je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

MADAME DUBUISSON.

Mais savez-vous bien que votre fille hait à la mort ce monsieur Caton que vous voulez qu'elle épouse?

M. DUBUISSON.

Ma fille n'a pas tort; c'est un vilain homme : mais il est fort riche, et en chemin de le devenir davantage; cela fera une bonne maison : c'est un homme qui ne dépenseroit pas une pistole mal à propos.

MADAME DUBUISSON.

Tenez, mon fils, c'est un vilain, un ladre, un vieux coquin qui a vécu jusqu'ici d'une maniere fort serrée, et qui, faute d'expérience, se répandra au premier jour en des dépenses excessives pour la premiere guenon qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle : mais, s'il étoit si raisonnable que vous le dites, il s'abstiendroit de ces bagatelles-là; nous sommes ici à notre maison de campagne.

M. DUBUISSON.

Je suis venu pour éviter le fracas et la cohue, et pour faire la noce à moins de frais.

MADAME DUBUISSON.

Et de quoi s'avise donc votre monsieur Caton, que vous trouvez si économe, de régaler tous les jours tout le village?

M. DUBUISSON.

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

MADAME DUBUISSON.

De faire tirer des fusées, des feux d'artifice?

M. DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

MADAME DUBUISSON.

De donner des violons et de la musique dans les avenues de notre bois? L'impertinent! le sot! A quoi cela est-il bon?

M. DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui, vous dis-je; il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne, et j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

MADAME DUBUISSON.

Bon! bon! quelque chose là-dessous! que pourroit-ce être?

M. DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte; c'est un soquin qui n'est pas mal entendu.

MADAME DUBUISSON.

Quand s'en va-t-il, cet animal-là? Il y a déja dix ou douze jours qu'il est ici à pôt et à rôt dans la maison.

M. DUBUISSON.

C'est le neveu de votre jardinier, un sergent de milice qui vient voir son oncle, en allant à la garnison.

MADAME DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point de si longues visites quand elles se font à mes dépens. Hom! votre jardinier vous en fait bien passer, monsieur Dubuisson.

M. DUBUISSON.

A moi?

MADAME DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrois bien savoir de quoi ce maroufle s'avise de prendre encore un garçon jardinier de surcroît, quand il y en a deux ici?

M. DUBUISSON.

Ce sont ses affaires.

MADAME DUBUISSON.

Ce sont les vôtres, et tout cela vit aux dépens du maître. Tenez, monsieur Dubuisson, vous êtes trop bon, trop facile, et cela me rend malade. Outre la fatigue du voyage, et le mouvement de ce vilain carrosse de voiture, dont je ne saurois me remettre, j'ai une migraine si horrible, un si grand mal de tête...

M. DUBUISSON.

Allez, ma femme, allez vous mettre sur votre lit, et ne vous inquiétez de rien; laissez-moi faire. Voilà justement le neveu du jardinier avec qui je suis bien aise d'avoir quelque petite conférence.

MADAME DUBUISSON.

Je vous laisse, monsieur Dubuisson; mais si vous m'aimez, ne vous hâtez point de conclure ce mariage.

SCENE II.

M. DUBUISSON, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

Eh bien! qu'as-tu appris? sais-tu quelque chose? as-tu quelque éclaircissement?

LA MONTAGNE.

Oh! vraiment oui, monsieur; vous avez soupçonné juste. Toutes ces fêtes-là, toute cette musique qui nous fait coucher si tard, et qui nous éveille si matin...

M. DUBUISSON.

Eh bien?

LA MONTAGNE.

Eh bien, monsieur, c'est quelque joli homme

amoureux de mademoiselle votre fille, qui fait toutes ces galanteries-là, assurément.

M. DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de monsieur Caton?

LA MONTAGNE.

Comment, de monsieur Caton? ce vilain monsieur, qui est ici depuis quelques jours? Est-ce que... Mais par ma foi... Attendez, vous me faites rêver à une chose... Oui, justement... Mais cet animal-là auroit-il l'esprit... Oui-dà, oui-dà, quelque vilain qu'on soit, l'amour donne des manieres quelquefois. Allez, monsieur, je me rappelle des choses, il faut que ce soit lui, sur ma parole.

M. DUBUISSON.

Mais sur quoi fonder tes conjectures?

LA MONTAGNE.

Sur quoi? il est fort riche, monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oh! beaucoup.

LA MONTAGNE.

Et passablement fat, à ce qu'il me paroît.

M. DUBUISSON.

Oh! pour cela... C'est ce que...

LA MONTAGNE.

C'est lui, monsieur. Il n'y a qu'un homme riche et sot qui puisse faire ces dépenses-là.

M. DUBUISSON.

Mais qu'as-tu appris dans le village, encore?

LA MONTAGNE.

Dans le village, monsieur? Je ne m'en suis pas tenu là; j'ai été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

M. DUBUISSON.

Jusqu'à Paris?

LA MONTAGNE.

Oui, vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieue d'ici

et il y envoie, lui, deux ou trois fois par jour. Il a trois ou quatre personnes dans le village qui ne font autre chose qu'aller et venir.

M. DUBUISSON.

L'extravagant!

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoissance avec ces messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

M. DUBUISSON.

Eh bien, eh bien?

LA MONTAGNE.

Eh bien, monsieur, nous sommes arrivés : l'un a été dans la rue Saint-Honoré chez des marchands d'étoffes, l'autre chez les marchands joailliers sur le quai des Morfondus, celui-ci chez Crépy, celui-là chez la Morliere.

M. DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour monsieur Caton; et ils ne t'ont point dit que ce fût lui qui les employât.

LA MONTAGNE.

Non, vraiment : ce sont des gens fort discrets; mais cela n'empêche pas qu'on ne voie fort bien que des joailliers, des marchands de vin, des rôtisseurs... Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit, et je ne crois pas, moi, que vous fussiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

M. DUBUISSON.

Si j'étois sûr que ce fût lui : mais je ne vois rien encore qui me persuade...

LA MONTAGNE.

Cela est vrai, il n'y a rien de positif : mais c'est déja beaucoup de soupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclure, monsieur.

M. DUBUISSON.

Non, je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE.

Vous ne sauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira si...

M. DUBUISSON.

Je l'attendrai l'éclaircissement. Toi, ne pars point pour ta garnison que ce mystere ne soit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde de quitter dans le fort de cette affaire-ci, monsieur.

M. DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

M. DUBUISSON.

Et je reconnoîtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne suis pas en peine de la reconnoissance, et pour le peu que j'en mériterai de sa part... Mais voici la jardiniere.

SCENE III.

LA MONTAGNE, MATHURINE.

MATHURINE.

Ah! vous voilà, monsieur de La Montagne? il y a une heure que votre maître...

LA MONTAGNE.

Hé! paix, paix, madame Mathurine, êtes-vous folle de ne me pas appeler votre neveu?

MATHURINE.

Ah! vous avez raison, et je n'y songeois pas. Votre maître donc, il y a une heure...

LA MONTAGNE.

Encore? Ah! tout est perdu. Avez-vous le diable au corps, ma tante Mathurine? Est-ce que j'ai un maître, moi?

MATHURINE.

Oui, voirement, vous en avez un. Ce jeune monsieur qui a baillé de l'argent à notre homme pour être garçon jardinier, n'est-ce pas votre maître? Que voulez vous dire? Est-ce que je suis une bête?

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela oui, très fort. Votre garçon jardinier est un jardinier, et moi je suis votre neveu, sergent de milice. On vous a dit cent fois...

MATHURINE.

Ça est vrai, j'ai tort, je n'y serai plus attrapée.

LA MONTAGNE.

A la bonne heure; mais pour éviter les inconvénients, il ne faut pas que nous ayons longue conversation ensemble. Jusqu'au revoir, ma tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais songez donc que votre mai... le garçon jardinier vous cherche pour vous parler, mon neveu de la milice.

SCENE IV.

MATHURINE.

Ils avont biau faire et biau dire, je ne saurois m'accoutumer à ce qui n'est point. Mais queule

fantaisie à ce monsieur de se faire paysan, et à son homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas? Le voilà lui-même, il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait

SCENE V.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

Bon jour, Mathureine; je sis bian aise que ce soit toi. Es-tu toute fine seule?

MATHURINE.

Eh! parguenne, tu le vois bian.

LUCAS.

N'y a-t-il parsonne qui nous acoute?

MATHURINE.

Non voirement.

LUCAS.

Ce ne sont pas ici des vétilleries, vois-tu.

MATHURINE.

A qui en as-tu donc, Lucas? Je ne t'ai jamais vu si étrange.

LUCAS.

Je le crois margué bian, ma forteune est faite.

MATHURINE.

Ta forteune, dà? et la mienne, Lucas?

LUCAS.

Paix! motus, Mathureine, et la tienne itou. Oh ça, acoute; te sens-tu capable de garder un secret bian secretement?

MATHURINE.

Oh! pour ça oui. Tian, il m'est arrivé je ne sais combien de choses, que je me serois plutôt fait hacher que de te les dire à toi-même.

LUCAS.

Bon, il faut toujours faire comme ça, c'est une belle chose que le secret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine, et dis-moi tout au plus tôt.

LUCAS.

Aga, tians, Mathureine, je ne sais pas encore trop bian ce que c'est. Morgué! pourquoi faut-il que je ne sachions pas lire ni l'un ni l'autre?

MATHURINE.

Hé! qu'est-ce que ça fait à notre fortune?

LUCAS.

Ce que ça y fait? Tians, velà un papier qui est tombé de la poche de ce drôle que j'appelons notre neveu.

MATHURINE.

Eh bian?

LUCAS.

Eh bian! c'est le factoton de ce jeune capitaine qui s'est fait garçon jardinier.

MATHURINE.

Je le sais bian.

LUCAS.

Or ces gens-là, tu sais, remuont l'argent à la pelle; ils faisont jouer, tu sais, jour et nuit les ménétriers dans le village; ils tiront, tu sais, des fusées et des artifices sur l'iau; ils m'avont baillé, tu sais, quinze pieces d'or, pour que le capitaine devenit notre garçon, et son homme de chambre notre neveu, tu sais.

MATHURINE.

Eh bian? je sais, je sais. Si je sais tout ça, pourquoi me le dire?

LUCAS.

Ah ! marguenne, bellement, Mathureine, tredame ! t'es bian prompte. Ce que je te dis là, vois-tu, c'est à celle fin de te faire mieux entendre que ce capitaine-là est un homme riche, vois-tu, queuque fils de maltôtier; que c'est là, vois-tu, queuque bon papier de conséquence, queuque contrat de construction, vois-tu, queuque lettre-de-change.

MATHURINE.

Ça pourroit bian être.

LUCAS.

J'ai marguenne opignion que ça est. Tatigué! que d'envieux ? Que de gens fâchés dans le village, quand ils verront Mathureine et Lucas dans un bian carrosse ! Car, vois-tu, je ne sommes pas pour en demeurer là. Si j'ai une fois de l'argent, crac, je me boute dans les affaires, je me fais partisan, tu seras partisanne; j'acheterons queuque charge de noblesse; et pis, et pis on oubliera ce que j'avons été; et je ne nous en souviendrons morgué peut-être pas nous mêmes.

MATHURINE.

Je deviendrions nobles, Lucas ? J'aurions carrosse ?

LUCAS.

Pourquoi non ? Je ne sommes pas les premiers paysans qui auriont fait forteune.

MATHURINE.

Mais, acoute, Lucas, n'est-ce pas voler, que de ne pas rendre ce papier à ce monsieur à qui il appartient ?

LUCAS.

Bon, voler une feuille de papier ! Et pis, après tout, il n'y a pas de mal à ça. Un paysan prendre à capitaine, et au fils d'un maltôtier encore : ce voler que ça, c'est prendre sa revanche.

MATHURINE.

Tu as raison. Montre-moi ce papier, Lucas ; donne, Lucas, donne.

LUCAS.

Bellement, donc, ne va pas le déchirer.

MATHURINE.

Eh ! Lucas, c'est de l'écriture dont on écrit des livres, je pense ?

LUCAS.

Eh oui, tant mieux, c'est de la meilleure, stelle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit davantage... Eh ! margué, que fais-tu ? t'es mal-adroite. Ce n'est pas comme ça que ça se tiant, c'est comme ça. J'ons déja queuque connoissance, vois-tu. Tians, Mathureine, que je te montre ; tout ce qui est blanc, vois-tu, c'est le papier ? et tout ce qui est noir, c'est les lettres.

MATHURINE.

Tredame, Lucas, tu sais déja lire.

LUCAS.

Tredame, toi-même. N'est-ce pas biaucoup que de savoir faire la différence ? Mais voici nos deux drôles ; ils donnont à plein collier dans l'orniere ; car je me doute qu'ils parlont de ça. Retourne-t'en à la cuisine, pendant que je m'en vais les acouter, moi, sans faire semblant de rian. Ah ! tatigué, que je sis un rusé marle !

SCENE VI.

LEANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS, *écoutant.*

LA MONTAGNE.

Il faut finir cette affaire-ci d'une maniere ou d'une autre, monsieur ; et si monsieur votre pere

est encore huit jours sans apprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunt, ou tout au moins fou à lier.

LÉANDRE.

Il est donc bien en peine de moi ?

LA MONTAGNE.

Il en perd l'esprit, vous dis-je, et le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LÉANDRE.

Maraut....

LA MONTAGNE.

Ce n'est point un conte, monsieur. Vous avez mandé il y a un mois que vous reveniez ; on vous fait partir d'Allemagne, vous n'arrivez point : tout le monde veut que des chenapans, que nous avons, dit-on, trouvés en chemin, nous ont, vous et moi, greffés tous deux sur quelque vieux chêne.

LÉANDRE.

La ridicule imagination !

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité. Car enfin y a-t-il rien de plus bizarre que ce que nous faisons ici ? Vous voilà garçon jardinier, vous qui ne savez pas comment croît une ciboule.

LÉANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris ? Tu t'es informé de tout sans t'exposer....

LA MONTAGNE.

Oh ! pour cela, oui, je vous en réponds ; mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LÉANDRE.

Hé ! pourquoi ?

LA MONTAGNE.

Pourquoi, morbleu ? Tenez, monsieur, voilà

les billets que fait courir monsieur votre pere ? Il y en a même d'affichés aux coins des rues. Où diantre aurai-je mis ce billet ? Il sera tombé de ma poche, vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS, *à part.*

Et que je l'aurai trouvé, moi. La belle chienne de fortenne !

LÉANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce billet ? Que veux-tu dire ?

LA MONTAGNE.

Je ne sais ce que j'en ai fait ; mais je vous en dirai le sens : « Trente pistoles à gagner, pour qui « donnera chez M. Orgon des nouvelles d'un jeune « officier perdu sur la route d'Allemagne ; le jeune « homme de taille, ni petite, ni grande, l'enco- « lure déchargée, la jambe seche, et qui porte au « vent. »

LÉANDRE.

Tu te moques ?

LA MONTAGNE.

Je ne me moque point.

LUCAS, *à part.*

Trente pistoles à gagner ? C'est toujours quelque chose. Achevons d'acouter ; c'est le moyen d'apprendre.

LÉANDRE.

Mon pere n'y songe pas ; le pauvre bonhomme ! J'admire sa simplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plutôt son bon naturel. Allons, Monsieur, que cela vous touche ; arrachez-vous à cette passion extravagante qui vous retient ici.

LÉANDRE.

Hé ! le moyen de m'en arracher ? regarde ce portrait, mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie personne, je vous l'avoue.

LÉANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile. Je pars de l'armée dans la résolution d'obéir aux ordres de mon pere.

LA MONTAGNE.

Ces bons sentiments-là ne vous ont pas duré.

LÉANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE.

C'est ce qui vous fait craindre d'arriver.

LÉANDRE.

On ne peut échapper à sa destinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grace à la vôtre.

LÉANDRE.

Ma chaise se brise au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Eloigné des postes.

LÉANDRE.

Je me vois obligé de prendre place dans le carrosse de Metz.

LA MONTAGNE.

Que le hasard fait passer par-là tout à propos.

LÉANDRE.

J'y trouve une jeune beauté, toute charmante, toute adorable.

LA MONTAGNE.

Cela est bien heureux.

LÉANDRE.

Que sa mere vient de retirer du couvent.

LA MONTAGNE.

Surcroit de charmes et de mérite.

LÉANDRE.

Je suis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE.

A trente lieues de Paris ; qui se seroit défié de l'embuscade ? Tous les ennemis ne sont pas au-delà de la frontiere, monsieur.

LÉANDRE.

Quel ennemi ! il est d'un sexe à qui les plus grands hommes font gloire de céder.

LA MONTAGNE.

Bon ! les plus grands hommes ! Morale d'opéra, monsieur, fades discours. On ne se rend que quand on veut bien ne pas résister. Mais venons au fait, s'il vous plaît ; j'ai eu la complaisance de m'accorder à vos visions ; il faut continuer, puisque j'ai commencé. Vous aimez Lucile ?

LÉANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne sait rien encore de votre amour ?

LÉANDRE.

J'attends l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver. Ensuite ?

LÉANDRE.

Si mon amour lui plaît, je la demanderai à son pere.

LA MONTAGNE.

Il a des engagements avec un autre.

LÉANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LÉANDRE.

Cela n'est rien, si tu n'acheves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le consentement du vôtre.

LÉANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela sera difficile.

LÉANDRE.

Cela ne sera pas impossible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons besoin d'argent.

LÉANDRE.

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE.

Fort bien, monsieur, vous avez réponse à tout. Malpeste, quel embonpoint de bourse ! celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre, et ce n'est pas là la bourse uniforme du régiment.

LÉANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crépy ?

LA MONTAGNE.

Ne vous embarrassez de rien, je ruinerai votre rival dans l'esprit de M. Dubuisson; je lui mettrai sur le corps toutes les sottises que vous faites... Présents, bijoux, cadeaux, sérénades, j'ai pris mes mesures pour toutes choses. Voilà de l'argent, laissez-moi faire, les mesures ne manqueront pas, sur ma parole. Songez seulement à découvrir à Lucile....

SCENE VII.

LEANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS.

LUCAS.

Hé ! garre, garre, enfuyez-vous en. Velà M. Du-

buisson qui viant envars ici ; il soupçonnera quenque chose, s'il vous trouve ensemble.

LÉANDRE.

Il a raison, je me retire.

SCENE VIII.

LA MONTAGNE, LUCAS.

LA MONTAGNE.

Et moi de mon côté...

LUCAS.

Hé ! là, là ! bellement, ne vous enfuyez pas, vous ; ce n'est point pour vous qu'il viant, M. Dubuisson, ce n'est que pour ly.

LA MONTAGNE.

Comment donc ?

LUCAS.

Avec votre parmission, mon neveu de la milice, j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE, *à part.*

C'est encore de l'argent qu'il demande ; je n'ai jamais vu de coquin plus intéressé.

LUCAS.

Allons ! palsangué, boutez dessus, pisque vous êtes mon neveu, point de carimonie. Qu'est-ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner, pour qui baillera de certaines nouvelles, là....

LA MONTAGNE.

Je ne vous entends pas.

LUCAS.

Parguenne ! je vous ai bian entendu, moi ; je sais tout le contenu de l'affiche que vous avez pardue ; et c'est justement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Justement.

LUCAS.

Trente pistoles à gagner! Foin de ma curiosité; je voudrois, morgué! pour biaucoup, ne savoir rian de ça, voyez-vous.

LA MONTAGNE.

Comment, comment donc?

LUCAS.

Ces trente pistoles-là me feront pardre l'esprit. Oh! pour ça oui, elles me renvarseront la çarvelle, monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Hé! par quelle raison?

LUCAS.

Il me viant des scrupules.

LA MONTAGNE.

Des scrupules, à toi?

LUCAS.

Oui, voirement, des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles!

LA MONTAGNE.

Hé bien, quinze pistoles? Voudrois-tu les rendre?

LUCAS.

Moi, rendre de l'argent! vous n'y songez pas; je sis fillot d'un procureu de Paris.

LA MONTAGNE.

Mais d'où viennent donc ces scrupules? Sur ce que, pour servir mon maître, tu trompes le tien?

LUCAS.

Oh! palsanguenne, non; vous me payez pour ça.

LA MONTAGNE.

Hé bien donc?

LUCAS.

Ça n'est rian, ça se passera.

LA MONTAGNE.

Mais encore?

LUCAS.

Eh! mais vous m'avez baillé quinze pistoles pour ne pas dire que c'est votre maître qui est ici

LA MONTAGNE.

Hé bien?

LUCAS.

Et son pere en promet trente à sti qui ly dira où il est; je me fais comme ça des scrupules.

LA MONTAGNE, *bas.*

Voilà un maître maroufle avec ses fantômes.

LUCAS.

Je ne saurois sarvir sti-ci sans tromper sti-là, voyez-vous; et j'ai dans l'imagination que ce seroit blesser ma conscience, si je ne sarvois pas sti qui promet le plus, au préjudice de sti qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Oui-dà, oui-dà, il y a quelque chose à dire à cela. (*bas.*) Le dangereux coquin!

LUCAS.

Conseillez-moi un peu là-dessus, monsieu de la Montagne, vous qui êtes un si honnête homme.

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire. Tiens, voilà encore quinze louis d'or pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS.

Tatigué! que vous êtes de bon conseil, monsieu de la Montagne! Mais attendez un peu. Oui... Tout juste, me voilà un peu plus embarrassé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment, tu rêves? seroit-ce encore quelque scrupule?

LUCAS.

Palsangué! oui, je ne sais plus quen parti prendre avec votre peste d'équilibre. Pour que la balance panche de quenqué côté, il faut du poids de plus, monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà encore quatre louis, seras-tu content?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous sarvirons comme vous nous payez, à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oui, tu nous es d'un grand secours vraiment.

LUCAS.

Morguenne! vous ne savez pas ce que je risque. Si monsieu Dubuisson ou madame sa femme venont à savoir que je me suis baillé pour compagnon de jardinage un jardinier, qui n'est pas jardinier?

LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux-tu qui leur dise, gros animal?

LUCAS.

Et que sais-je, moi? Mademoiselle Lucile elle-même, peut-être: elle est fille, et jaseuse par conséquent, elle dégoisera quenque chose; et sa suivante, mademoiselle Marton, qui est itou une babillarde; et pis velà tout justement comment les choses se découvrent, monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va, ne crains rien. Elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre: et mademoiselle Lucile ne sait encore rien de la passion de mon maître; elle ne le connoît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Hé! fi donc, vous m'en baillez à garder; queu

peste de conte ! si alle ne le connoissoit pas ; lui auroit-elle baillé sa portraiture ?

LA MONTAGNE.

Paix, tais-toi, ne parle point de cela. Il ne faut pas qu'elle sache que mon maître a son portrait ; nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Et comment, par surprise ? Expliques-moi ça, monsieu de la Montagne. Effectivement ça est bian surprenant.

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entieres sur le grand balcon du côté de la rue ; un peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer le portrait que mon maître porte au bras, et que le hasard t'a fait voir.

LUCAS.

Tatigué, l'habile peintre ! j'ons vu le portrait ; ça lui ressemble comme deux gouttes d'iau.

LA MONTAGNE.

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS.

Mais velà bian des secrets à garder, monsieu de la Montagne : c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne fauroit-il point encore queuque petit salaire pour ste peine-là ?

LA MONTAGNE.

On te paiera tout à la fin, si nos projets peuvent réussir.

LUCAS.

Ils réussiront drès que vous ne serez pas épargnant : car, voyez-vous, ce n'est pas pour me vanter, mais je sis un drôle qui aime bian l'argent, je vous en avartis.

LA MONTAGNE.

J'en suis convaincu. Mais dis-moi un peu une

chose : ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec monsieur Dubuisson ?

LUCAS.

Et, palsangnenne ! oui. Ils sont un tas de bourgeois et de bourgeoises qui avont chacun envoyé leur plat, parcequ'ils savont que notre maître est un tantinet ladre. Oh, parguenne ! il y a de quoi manger ; j'avons, morgné ! deux cochons de lait, trois longes de viau, un gros aloyau, quatre gigots, et une tarrinée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE, *bas.*

Voilà une petite chere bien délicate. Allons, allons, nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne pensent, et nous en ferons honneur à monsieur Caton.

LUCAS.

Hem, plaît-il ? que dites-vous ?

LA MONTAGNE.

Rien. Va-t'en voir ici près à l'Epée-royale, s'il n'y est point encore arrivé trois carrossées d'hommes et de femmes, à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS.

Tras carrossées ! velà bian du monde : qu'est-ce que vous voulez faire de tout ça ?

LA MONTAGNE.

Tu le sauras. Vas vite, et viens me rendre réponse.

LUCAS.

Oui, oui, je m'en vas vite, allez. (*bas.*) Mais j'irai plus loin que l'Epée-royale, et je gagnerons l'argent de l'affiche.

SCENE IX.

LEANDRE, LA MONTAGNE.

LÉANDRE.

Mon pauvre la Montagne, voici Lucile et Marton qui viennent de ce côté-ci; elles parlent ensemble : je me flatte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde; je voudrois bien en savoir davantage, comment faire?

LA MONTAGNE.

Acheves d'écouter; et suivant ce que vous entendrez, prenes occasion de vous déclarer, ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher, mettez-vous sur ce gazon, et faites semblant de dormir : il est assez naturel qu'un garçon jardinier s'endorme sur l'herbe au lieu de travailler.

LÉANDRE.

Les voici. Que Lucile est belle, et que je suis amoureux!

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Ecoutes, parles à propos, et me laisses faire le reste.

SCENE X.

LEANDRE, LUCILE, MARTON.

MARTON.

Mort de ma vie, mademoiselle! vous n'êtes pas de bonne foi : vous ne dites point naturellement ce que vous avez dans l'ame.

LUCILE.

Mais que veux-tu que je te dise ?

MARTON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin, Marton.

MARTON.

Du chagrin ! Vous voilà fraichement sortie du couvent, où je sais bien que vous enragiez d'être ; on va vous marier, et vous avez du chagrin ? Je ne comprends pas...

LUCILE.

Hélas, Marton !

MARTON.

Vous soupirez, vous levez les yeux au ciel. Oh ! je comprends à présent. Vous êtes amoureuse, mademoiselle.

LUCILE.

Ah, Marton ! ne vas pas t'imaginer...

MARTON.

Je n'imagine rien que de juste ; et je gage que ce n'est pas du mari qu'on vous destine que vous êtes amoureuse. Vos parents ont fait un choix pour vous sans vous consulter; vous en avez fait un autre, vous, en votre petit particulier, sans prendre leur avis, et vous n'avez pas grand tort. Leur monsieur Caton est bien le plus vilain mâtin, le plus disgracié mortel, avec son ticq et son bégaiement ; je ne connois que votre cousin, monsieur l'avocat, qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton ! que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là !

MARTON.

Fort bien, je vous entends. Si tous les hommes

étoient faits comme eux, votre petit cœur seroit moins agité, n'est-ce pas ?

LUCILE.

Parle bas, ma pauvre Marton.

MARTON.

Hé bien, oui, volontiers ; mon dessein n'est pas de vous nuire. Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien, Marton ! je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Hé ! non, non, doucement.

MARTON.

Vouloir qu'on parle bas, et ne rien avouer, cela me révolte. Vous rougissez ; c'est une manière de s'expliquer dont je vous sais bon gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne ; c'est dommage que la mode en passe. Oh ! çà, çà, remettez-vous ; je sais bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du couvent, mais cela viendra ; le mot d'amour vous effarouche à présent, mais l'usage adoucira le mot et la chose, et vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois, que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet, Marton, tu es une personne admirable, et tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de résolution... Mais non, je n'aurai jamais la force de te le dire.

MARTON.

Quoi dire ?

LUCILE.

Qu'il est vrai, Marton, que je crois que j'ai de l'amour.

MARTON.

Hé ! mort de ma vie, c'en est fait, le voilà tout dit. Avouez que vous voilà bien soulagée; car après l'aveu de la chose, celui des circonstances est compté pour rien. Il ne faut pas demander si le cavalier que vous aimez a beaucoup de mérite?

LUCILE.

Oh ! tant, Marton.

MARTON.

Je m'en doute bien. S'il est jeune, galant, bien fait.

LUCILE.

Tout des plus galants, des plus jeunes, des mieux faits.

MARTON.

La pauvre enfant ! il ne faut plus chercher de qui sont les fêtes galantes qui se donnent ici depuis quelques jours; c'est ce jeune amant, sans doute?

LUCILE.

Hélas! non, Marton, ce n'est point lui; il ignore où je suis; mon nom même ne lui est peut-être pas connu.

MARTON.

Comment donc! vos affaires ne sont pas plus avancées que cela?

LUCILE.

Il n'a pas tenu ni à lui, ni à moi, ma chere Marton; et si j'en crois ses yeux et mon cœur...

MARTON.

Ses yeux et mon cœur! comment diantre, voilà du style le plus tendre, le plus délicat. S'expliquer ainsi en sortant du couvent! Ah! nature, nature!

LUCILE.

Mais ma mere, qui, comme tu sais, est venue me chercher à Metz elle-même, nous a si fort observés l'un et l'autre pendant toute la route...

MARTON.

Comment donc, pendant toute la route? c'est donc une aventure de carrosse que celle-ci?

LUCILE.

Hélas! oui, Marton.

MARTON.

La pauvre enfant! Que je la plains!

LUCILE.

Je sais combien je suis à plaindre. Je me suis dit tout ce qu'on se peut dire; je sens tout le ridicule de ma passion: mais elle est telle, ma chere Marton, que je ne suis plus maîtresse de la vaincre, et que je serai malheureuse toute ma vie.

MARTON.

Oh! pour le coup, je suis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage. Mais ne savez-vous point à-peu-près qui est ce jeune homme?

LUCILE.

Un officier qui revenoit d'Allemagne: la chaise de poste rompit en chemin; il prit place dans le carrosse; je fus surprise en le voyant; il me parut embarrassé comme moi; et tant que nous avons pu nous voir, nous n'avons point cessé de nous regarder l'un et l'autre, que quand ma mere nous regardoit.

MARTON.

La pauvre enfant!

LUCILE.

Il me donnoit la main quand nous descendions du carrosse, et il me la serroit avec tant d'ardeur...

MARTON.

Vous serriez la sienne?

LUCILE.

Non, Marton, je n'osois pas encore.

MARTON.

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle ? glissé quelque petit mot ?

LUCILE.

Oui, Marton ; mais si adroitement, si spirituellement...

MARTON.

Et comment encore ?

LUCILE.

Il y avoit dans notre même carrosse une jeune fille qui n'avoit point de mere.

MARTON.

Qu'elle étoit heureuse ! Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien, Marton, il lui disoit les plus jolies choses, les plus tendres, les plus amoureuses ; et tout cela, Marton, en me regardant toujours. Oh ! je voyois bien que c'étoit à moi que cela s'adressoit.

MARTON.

Par bricole, fort bien. Au bout du compte ?

LUCILE.

Au bout du compte, nous sommes arrivés à Paris ; la fin du voyage nous a séparés ; il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

MARTON.

Voilà une passion qui aura de belles suites. Allez, mademoiselle, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est d'oublier ce jeune homme-là, et de ne pas penser que vous l'ayez vu.

LUCILE.

Je ne saurois, Marton ; je l'ai trop regardé ; je crois le voir à tous moments ; je cherche ses traits, son air, ses regards, ses manieres dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTON.

Vous ne trouverez rien qui lui ressemble, je gage ?

LUCILE.

Si fait, Marton : mais je n'ose te le dire.

MARTON.

Parlez, parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau jardinier qui est ici depuis quelques jours...

MARTON.

Qui, Colin ?

LUCILE.

Il me paroît qu'il lui ressemble un peu.

MARTON.

Mais, vraiment, il n'est pas mal tourné, ce jeune drôle-là.

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ses traits, le même air à-peu-près, les yeux un peu moins vifs à la vérité ; mais...

MARTON.

Vous regarde-t-il de même ?

LUCILE.

Ah ! pas si amoureusement, Marton.

MARTON.

Ce n'est donc pas lui. Le voilà qui dort sur ce gazon ; taisons-nous.

LUCILE.

Ah ciel ! Marton, que je serois fâchée qu'il m'eût entendue.

MARTON.

Il n'y a rien à craindre ; ces manants-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE.

Ah, Marton ! si c'étoit lui, et qu'il sentît ce que je sens, il ne dormiroit pas si tranquillement.

MARTON.

Oh ! je le crois bien. Mais, que vois-je ? Quel bijou pend au bras de monsieur Colin ?

LUCILE.

Un bijou, dis-tu ?

MARTON.

Oui, vraiment, un bijou.

LUCILE.

Prends donc garde, tu vas l'éveiller.

MARTON.

Comment donc, c'est un portrait, je crois ?

LUCILE.

Un portrait ?

MARTON.

Mademoiselle, c'est le vôtre !

LUCILE.

Mon portrait ! Tu n'es pas sage. Et comment, mon portrait ! Ah, ciel ! que vois-je ?

MARTON.

Ah ! par ma foi, monsieur Colin est un paysan de la façon de l'Amour. C'est lui, mademoiselle, c'est votre joli homme.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton, mon cœur, mes yeux, mon portrait, tout me le persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes ? Qui me sera garant...

LÉANDRE, *se levant de dessus le gazon.*

Moi, charmante personne.

LUCILE.

Ah !

MARTON.

Colin ne dormoit pas, sur ma parole.

LÉANDRE.

Moi, qui brûlois de me découvrir à vous; moi, qui ne respire et qui ne veux vivre que pour vous; qui n'adore que vous, et qui n'ai point d'autre objet, point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie!

MARTON.

On vous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah! ma chere Marton; quelle surprise!

MARTON.

Il n'est point question de faire ici la fiere; monsieur Collin a tout entendu.

LÉANDRE.

Oui, mon adorable Lucile, vos sentiments me sont connus: ne doutez point, je vous en conjure, de la vivacité, de la sincérité des miens.

MARTON.

Ah! mademoiselle, voilà votre pere et ce vilain monsieur Caton.

LUCILE.

Ah! ciel!

LÉANDRE.

Ne faites semblant de rien; demeurez.

SCENE XI.

M. DUBUISSON, M. CATON, LUCILE, LEANDRE, MARTON.

M. DUBUISSON.

Ah! ah! Que veut dire ceci? Un garçon jardinier aux pieds de ma fille!

M. CATON, *bégayant.*

Monsieur Dubuisson...

LÉANDRE, *contrefaisant le langage paysan.*

Comprenez-vous bian, mademoiselle? Velà le corps-du-logis; la terrasse est comme là; le potager envars ici, et partant, vous voyez bian... Hé! vous velà, monsieu; je vous demande pardon. C'est que...

M. DUBUISSON.

Que fais-tu là?

LÉANDRE.

Rian, rian, monsieur; c'est que j'expliquois à ces madames, que si vous vouliais, j'aurois dessein de prendre votre potager pour le mettre en parterre.

M. DUBUISSON.

Le beau dessein! Et de quoi te mêles-tu?

LÉANDRE.

De rian, monsieu. C'est que de cette magniere-là il ne manqueroit plus rian à votre jardin.

M. DUBUISSON.

Oui, mais tout manqueroit à ma cuisine.

LÉANDRE.

En ce cas, n'an pourroit d'un autre côté...

M. DUBUISSON, *en colere.*

D'un autre côté? Va-t'y en toi, d'un autre côté. Et vous, mademoiselle, allez tenir compagnie à votre mere. Mettre mon potager en parterre; le beau projet! Et que mettre dans ma soupe? des tulipes?

SCENE XII.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. CATON, *bégayant.*

Il n'a pas tort; c'est une belle chose qu'un beau parterre.

M. DUBUISSON.

Oui, fort bien; vous vous découvrez trop. Ecou-

tez, monsieur Caton, j'avois dessein de vous donner ma fille, parce que je vous croyois un homme réglé, grand ménager, bon économe; et par vos discours et vos actions vous me paroissez tout autre.

M. CATON.

Moi?

M. DUBUISSON.

Vous. On dit que toutes ces dépenses ridicules qui se font depuis quelque temps dans le village, sont de votre façon.

M. CATON.

Non, ma foi.

M. DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte?

SCENE XIII.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

Hé! qu'est-ce que c'est donc que ça, monsieu? Est-ce drès aujourd'hui que vous faites la noce?

M. DUBUISSON.

Comment?

MATHURINE.

Il viant d'arriver là-bas quatre hottées de volailles et de gibier, avec six charges de bouteilles de vin; quatre grands marmitons, et cinq ou six petits, qui pour vous accommoder à souper, s'établissont dans votre cuisine aussi familièrement que s'ils étoient chez eux.

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MATHURINE.

Ils avont ôté les gigots et les longes de viau que

j'avois mis à la broche; ils avont été charcher du bois et du charbon dans la cave, qui étoit ouvarte, et ils faisont des feux de reculée; ils boutont tout par écuelle, et ils disont comme ça qu'il ne vous en coûtera rian, qu'on les laisse faire.

SCENE XIV.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. DUBUISSON.

Je n'y comprends rien, monsieur Caton.

M. CATON.

Ça est plai plaisant.

M. DUBUISSON.

Oui, fort plaisant, fort plaisant. Hé, le vieux fou!

SCENE XV.

M. DUBUISSON, M. CATON, UN ROTISSEUR.

UN RÔTISSEUR *à M. Caton.*

Monsieur, voilà le mémoire du souper. Votre homme de chambre a dit que, si on ne le trouvoit pas ici, qu'on vous le donnât à vous-même.

M. CATON.

A moi, mon homme de chambre?

LE RÔTISSEUR.

Oui, monsieur. Vous n'avez qu'à le voir, c'est lui qui payera.

M. CATON.

Va, va, tu te méprends.

M. DUBUISSON.

Parbleu, voyons; ce mémoire nous éclaircira

peut-être. (*Il lit.*) *Mémoire du souper porté chez M. Dubuisson, par ordre de M. son gendre.*

De mon gendre ! Oh ! par la ventrebleu, il ne l'est pas encore.

M. CATON.

Si je sais ce que c'est, monsieur Dubuisson...

M. DUBUISSON.

Hé ! fi, fi ; monsieur, c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chere, monsieur Caton.

M. CATON.

C'est une piece qu'on me fait, monsieur Dubuisson.

M. DUBUISSON *lit :*

Deux potages, huit entrées. Fort bien. *Un marcassin, six perdrix, une douzaine de cailles, quatre gelinottes de bois.* Quel mémoire ! Voyons la somme : *Cent quatre-vingt-deux livres dix sous.* Hé bien ! voilà un fort bon ordinaire bourgeois : une femme ne mourroit pas de faim avec vous, si cela pouvoit continuer.

M. CATON.

Je vous jure que...

M. DUBUISSON.

Allez, vous êtes un vieux fou.

SCENE XVI.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

Monsieu !

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce encore ? le dîner de demain ?

MATHURINE.

Non, monsieu, c'est ste madame qui est toujours si claire, si luisante.

M. DUBUISSON.

Que veux-tu dire?

MATHURINE.

Et là, je m'entends bian; cette grande madame seche, qui se boute du varnis sur le visage.

M. DUBUISSON.

Madame la marquise? C'est une vieille qui n'a ni enfants, ni héritiers; allons la recevoir. La peste!

MATHURINE.

Il y a iton votre cousin monsieu l'avocat qui est venu avec elle.

M. DUBUISSON.

Oh! pour cet animal-là, je me passerois bien de sa visite. Que diantre vient-il faire ici, ce grimacier-là, avec son baragoin?

MATHURINE.

Il dit qu'il viant voir monsieu Caton votre gendre qu'il n'a jamais vu. Le voilà.

SCENE XVII.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN.

M. DUBUISSON.

Ah! ah! c'est vous; j'en suis bien aise! bon jour, monsieur Bavardin, bon jour, soyez le bien venu: quand vous en retournez-vous?

M. BAVARDIN, *bégayant.*

Je viens... je viens...

M. DUBUISSON.

Vous venez, vous venez pour voir monsieur Caton. Voyez-le, et lui tenez compagnie, pendant

que je vais, moi, recevoir madame la marquise. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCENE XVIII.

M. BAVARDIN, M. CATON.

M. BAVARDIN, *bégayant.*

Je mou mourois d'envie de vous saluer.

M. CATON.

Et moi de vous vous voir. Votre répu putation m'est co connue.

M. BAVARDIN, *bas.*

Monsi ur Ca caton se moque de moi, je pense, voyons un peu s'il continuera. *Haut.* Je suis ravi que vous épousiez Lu Lucile. Vous serez cou cousin-germain de ma mere.

M. CATON, *bas.*

Pa pa parbleu, il me contrefait. Voyons jusqu'où cela ira. *Haut.* Ce sera bien de l'ho l'honneur pour moi d'être allié à un homme comme vous, qui êtes un fou fou foudre d'éloquence.

M. BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille de vous vous avoir, vous qui êtes un fa, un fa, favori de la fortune...

M. CATON.

Vous avez tous les talents, et toute la physionomie d'un Cu, d'un Cu Cujas.

M. BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez, on on sait bien que vous sortez de la cai de la cai de la caisse moins d'argent que que vous n'y en faites entrer.

M. CATON, *bas.*

Cet homme-là cher cherche à m'in m'insulter,

M. BAVARDIN, *bas.*

Cet animal-là se moque de moi.

M. CATON.

Monsieur Ba Bavardin, vous êtes un mau mauvais plaisant, je vous en avertis.

M. BAVARDIN.

Et vous un plat, plat bou bouffon, monsieur Caton.

M. CATON.

Vous poussez trop la la raillerie, monsieur Bavardin.

M. BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal-à-propos, monsieur Caton.

SCENE XIX.

M. BAVARDIN, M. CATON, MARTON.

MARTON.

Eh ! qu'est-ce donc que ceci, messieurs ? A qui en avez-vous ? Déja de la mésintelligence ? On voit bien que vous allez devenir parents.

M. CATON.

De quoi ce vi visage-là s'avise-t-il de me contrefaire ?

M. BAVARDIN.

Morbleu ! vi visage vous-même ; cela n'est pas vrai, c'est vous qui me con contrefaites.

MARTON.

Ah, ah, la plaisante aventure ! Allez, messieurs, point de rancune, vous ne vous contrefaites ni l'un ni l'autre ; et ce sont de petites manieres de parler, des agréments de la nature, que vous possédez en commun.

M. CATON, *embrassant monsieur Bavardin.*

Ah ! ah ! c'est, c'est, c'est autre chose. Je vous demande pa pardon, monsieur Bavardin. (*Ils s'embrassent.*

M. BAVARDIN.

Je suis votre valet, monsieur Caton.

SCENE XX.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN, M. CATON.

M. DUBUISSON.

Mais, parbleu ! monsieur Caton, je ne vous comprends pas ; avez-vous absolument perdu l'esprit ? Il faut être fou à lier pour faire les choses que vous faites.

M. CATON.

Co comment donc ?

M. DUBUISSON.

Cela est étrange ! je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes : ce ne sont que des cadeaux, des festins, des mascarades.

M. BAVARDIN.

Il n'est bruit ici que de votre ga galanterie.

M. CATON.

Je veux être pen pendu, si je sais ce que c'est.

SCENE XXI.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN, M. CATON, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Venez donc voir, monsieur, comment vous vou-

lez faire avec ces masques-là. Il n'y a pas moyen de faire sortir ceux qui sont entrés, ni d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors.

M. DUBUISSON.

Voilà un bel embarras que vous nous causez là! Et je donnerois ma fille à un fou comme vous?

M. CATON.

Monsieur Dubuisson...

SCENE XXII.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN, M. CATON, MATHURINE, LA MONTAGNE.

MATHURINE.

Dame, monsieur, venez donc mettre ordre à ça; il n'y a plus moyen d'y tenir, il faudra désarter, si vous ne faites agrandir la maison.

M. DUBUISSON.

Ah! j'enrage. Des masques chez moi, qui forcent ma porte?

M. BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. (*Il sort.*)

SCENE XXIII.

M. DUBUISSON, M. CATON, LA MONTAGNE, MATHURINE.

M. DUBUISSON.

Voilà ma maison au pillage.

MATHURINE.

Non, non, ne craignez rian, ce sont d'honnêtes

gens ; ils se renommont tretous de monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oui, justement, voilà l'affaire. Ah ! l'extravagant personnage !

M. CATON.

Que la la peste...

M. DUBUISSON, *en colere.*

Que la peste t'étouffe...

LA MONTAGNE.

Oui, vous avez raison, c'est un tour de son imagination ; et il y a parmi la mascarade une joueuse de gobelets qui chante, qui danse, qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à mademoiselle votre fille des présents de noces d'une maniere galante.

M. DUBUISSON.

C'est cela, c'est lui-même.

SCENE XXIV.

M. DUBUISSON, MADAME DUBUISSON, LUCILE, M. CATON, MARTON, LA MONTAGNE.

MADAME DUBUISSON.

En vérité, monsieur Dubuisson, vous avez bien peu de complaisance. Je vous avois prié de différer vos préparatifs de noce, et vous commencez par donner bal, pendant que je me meurs. Le beau remede contre ma migraine, qu'une cohue de masques et de violons !

M. DUBUISSON.

Tenez, madame, c'est monsieur Caton à qui il faut vous en prendre ; c'est lui...

MADAME DUBUISSON.

Monsieur Caton est un sot, et je ne consentirai point à donner ma fille à un extravagant comme lui.

M. CATON.

Je ne m'en pen pendrai pas.

MARTON.

Place, place, voici les folies de monsieur Caton qui s'avancent en musique.

M. CATON.

Je ne suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas ?

M. CATON.

Oui, oui, oui, oui.

Marche de plusieurs jardiniers et paysannes, de scaramouches, arlequins, et autres. Les jardiniers portent sur leurs têtes des corbeilles garnies de fleurs.

Après la marche une paysanne chante.

Sous cet agréable feuillage
Lucile vient souvent rêver.

LA MONTAGNE, *à M. Caton.*

Lucile ! c'est pour elle que la fête se fait ?

M. CATON.

Oui, oui, oui.

LA PAYSANNE *recommence.*

Sous cet agréable feuillage
Lucile vient souvent rêver.
Quand vous la verrez arriver,
Vous qui dans votre doux ramage
Des charmes de l'amour savez si bien parler,
Petits oiseaux de ce bocage,

Prenez soin de lui révéler
Les plaisirs d'un cœur qui s'engage.

Entrée de jardiniers qui portent leurs corbeilles à Lucile.

M. DUBUISSON.

Cela est fort bien chanté, monsieur Caton.

M. CATON.

Cela est vrai, cela est vrai, mon monsieur Dubuisson.

MARTON.

Pour moi, ce que j'en estime le plus, ce n'est pas la musique. Voyez la propreté de ces corbeilles, la beauté de ces fleurs : encore faut-il bien que je me fasse un bouquet. (*En ouvrant une corbeille.*) Ah, ciel !

LA MONTAGNE.

Comment ? aurois-tu trouvé-là quelque serpent caché sous ces fleurs ? Tu ne serois pas la premiere nymphe...

MARTON.

Ah, l'ingénieuse imagination ! ce ne sont vraiment pas des serpents que ces fleurs cachent.

MADAME DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est donc ? qu'as-tu trouvé ?

MARTON.

Des étoffes magnifiques, madame, et qui se soutiennent d'or, voyez. Ah ! monsieur Caton, que vous êtes un royal homme !

M. DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bien heureux, monsieur Caton, d'avoir affaire à des personnes raisonnables.

MARTON.

Ah ! monsieur, avant qu'on les remporte, lais-

sez-nous du moins le plaisir de la vue! Apparemment cette autre manne renferme la petite oie?

M. DUBUISSON.

La bile me monte, et ces impertinences-là me mettent dans une colere...

LA MONTAGNE.

Ah! point d'humeur, voyons jusqu'au bout. Où est la joueuse de gobelets? qu'on apporte une table.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Chacun fait ici-bas des tours de gobelets;
Aux champs, à la cour, à la ville, au palais,
A qui mieux mieux chacun s'abuse;
Pour se fourber les mortels semblent faits;
Il n'en est point que la feinte n'amuse.
La vérité pour eux a moins d'attraits
Que l'adresse et la ruse:
Pour se fourber les mortels semblent faits;
Aux plus trompeurs l'usage sert d'excuse.
Chacun fait ici-bas des tours de gobelets;
Aux champs, à la cour, à la ville, au palais,
A qui mieux mieux, chacun s'abuse.

LA MONTAGNE.

La morale est fort bonne; mais elle est ennuyeuse. Allons, amusez-nous plus agréablement, et donnez-nous quelque joli tour de votre métier.

LA BOHÉMIENNE.

Très volontiers. Je ne suis ici que pour cela.

Elle chante en jouant des gobelets.

Prenez bien garde à mes manches,
A ma baguette, a ma main;
Disant trois fois prelin pin pin,
Ces trois boulettes blanches
Se vont changer soudain.
Celle-ci, beauté brillante
Qui savez tout charmer,

Est un livre qu'on vous présente,
Le grand art de se faire aimer.

Elle présente à Lucile un livre qu'elle fait trouver sous un de ses gobelets.

LUCILE.

Un livre à moi ?

MARTON.

Donnez, donnez, j'aime la lecture. Voyons un peu. (*En l'ouvrant.*) Ah, madame, le beau livre ! que le style en est riche ! qu'il est brillant ! Ce ne sont que pierreries, des bagues, des boucles d'oreilles, des pendants, un caroan, un esclavage. Ah ! monsieur Caton, qu'il est doux de porter vos chaines !

LUCILE.

Des pierreries ! Mon pere, il faut renvoyer tout cela.

MARTON.

Oui, mademoiselle? Mais je m'en vais toujours les serrer, sauf à rendre.

LA MONTAGNE.

Eh ! attends, attends, ne te presse point; il faut voir la métamorphose des autres boulettes.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Celle-là, sans que j'y touche
Que du petit bout de mon bâton,
C'est l'art d'adoucir la Marton
La plus fiere et la plus farouche.

Elle lui donne un livre plein de louis d'or.

MARTON.

On me dédie aussi des livres à moi ! *L'art d'adoucir la Marton la plus farouche.* (*Elle ouvre le livre.*)

LUCILE.

Voyons ce que c'est. Il est plein de louis ! garde-toi bien de prendre cela, Marton.

MARTON.

Je vous demande pardon, mademoiselle ; des livres ne se refusent point, j'aime la lecture, et celui-là ne sera point rendu, sur ma parole. Ah ! monsieur Caton, que vous écrivez noblement ! dédiez-nous souvent de vos ouvrages. Le second tome ne vaut pourtant pas le premier ; mais il ne laisse pas d'avoir son mérite ; et j'aimerois assez une bibliotheque toute dans ce goût-là. Voyons le troisieme.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Voici l'art le plus difficile,
Et le plus beau de mon art ;
Voyez si j'y suis habile,
Et si le tour est gaillard.
Qu'il ne soit pas inutile,
Chacun y peut prendre part.

La table sur laquelle la Bohémienne a joué des gobelets, se change en une table garnie de corbeilles de fruits, et de soucoupes garnies de liqueurs.

LUCILE.

Oh ! pour ce dernier tour-là, il me fait plaisir ; j'en suis, et l'on ne sauroit donner une collation d'une maniere plus galante.

MARTON.

Oh ! par ma foi, l'auteur se dément, son style baisse, et les premiers tours sont les plus jolis à ma fantaisie ; mais il n'importe, tirons-en parti ; tout coup vaille.

SCENE XXV.

M. DUBUISSON, MADAME DUBUISSON, LUCILE, M. ORGON, LEANDRE, LA MONTAGNE, M. CATON, LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

Laissez faire, monsieur; si je ne le trouvons pas là, je le trouverons... Il est morgué ici, ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment, diantre! que vois-je? Le pere de mon maître!

LUCAS.

Tenez, velà déja son valet, n'est-ce pas?

M. ORGON.

Eh! oui, justement, c'est lui-même.

M. DUBUISSON.

Madame Dubuisson, c'est monsieur Orgon, je pense.

M. ORGON.

Monsieur et madame Dubuisson, par quelle aventure vous trouvé-je ici?

M. DUBUISSON.

Eh! vraiment, il n'y a point là d'aventure; nous sommes chez nous, monsieur Orgon.

M. ORGON.

Ah! je vous demande pardon, je savois bien que vous aviez une maison auprès de Paris: mais je ne savois pas qu'elle fût de ce côté-ci.

M. DUBUISSON.

Quel hasard ou quelle raison vous y amene, vous?

LA MONTAGNE.

Monsieur a su qu'il y avoit bal ici ; il aime la joie, il vient prendre part à la fête. Allons, allons, de la joie.

M. ORGON.

La fête finira mal pour toi ; tu es un coquin, qui débauches mon fils, apparemment.

M. DUBUISSON.

Votre fils ?

M. ORGON.

Oui, mon cher monsieur Dubuisson : cet honnête paysan est venu m'avertir qu'il étoit ici déguisé en jardinier, amoureux d'une jeune personne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE, *à Lucas.*

Ah ! bourreau ! tu as fait là de belles affaires !

LUCAS.

J'ons gagné les trente pistoles de l'affiche. Je ferai morgué une bonne maison, n'est-ce pas ?

M. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, monsieur Orgon? Votre fils déguisé ici en jardinier, et amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes ! madame Dubuisson?

M. ORGON.

Mon fils?

LUCAS.

Eh, morgué ! ne faut pas tant rêver, c'est de mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

MADAME DUBUISSON.

De ma fille ?

M. ORGON.

De votre fille ?

M. CATON.

Voi voi voilà le fait, monsieur Dubuisson.

M. ORGON.

Mais vraiment, ce seroit une chose fort plaisante que le hasard eût ainsi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment vos projets? Entendons-nous un peu, s'il vous plaît.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allemagne, c'étoit pour le marier avec la fille de monsieur.

LA MONTAGNE.

Quoi! tout de bon?

M. DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du couvent, moi, que pour ce mariage-là.

LA MONTAGNE.

Cela est admirable! Point de tricherie, au moins.

M. DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE, *à Léandre.*

Oh bien! en ce cas-là, démasquez-vous, monsieur le jardinier, tout est découvert.

LÉANDRE, *se mettant à genoux.*

Mon pere, je vous demande mille pardons...

M. ORGON, *en l'embrassant.*

Ah! mon fils, mon cher enfant, je t'ai cru mort; je te pardonne tout. Monsieur Dubuisson?

M. DUBUISSON.

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole: mais cependant j'hésitois à donner ma fille à monsieur Caton, à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnois; et c'est notre faux jardinier qui les faisoit.

M. ORGON.

Que cela ne vous inquiette point; quelques dé-

penses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour le soutenir.

MATHURINE.

On a servi, monsieur.

M. DURUISSON.

Allons nous mettre à table, remettons le bal après le souper.

M. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

LUCAS.

Et moi, palsanguenne! j'ai fait un biau coup. Avouez tretous que je sis un habile homme.

FIN DU GALANT JARDINIER.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE CINQUIEME VOLUME.

LE RETOUR DES OFFICIERS, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, page 5
Acteurs, 6

LES CURIEUX DE COMPIEGNE, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, 53
Acteurs, 54

LE MARI RETROUVÉ, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, 109
Acteurs, 110

COLIN-MAILLARD, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, 161
Acteurs, 162

LE GALANT JARDINIER, COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE, 225
Acteurs, 226

FIN DE LA TABLE ET DU DERNIER VOLUME.